

The

Fellow,



LA DERNIERE ESCLAVE

Un choix de romans de bons auteurs canadiens

L. R.

La dernière esclave

Roman

Sherbrooke — APOSTOLAT DE LA PRESSE — Montréal

A ma soeur

— La litière est prête, maître, dit l'esclave en s'inclinant.

— Qu'on la remette en place et dis aux porteurs de disposer à leur guise jusqu'à ce soir. Je ne sors pas.

Mais voyant l'esclave rester là comme s'il n'avait rien entendu, le centurion continua, pour expliquer sa décision et comme pour s'excuser de l'avoir fait travailler inutilement :

— Ne vois-tu pas le temps affreux qu'il fait ? Voudrais-tu que j'aille me tremper jusqu'aux os par les rues de la ville ?

En effet, une violente tempête s'était déchaînée presque à l'improviste, quelques instants auparavant, sur la ville de Rome ; le centurion se voyait contraint de rester adossé au mur pour ne pas être éclaboussé par l'eau qui rebondissait avec un bruit sourd sur le pavé du *compluvium*.

Cette averse lui fournissait d'ailleurs un prétexte commode et bienvenu pour se soustraire adroitement à l'invitation qu'il avait acceptée à contrecoeur de souper chez le riche Marcellus. Il s'était aperçu depuis long-

temps que le vaniteux personnage mijotait de lui faire épouser sa fille cadette, l'héritière de son nom ; et il était bien résolu à ne rien faire qui puisse le compromettre.

— C'est une fille riche, pensait-il en regardant l'eau qui ruisselait du toit. Elle n'est pas laide, mais elle est insipide. Si je l'avais déjà dans ma maison, je chercherais tout de suite un motif de la chasser.

Ses yeux se fixèrent sur un lambeau de ciel qui se découpait entre les colonnes et il se réjouit de constater que la pluie durerait sans doute encore longtemps. Puis il se dirigea vers le *tablinum* dans l'intention de rédiger un billet à l'adresse de sa soeur qui habitait à l'autre extrémité de la ville, pour l'inviter à venir le visiter. Plus âgée que lui de plusieurs années, elle lui avait servi de mère et elle écoutait toujours volontiers ses confidences même quand il lui racontait des choses qui n'avait guère d'intérêt pour elle.

Il éprouvait le besoin de lui parler, de crier devant elle au moins combien il était las et dégoûté de cet empereur qui l'avait comblé de bienfaits, mais qu'il ne pouvait plus supporter maintenant. Non ! Il se refusait dorénavant à appeler « divin Maxence » un homme qui s'adonnait à l'orgie et à la débauche comme le plus crapuleux de ses sujets et qui faisait assassiner les meilleurs citoyens sur un simple caprice ou pour plaire à une cour digne de lui !

Il s'apprêtait à franchir le seuil du *tablinum* quand son oreille perçut un cri aigu, comme si une personne se trouvait soudain en face d'un grave danger. Suivant la direction de l'appel, répété une seconde fois d'une

voix étouffée, le centurion se précipita vers la cuisine, lieu entre tous réservé aux esclaves. Et dans la demi-obscurité de la pièce, il se trouva en face d'une scène qui changea en fureur l'inquiétude qu'il avait d'abord éprouvée. L'esclave préposé au soin du jardin, croyant sans doute son maître sorti, avait décidé de se divertir aux dépens d'une adolescente employée à la maison depuis quelques mois et qui sortait rarement de sa cuisine durant le jour. Il s'était approché à l'improviste par derrière, l'avait saisie à la taille par un bras et de sa main restée libre il lui fermait la bouche, tentant de la gagner par des promesses et des menaces.

Poussé par une fureur qui ne lui était pas coutumière et que lui-même aurait été en peine d'expliquer en ce moment, le centurion détacha de la ceinture de sa tunique un nerf de boeuf qu'il portait bien plus par habitude que pour son usage et fit pleuvoir sur les épaules, les flancs et même la figure du malappris un orage de coups furibonds, criant, par surcroît, qu'il le ferait mourir sous les verges. Au ton de la voix et à la violence des coups qu'il recevait, l'esclave comprit que son maître était dans un état d'esprit qu'il ne fallait pas braver ; et pour éviter de mourir avant l'heure prévue, il s'ouvrit, comme il put, une issue vers la porte et s'enfuit dans le jardin. Le maître le suivit jusque sur le seuil, le vit s'éloigner et disparaître sous la pluie qui formait comme un rideau de brume ; il resta là, la tête inclinée, honteux, dans l'attitude d'un coupable.

Il était content d'avoir puni le misérable ; mais il se sentait profondément humilié de l'accès de rage dont il demeurait encore tout frémissant. Il lui semblait

avoir ruiné pour toujours sa réputation de précoce sagesse, de sang-froid devant les surprises que réserve la vie. Il avait l'impression de s'être ravalé d'un trait au rang des êtres abjects comme Maxence et autres de cet acabit pour lesquels il nourrissait le plus profond mépris. La maîtrise de soi, le contrôle de ses nerfs, étaient les vertus que, plus que toutes autres, lui avait prêché d'enseignement et d'exemple, son père, un rude et brave agriculteur qui n'avait pas étudié la philosophie des stoïciens, mais qui avait connu Marc-Aurèle, l'empereur qu'il exaltait comme le meilleur des hommes et dont il savait citer, à l'occurrance, nombre de sentences.

— Par chance que ce misérable se soit enfui, pensa le centurion ; autrement, je le finissais là !

Et il tournait et tordait nerveusement dans ses mains le nerf de boeuf comme s'il voulait lui attribuer la responsabilité de sa colère.

Mais les sanglots de la jeune esclave le tirèrent de ces amères réflexions. Il se tourna, vit qu'elle brassait quelque chose sur le fourneau et s'approcha, cherchant de donner à sa voix le ton le plus calme et le plus naturel possible.

— T'a-t-il fait du mal ? demanda-t-il.

— Non, mon seigneur, répondit la jeune fille sans laisser son travail.

— Alors, pourquoi pleures-tu ? parce que je t'ai délivrée de cet animal ?

— Non, non, mon seigneur !

Et après un moment d'hésitation, jetant sur son maître un regard furtif, elle ajouta :

— Je pleure pour toi, mon seigneur.

— Pour moi ? . . . s'exclama le centurion, se troublant de nouveau sous le coup de la stupeur que lui causaient ces mots.

— Oui, mon seigneur. Je crains que les esclaves ne te jugent cruel alors que tu es si bon, et qu'ils ne t'aiment plus.

— Qu'ils ne m'aiment plus ! . . . Oh ! en voilà une belle ! s'exclama le centurion d'une voix incrédule, certes, mais non méprisante. Qu'aurais-je dû faire, selon toi ? Donner à ce scélérat une fessée comme à un enfant, pour lui faire comprendre de se comporter comme il faut ? Beau système ! . . . Qu'ils ne m'aiment plus ! . . . Les esclaves aiment leurs maîtres, maintenant ? Tu m'aimes, toi ? . . .

L'esclave qui tremblait de crainte d'avoir provoqué un nouvel accès de colère, se tourna vers le centurion, les mains jointes sur la poitrine et, levant vers lui deux yeux remplis de larmes qui se baissèrent aussitôt, elle dit précipitamment :

— Je donnerais ma vie pour toi, maître !

— Sa vie ! . . . Sa vie pour moi ! . . . Bêtise ! marmonna le centurion. Quand a-t-on jamais vu un homme donner sa vie pour un autre homme ? Chacun pense à préserver la sienne le plus longtemps possible. Même ma mère, qui pourtant m'adorait, aurait préféré sa propre vie à la mienne. Même mon père . . .

Il ne termina pas sa phrase, car il n'était pas sûr de l'exactitude de ce qu'il voulait dire. Son père avait véritablement démontré, à son égard, une générosité sans limite. Pour lui, il avait dépensé toutes ses écono-

mies ; il s'était privé des meilleurs ouvriers pour lui procurer des serviteurs modèles ; il le visitait souvent pour s'assurer que rien ne lui manquait ; en toutes circonstances, il lui prodiguait les conseils les plus sages et les plus désintéressés. Et quand, grâce aux libéralités de Maxence, le fils était devenu assez riche pour pouvoir assurer l'aisance de sa famille, le brave homme avait refusé toutes ses offres et avait continué à travailler pour gagner son pain.

Oui, si le cas s'en fût présenté, son père aurait donné sa vie pour lui : il en était sûr. Et il s'étonna que cette pensée ne lui fût pas venue auparavant. Mais cette esclave qui le connaissait à peine et depuis si peu de temps ! . . . Etait-ce possible ? . . . Et pourtant, elle avait prononcé ces mots d'une voix qui paraissait sincère, qui était sûrement sincère.

Il l'observa attentivement. Pas très grande, mince, mais semblant saine et forte, elle ne portait qu'une pauvre tunique, mais drapée avec une grâce singulière. Des cheveux très noirs tombaient jusque sur ses épaules et se pliaient en ondes soyeuses à chacun de ses mouvements. Il était impossible d'obtenir une plus grande élégance avec si peu d'ornements.

Le centurion la prit doucement par un bras, la contraignit à se tourner vers lui pour regarder encore une fois ces yeux et ce visage serein et pur qui éveillaient en lui un enchantement indescriptible ; il lui dit en souriant :

— Je suis heureux que tu sois disposée à donner ta vie pour moi, mais, par tous les dieux ! je souhaite de

ne jamais t'en donner l'occasion. Conserve-la pour toi, et qu'elle soit longue et heureuse !

Et du bout du doigt, avec une délicatesse dont il n'avait jamais fait preuve envers quiconque, il lui releva une boucle de cheveux qui ombrageait son front.

Il s'étonna, ou mieux, il s'irrita de ce mouvement qu'il jugea trop sentimental et sortit en se disant en lui-même : aujourd'hui, je ne comprends plus rien !

Il se rappela le billet qu'il avait l'intention d'écrire, mais décida d'attendre un moment où il se sentirait plus calme. Traversant le *tablinum,* il passa dans sa chambre et se jeta sur son lit, les mains croisées sous la nuque comme il avait coutume de faire pour réfléchir. Et sans effort pour les chercher, les pensées affluèrent à son esprit. Sa fureur inhabituelle et le visage terrorisé de l'esclave cherchant à s'échapper se présentèrent d'abord et il se sentit de nouveau envahi par la honte de sa conduite. Il tenta de s'excuser, car frapper un esclave était façon courante dans les maisons romaines. Combien, chaque jour, étaient battus, maltraités, mutilés et même mis à mort pour des motifs bien moins graves que celui qui l'avait poussé à agir ! Sa tolérance envers ses domestiques était si bien connue à la maison et au dehors qu'on lui pardonnerait facilement un accès de colère. Même, cet exemple servirait d'avertissement que, s'il était bon, il était aussi capable de faire valoir ses droits.

Il voulait au moins se tranquilliser en pensant qu'aucun étranger ne l'avait vu et que, certainement, l'esclave n'irait pas se vanter de son exploit pour ne pas risquer de subir vraiment le supplice des verges dont

son maître l'avait menacé. Mais ces raisonnements ne parvinrent pas à le convaincre. La jeune esclave lui avait dit qu'on l'estimerait sans doute cruel, et elle devait avoir raison. Cette esclave ! . . . En pensant à elle, il éprouvait un sentiment de détente et de soulagement. Pauvrement vêtue, en larmes, encore remuée par la lutte qu'elle venait de soutenir : et toutefois, comme elle était gracieuse ! Il l'aurait distinguée entre mille au premier coup d'oeil. Aucun visage féminin, à date, ne lui avait paru aussi aimable. Il évoqua sa voix, ses paroles : Je donnerais ma vie pour toi. Elle m'aime donc ? commenta-t-il en lui-même. Mais pour quel motif peut-elle m'aimer ? Que peut-elle espérer de moi ? Que je l'épouse ? Bah ! une esclave que j'ai ramassée sur la route, dont j'ignore le nom, l'âge, le pays d'origine ! Même alors ! . . . Elle veut peut-être que je lui accorde quelque préférence ? Que pourrais-je faire pour elle ? Certes, toujours enfermée dans la cuisine, elle ne gagnera pas de mine ! Dommage qu'elle soit une esclave ! Dommage que Marcella ne soit pas comme elle ! . . .

Mais aussitôt que la figure de la jeune aristocrate se fut, pour ainsi dire superposée à celle de l'esclave, il en éprouva un tel dédain qu'il secoua la tête pour chasser son image disant :

— Je ne suis pas pour me mettre à penser à elle maintenant que la pluie m'a délivré de sa présence !

Et pour occuper ses pensées de choses plus agréables, il se reprit à se demander ce qu'il pourrait bien faire pour sa jeune esclave.

La répugnance qui s'allumait dans l'âme du centurion à la seule évocation de Marcella aurait grandi encore s'il avait pu voir avec qui s'entretenait en ce moment la jeune patricienne.

Marcellus avait lancé toutes les imprécations de son répertoire contre Jupiter Pluvius qui menaçait de ruiner ce banquet préparé avec un soin méticuleux ; mais il n'avait cessé d'espérer en dépit de tout le succès de la fête.

— Erone est jeune, pensait-il, il est trop courageux pour se laisser effrayer par quatre gouttes d'eau. Il viendra, il viendra certainement. A ma table, tous viennent volontiers s'asseoir.

Quand les esclaves commencèrent à arriver, portant les chaussures que les maîtres devaient endosser juste avant d'entrer dans le *triclinium,* Marcellus sortit dans *l'atrium* afin d'accueillir personnellement les hôtes attendus. Gras, chauve, ayant peine à se mouvoir à cause de la goutte qui le tourmentait, il regardait tour à tour le ciel qui déversait des torrents d'eau et les environs d'où arriveraient ses invités. Puis, rentrant

dans le couloir, il donnait quelques ordres au premier esclave en vue, revenait dans l'*atrium* et se tordait les mains pour soulager son anxiété.

Quand enfin il vit arriver une litière, il fit signe aux porteurs de gravir en hâte les trois marches qui séparaient la maison de la rue afin de déposer leur maître à l'abri de la pluie. Et, à peine les tentures furent-elles tirées et reconnut-il son hôte, il alla lui serrer affectueusement la main en disant :

— Merci, merci, mon ami, de te déranger de la sorte pour me faire l'honneur de ta présence ! Merci !... Quel désastre ! . . . Et dire que nous ne sommes plus durant la saison des pluies ! . . . Mais entre, entre, mon ami. Voici ma fille qui nous attend. Entre !

Par la porte ouverte du *tablinum,* on pouvait en effet apercevoir Marcella debout dans le péristyle entre deux jeunes esclaves. Grande, de stature harmonieuse, elle avait un visage hautain, un menton autoritaire, un regard volontaire et une tête de forme un peu allongée. Elle avait endossé par-dessus sa tunique une riche dalmatique sans manche ; aux pieds, elle portait des sandales rouges aux lacets de cuir rouge aussi qui tranchaient sa peau brune. Ses cheveux abondants ramassés sur la nuque avec grand soin étaient d'un blond pâle. Peut-être devaient-ils cette couleur à un long et patient travail de teinture ; mais ils pouvaient aussi être un butin de guerre acheté à haut prix à un soldat qui, durant un séjour dans les pays nordiques, ne s'était pas uniquement occupé de défendre les conquêtes impériales. Une dizaine de grosses épingles d'or, disposées en symétrie dans son chignon par d'habiles

esclaves, tout en faisant valoir la richesse des ornements, cherchaient à faire paraître plus large cette tête un peu trop ovale. Un collier de perles encerclait trois fois son col nu et, d'un cercle plus large, descendait sur sa poitrine. De lourds bracelets d'or et des bagues précieuses à l'index, à l'annulaire et à l'auriculaire de chaque main témoignaient de la richesse du père et de la vanité de la fille.

Marcellus accompagna le premier invité dans le péristyle et le confia aux soins de sa fille, disant :

— Je vais attendre les autres, ils ne peuvent guère tarder.

Ils arrivèrent bientôt, en effet ; mais des seize qui étaient attendus, neuf manquèrent à l'appel et, parmi eux, le centurion Erone. Les convives chaussèrent les sandales brillantes apportées par les esclaves ; les uns se groupèrent autour de Marcella, les autres se dégourdirent les jambes en faisant les cent pas dans le péristyle. Entretemps, Marcellus, qui avait noté le nombre impair des invités et qui ne voulait pas déroger à la règle de ne s'asseoir à table qu'en nombre pair, fit appeler un affranchi qui se trouvait de passage en sa maison. Et quand ce dernier fut prêt, tous entrèrent dans le *triclinium* et prirent place sur les divans disposés autour de celui de leur hôte. Le patricien ne tarissait pas, parlant de cette pluie malencontreuse, des invités qui s'étaient dérobés et de sa fille qu'il désirait honorer par ce banquet.

Celle-ci était tout sourire pour les invités et répondait avec grâce aux saluts qu'ils lui adressaient chaque fois que son père mentionnait son nom. Mais elle ne

réussissait pas toujours à cacher le dépit qu'elle éprouvait du cavalier qui lui avait été désigné ou plutôt, qui s'était imposé pour l'occasion.

Jeune encore mais les tempes largement dégarnies, c'était le dernier arrivé qui s'était emparé de la place qu'elle réservait près d'elle au centurion Erone. Il avait été accueilli par les autres avec des marques de déférence extraordinaires, bien que son vêtement, son allure et toute sa personne indicassent son origine plébéienne. Il parlait peu ; mais chaque fois qu'il faisait mine d'ouvrir la bouche, tous se taisaient. Il traitait sa voisine avec le respect dû à son sexe et à l'étiquette, mais aussi avec cette désinvolture caractéristique de celui qui a l'habitude d'inspirer la crainte.

Deux rangées d'artistiques lampes à huile, supendues aux poutres du plafond, illuminaient abondamment le *triclinium*. Un peu plus élevé que les autres, le divan sur lequel était étendu le maître de la maison était placé en sorte que tous pussent le voir. Aux pieds de chaque convive, se tenait un esclave prêt à courir à l'extérieur pour porter un message, à verser l'eau pour le lavement des doigts durant le repas et même, à transporter son maître dans sa litière si celui-ci, ayant abusé des boissons, ne pouvait se tenir sur ses jambes à la fin du banquet. Ce soir-là, les invités avaient eu soin de se faire accompagner d'esclaves jeunes, de belle prestance et vêtus élégamment ; le maître de céans avait également bien choisi ceux qui servaient à table, coupaient les aliments en pièces pouvant se manger en une seule bouchée et versaient le vin dans la coupe des convives.

Après avoir épuisé les compliments proportionnés à la vanité notoire de leur hôte et de sa fille ; après avoir donné et reçu les nouvelles personnelles que les amis ont coutume d'échanger dans leurs rencontres, le discours s'orienta bientôt sur la guerre imminente entre Maxence et Constantin. Marcellus était enthousiasmé.

— Avant longtemps, dit-il, nous reverrons les rênes de l'empire réunies en une seule main. Croyez-moi ! Nous avons la chance d'avoir un empereur qui est né pour la guerre, qui l'a dans le sang ! Constantin ne mettra pas les pieds dans cette ville qu'il n'a jamais vue ; il sera vaincu tout comme Sévère et Galérius, venus successivement jusque sous nos murs sous prétexte de nous imposer leurs lois et surtout, leurs taxes. Maxence est un grand général. Cette guerre, il l'a préparée minutieusement et il a sous ses ordres le meilleur de nos troupes. Il peut attendre calmement l'arrivée de Constantin et de ses Gaulois. Nous verrons, nous verrons combien de ces jeunes coqs pourront retourner chez eux avec la crête entière ! Maxence se battra également par devoir de piété filiale, pour venger le divin Maximien que Constantin a fait assassiner par trahison. C'est pourquoi je suis sûr que Constantin ne pourra retourner sur ses pas, comme l'ont fait Sévère et Galérius, mais qu'il laissera ses os sur le champ de bataille. Combattant contre un général de la trempe de Maxence, il ne peut trouver meilleur sort.

Les invités écoutaient leur amphitryon avec toute l'attention conciliable avec le désir de faire bonne chère qui les avait amenés à braver le mauvais temps. Seul

parmi les convives, l'affranchi appelé en dernier ressort ne perdait pas un mot de la conversation. Il observait le maître de céans avec des yeux interrogateurs, se demandant s'il parlait ainsi par conviction ou seulement dans l'espoir que ses paroles seraient rapportées à Maxence, toujours heureux de se savoir exalté par ses sujets.

Marcellus continua ainsi à louer son empereur, se répétant parfois mais trouvant toujours quelqu'un pour l'approuver et l'applaudir. C'est seulement après avoir vidé plusieurs coupes de vin qu'il commença à voir les mauvais côtés de la guerre et à varier le sujet de son éloquence.

— Certes, poursuivit-il, cette rupture ouverte entre Maxence et Constantin était inévitable. Un empereur comme le nôtre ne pouvait tolérer d'être confiné dans un coin de l'Empire par les rivaux misérables, pas plus qu'il ne pouvait permettre que la mémoire de son père ne soit vengée. Mais, croyez-moi ! C'est un grand malheur de voir nos terres parcourues par les hordes barbares des envahisseurs, nos soldats décimés par une guerre civile, nos jeunes exposés à la mort quand les plus belles espérances . . . Ah ! oui, vraiment, c'est un grand malheur ! . . . Tenez, ce soir, j'espérais avoir ici, pour jouir de votre aimable compagnie, le centurion Erone. Il n'a pas pu venir, hélas ! Et qui sait si dans un mois...

A ce point, le compagnon de Marcella leva la main pour demander la parole. Et dans le silence qui se fit, il dit, affectant indifférence et détachement :

— Ne craignez rien, noble seigneur ! Erone ne se fera pas tuer dans cette guerre à moins que, lors de la

rencontre entre les deux armées, il ne soit déjà passé dans les rangs de Constantin !

Marcellus prit un air scandalisé. Sa fille, pour exprimer adéquatement ses sentiments, aurait dû arracher les yeux du détracteur. Les autres n'entendaient pas gâter leur appétit par une question qui ne les concernait pas.

— Non, Curius ! Non ! s'exclama Marcellus, le premier mouvement de mécontentement passé. Permets que je diffère d'opinion. Erone est loyal, valeureux, il ne manquera pas à ses devoirs de soldat romain. Il aime Maxence comme un père, il a reçu de lui tant de bienfaits ! . . . Non ! ce n'est pas juste de supposer qu'il puisse trahir son bienfaiteur. Je l'ai reçu plusieurs fois dans ma maison ; j'ai écouté ses discours, je puis dire que je connais ses sentiments, et je vous assure . . .

— Je ne voudrais pas, interrompit Curius en parlant plus pour Marcella que pour les autres, je ne voudrais pas manquer aux devoirs de civilité envers mes hôtes en affirmant des choses qui peuvent leur déplaire ; mais . . . Je n'aime guère m'immiscer dans ce qui ne me regarde pas ; mais quand les faits sont trop manifestes, trop évidents, je dois les voir forcément. Or, qui ne sait pas qu'Erone est l'ami des chrétiens depuis longtemps ? Il en garde dans sa maison, les préfère à ceux de notre religion ; il les traite plus comme hommes libres que comme esclaves; il leur permet d'aller où ils veulent et d'agir à leur gré ; il tolère qu'ils introduisent d'autres coréligionnaires chez lui ! . . . C'est pourquoi je ne m'étonnerais pas que le centurion ait déjà projeté d'offrir son épée, avant la bataille décisive, à

Constantin qui s'est fait le protecteur des chrétiens, comme chacun sait. Erone est intelligent et rusé comme pas un : il sait qu'il pourrait obtenir de grandes faveurs de son nouveau maître . . . en supposant, bien entendu, que Maxence lui accorde de vivre, car . . .

Il laissa tomber sa phrase, s'apercevant à temps qu'il n'aurait pu poursuivre sans répéter une partie du discours de Marcellus. Il se consola en songeant que ce « car » devait prendre un sens mystérieux à l'oreille de ses auditeurs, lesquels, en effet, le laissèrent s'envelopper d'un long silence durant lequel on n'entendit que ruminer béatement les convives moins intéressés à la conversation.

Marcellus, qui ne pouvait rester coi bien longtemps, même quand il n'avait pas autant le désir de faire belle figure et autant de vin dans l'estomac, chercha d'orienter la conversation sur un terrain moins dangereux.

— A propos d'amis des chrétiens, commença-t-il, j'ai rencontré dernièrement un soldat qui se trouvait l'an dernier à Nicomédie. Il m'a confirmé que Galérius, avant de mourir, fit réellement la paix avec les chrétiens qu'il avait toujours combattus. Ce soldat avait vu de ses yeux, là à Nicomédie, l'édit qui fut rendu public jusqu'ici, vous vous en souvenez, et qui permettait aux chrétiens de construire je ne sais quoi et demandait leurs prières pour le salut de Galérius. J'avais toujours douté de son authenticité. Qui imaginerait Galérius ami des chrétiens ? C'était leur adversaire le plus acharné ! On dit même qu'il se complaisait à les faire dévorer par les bêtes pendant qu'il mangeait !

— Peut-être, intervint un convive qui n'avait pas encore adressé la parole, peut-être Galérius avait-il compris qu'il est de bonne politique de laisser vivre les chrétiens, comme fait Maxence, tout en les surveillant étroitement pour qu'ils ne trament pas contre la sécurité de l'Etat ?

— Juste, juste ! commenta Marcellus qui aimait faire sienne toute louange adressée à l'empereur. Du reste, ainsi a toujours été la politique de Rome et des vrais empereurs romains.

— Mais j'aimerais, poursuivit un autre, que la politique de Maxence, qui est celle de Rome comme a dit Marcellus, s'allie à celle de Maximin Daia, non moins conforme à nos traditions, en remontant à Numa Pompilius. Maximin, comme je l'ai su de bonne source dernièrement, est à réorganiser sérieusement notre religion tombée en décrépitude. Il veut remettre en honneur le sacerdoce et confier la surveillance du culte dans chaque province à un magistrat de bonne renommée. Il faut arriver à ce point ! Nous savons tous que notre Empire est un don des dieux. Mais si nous continuons à en parler avec la légèreté dont font même ostentation quelques-uns de nos meilleurs écrivains ; si nous laissons la jeunesse tourner en ridicule le culte de nos dieux, comment prétendre le conserver ?

— Bien dit ! Bien dit ! s'exclama Marcellus. Oui, nous devons atteindre ce but, et nous l'atteindrons sous la guide de Maxence. Je dirai même plus : nous y sommes déjà parvenus avant Maximin par la sagesse de

notre empereur. Depuis longtemps, les empereurs ne se préoccupaient plus, comme lui, de construire des temples grandioses. Combien n'en avons-nous pas vu surgir, au contraire, en ces dernières années ? C'est un premier pas. Reste à venir la réorganisation du culte, pour laquelle il faut temps, calme et argent : toutes choses que nous aurons lorsque sera finie cette . . .

Il resta bouche bée et le regard fixé sur sa fille ; une esclave s'en était approchée et lui murmurait quelques mots à l'oreille. Il espérait deviner le sujet de la communication à l'expression de son visage, mais Marcella demeura impassible comme une statue de marbre. Plus heureux que lui, Curius, tout en feignant ne rien écouter, entendit ces mots :

— Libius a vu le centurion se rendre à la maison d'un certain Carpius, non loin de sa demeure.

Cette nouvelle saisie au vol décida Curius à mettre à exécution ce qu'il projetait depuis un moment, c'est-à-dire de quitter les lieux avant la fin du repas. Il s'était aperçu qu'on l'observait un peu trop et que sa présence créait chez les convives un malaise qui, tôt ou tard, lui serait nuisible. Aussi, quand on apporta sur la table les statuettes des dieux lares, il fit avec les autres les libations rituelles, présenta à son hôte et à sa fille ses voeux de bonheur les plus obséquieux et se retira, sous prétexte d'un rendez-vous, avant le début de la seconde partie du repas, *la commissatio,* qui pouvait durer jusqu'aux petites heures du matin.

Les convives respirèrent plus librement et lui démontrèrent leur reconnaissance pour son départ anticipé

en se concertant pour lui adresser, après son départ, un éloge qu'aucun mortel ne lui aurait envié. Et une bonne part de ce panégyrique vint de Marcella qui lui appliqua tous les titres les plus infâmants pour compenser aux sourires qu'elle avait dû lui prodiguer durant le repas.

Erone avait vingt-six ans. Il était fils d'un modeste affranchi attaché à l'une des nombreuses villas que Maximin Hercule avait achetées ou volées en Italie après que sa valeur et la faveur de Dioclétien lui eussent ouvert la voie des richesses et de la pourpre impériale. Il serait sans doute demeuré dans sa modeste condition si l'impulsif Maxence n'avait eu, un jour, l'occasion d'admirer sa taille athlétique. Ce fut ce qu'on nomme en d'autre occasion, le coup de foudre. Il le voulut près de lui à tout prix, s'offrit de lui enseigner l'art militaire, lui fit cadeau d'une maison en ville, d'une villa dans la banlieue de Rome, le munit d'une petite fortune, d'une vingtaine d'esclaves et l'invita souvent à sa table.

Pour sa part, le jeune homme n'éprouvait aucun attrait particulier pour cet homme noir, souvent cruel, au langage vil ; mais il était assez intelligent pour comprendre que de lui seul il pouvait attendre la fortune. Aussi s'appliqua-t-il assidûment à l'étude de l'art militaire où d'ailleurs l'inclinaient son caractère combattif et sa vigueur physique. Il ne manquait jamais l'occasion

de témoigner à son bienfaiteur sa profonde reconnaissance, d'autant plus facile à exprimer qu'elle était sincère ; et il s'imposa comme loi de ne pas porter attention aux côtés dégradants qu'il découvrait chaque jour dans la vie privée et publique de Maxence. Celui-ci, maintenant que son enthousiasme fanatique du début pour le jeune homme s'était refroidi, continuait toutefois à lui manifester son amitié et à aimer sa présence, soit par calcul politique, soit par raison sentimentale.

En effet, ceux qui admiraient le jeune officier — et ils étaient nombreux — savaient bien qu'il était une créature de Maxence et ils ne pouvaient faire autrement que d'attribuer à l'empereur, à sa perspicacité et à son habileté, une part de leur admiration. Et celui-ci, comme tous ceux qui n'ont en eux-même rien à être fiers, se sentait honoré de la reconnaissance et des égards d'un homme qui lui était supérieur en tous les dons de l'âme et du corps. D'autant plus qu'Erone, par conviction ou par calcul, démontrait ne vouloir porter ombrage à quiconque, se tenant scrupuleusement hors des intrigues politiques, visant seulement à être un brave officier et un sage administrateur de la fortune qui s'accumulait de jour en jour dans ses mains.

Toutefois, à un certain point, il ne put faire autrement que de jeter un regard curieux sur la classe dirigeante de la cité maîtresse du monde au milieu de laquelle il était tombé, pour ainsi dire, à l'improviste. Le tableau qui s'offrait aux froids regards d'un spectateur n'avait rien de bien réjouissant. Les descendants des rudes guerriers fondateurs de l'Empire étaient disparus ou vivaient volontairement dans l'ombre. Dioclétien, le

montagnard dalmate qui avait accédé au trône grâce à un assassinat et s'était modestement proclamé Jupiter, avait eu le mérite d'assurer les frontières de l'Empire contre les hordes barbares qui le pressaient de toutes parts, de purger l'administration publique et de renforcer l'armée en en confiant la direction à de bons généraux. Mais il avait eu aussi le tort immense de choisir comme collaborateurs immédiats des hommes rudes et brutaux comme Maximien Hercule et Galérius qui portèrent au trône le vice d'une rapacité insatiable. Ceux-ci, à leur tour, élevèrent aux plus hautes charges civiles et militaires une foule d'ignorants qui suppléaient souvent par l'insolence aux qualifications qu'ils savaient ne point posséder. Et la division de l'Empire qui, dans l'esprit de Dioclétien, devait assurer une pacifique succession au trône, ouvrit la voie à une rivalité entre souverains qui devait dégénérer en guerres civiles pour plus de vingt ans, jusqu'au triomphe définitif de Constantin.

L'armée, formée en majeure partie de barbares, était souvent le refuge d'individus universellement détestés et la terreur des peuples qui leur étaient assujettis. A Rome même, il ne se passait pas de jour sans qu'on ait à déplorer des actes de violence commis par des groupes isolés de soldats dans tel ou tel quartier. Les citoyens paisibles devaient toujours être sur leurs gardes lorsqu'ils sortaient sur la rue, céder le pas hâtivement à ceux qui prétendaient avoir droit de passage, cacher soigneusement tout ce qui pouvait exciter l'envie d'un soldat ou d'un citoyen plus fort et bien peser chaque phrase avant de la prononcer. Tous savaient, en effet, que certains personnages dépourvus de mérites person-

nels et de noms illustres étaient souvent reçus en audience à la cour, qu'ils banquettaient tous les jours dans cette ambience aristocratique, étaient traités avec les égards réservés aux grands de la société et recevaient souvent de fortes sommes d'argent de ceux qui n'avait pourtant envers eux aucune dette à solder. Leurs noms se transmettaient de bouche en bouche entre amis intimes ; mais personne n'osait raconter tout haut leurs méfaits, de crainte de s'attirer les foudres des puissants. Pours les Romains, habitués à ne pas retenir une langue traditionnellement mordante, ce n'était pas le moindre sacrifice imposé par les circonstances.

A l'écart de l'activité politique, humiliés d'être gouvernés par des aventuriers amoureux de la pourpre, menacés trop souvent dans leurs antiques privilèges, les derniers admirateurs enthousiastes de l'Empire décadent se consolaient en menant entre eux une guerre de luxe et de somptueux banquets devenus trop fréquents, trop longs et trop raffinés.

Les premiers banquets romains auxquels participa Erone, arraché sans préparation à la vie des champs, suscitèrent en lui un étonnement sans borne. Il n'avait jamais imaginé que tant de richesses pussent être accumulées dans une seule maison ou se pussent consumer avec une telle prodigalité en une seule nuit d'orgie. Ces hommes portant des noms illustres et qui se préoccupaient uniquement de manger jusqu'au point de tomber, incapables de se mouvoir, dans les mains des serviteurs qui devaient les transporter dans leur chambre, les mettre au lit et attendre leur réveil à une heure avancée du lendemain pour les préparer de nouveau à

se mettre à table, lui parurent indigne de la position qu'ils occupaient. Il se sentit bientôt dégoûté de leur compagnie ; et bien que sa qualité d'ami de Maxence fît rechercher sa présence de plusieurs, il commença à se soustraire à leurs invitations chaque fois qu'il lui était possible de le faire sans heurter leur susceptibilité, tout en continuant à les traiter avec déférence en reconnaissance de leurs privilèges.

Il faut croire cependant qu'il lui plaisait d'avoir les moyens de mener une vie commode comme celle des gens qu'il méprisait, car, dès les premières pièces d'or qu'il reçut de Maxence, il commença à thésauriser et à économiser surtout. Au temps de notre récit, sa fortune égalait et surpassait peut-être celle d'une partie des antiques familles romaines ; mais les cordons de sa bourse ne s'en étaient pas pour autant déliés. Et qui aurait observé de près la modestie de sa cuisine et de son *triclinium,* la frugalité de sa table : qui aurait constaté avec quelle minutie il traduisait en chiffres les produits de sa terre et tenait un compte exact des troupeaux, des réparations aux édifices, des dépenses pour les piscines et l'élevage des chevaux, celui-là aurait pu même le croire avare.

Ainsi ne pensaient point ses esclaves, pour lesquels il réservait un traitement plus qu'humain. Le souvenir des brutalités qu'il avait vu commettre dans les campagnes envers ces pauvres êtres privés de droits ; le souvenir de l'aversion que lui-même avait nourrie contre les riches alors qu'il était colon et de la complaisance qu'il avait apportée à travailler à leur désavantage chaque fois qu'il en avait eu l'occasion, lui avaient fait com-

prendre qu'il était préférable de traiter les esclaves en collaborateurs plutôt qu'en simples instruments de travail. C'est pourquoi il avait décidé d'agir en sorte qu'ils se sentent heureux d'être à son service et qu'ils le considèrent comme l'auteur de leur bien-être.

Dans tous les immeubles, un quartier spacieux était réservé aux esclaves ; et dans la distribution des logis, il veilla à ce qu'on respecte scrupuleusement l'intimité des familles. Ses serviteurs avaient une nourriture abondante, saine et bien apprêtée, sans toutefois aucun gaspillage. Il avait choisi avec soin les *magistri* chargés de la surveillance des divers travaux, les changeant sans faiblesse quand ils s'éloignaient de ses directives humanitaires ; tous pouvaient participer, comme les hommes libres, aux fêtes civiles et religieuses et, chaque année, chaque esclave recevait un pécule personnel proportionné aux recettes de l'année et à l'amour du travail qu'il avait démontré.

Ainsi, sans les avoir directement cherchés, il se gagna la reconnaissance et l'affection de ses serviteurs qui n'auraient jamais espéré recevoir pareil traitement d'aucun autre maître. Les étrangers eurent tôt fait de considérer le centurion comme un type original, tout en le respectant soit à cause de son amitié avec l'empereur, soit en égard à sa réputation de brave soldat. Et Maxence était heureux qu'Erone soit cité souvent comme un exemple de ce qu'il pouvait faire en faveur de ses protégés.

Et les choses allèrent ainsi leur train jusqu'à quatre mois environ avant ce récit, alors que l'empereur eut

l'idée saugrenue d'associer le nom du centurion à un de ses actes les plus répugnants.

Au début de juin de l'an 312, vers midi, Erone reçut l'ordre de se présenter immédiatement devant l'empereur qui habitait temporairement avec sa famille, une modeste villa, un devin lui ayant prédit que le palais impérial lui croulerait sur la tête s'il continuait à y vivre. Le centurion fit donc amener sa litière et se rendit à l'ordre reçu. Il commanda aux porteurs de l'attendre dans une allée latérale et on l'introduisit immédiatement, les gardes étant, de toute évidence, prévenus de son arrivée. Maxence l'attendait, assis ou plutôt, dressé sur son trône, enroulé dans un manteau de pourpre. Derrière le trône, un esclave immobile se tenait prêt à exécuter les ordres. Près de l'empereur, sur un banc recouvert d'un lourd velours rouge, se tenait une dame jeune encore qu'Erone voyait pour la première fois et qui se mit à l'examiner des pieds à la tête avec une curiosité impudente. L'empereur tenait dans la main droite une mince tablette qu'il agitait en guise d'éventail.

Erone s'avança jusqu'à une distance de trois pas, s'inclina en portant la main à la poitrine et dit :

— Tu m'as appelé, divin Auguste ; me voici à tes ordres.

— Tu vas me rendre un léger service, répondit Maxence d'un air indifférent. Je désire que tu portes cette tablette, que te remettra mon esclave dans un moment, à l'homme que je te désignerai. Oh ! C'est peu de chose : vois comme elle pèse peu ! . . .

Et il la lui tendit en ajoutant :

— Regarde bien et lis !

Erone prit la tablette en s'inclinant, la leva de façon à se dissimuler le visage et regarda. Une main experte avait reproduit sur le bois les traits d'un homme assez âgé, sérieux, obèse. Et sous le portrait, en lettres grandes et bien dessinées, tracées probablement par la même main, on pouvait lire ces mots : *Satis vixit :* Il a assez vécu.

Il avait beau examiné le dessin, Erone ne se souvenait pas d'avoir jamais vu ce visage. Mais les mots scellés du cachet impérial avaient une signification trop claire : une autre victime devait être immolée à la cruauté et à la rapacité de l'empereur !

— Et quoi ? pensa Erone. Je devrai faire l'assassin pour le compte de cet homme ?

Et aussitôt, il se demanda s'il aurait le courage de se rebeller ouvertement contre un ordre aussi opposé à ses habitudes et à son sens moral.

— Tu as vu ? demanda Maxence en allongeant la main pour reprendre la tablette et la remettre à l'esclave qui s'empressa de sortir de la salle.

— J'ai vu, j'ai lu, mais . . . je ne comprends pas. Je ne crois pas avoir jamais rencontré la personne dont les traits sont ici reproduits.

— Peu importe, mon cher Erone, peu importe ! Tu peux également me rendre le petit service pour lequel je t'ai fait appeler. Au quinzième mille de la Via Salaria, à gauche, tu trouveras un sentier menant directement à une grande maison rouge où j'ai moi-même habité quelque temps. Une fois là, demande à voir

Catulus et remets-lui la tablette que tu as vue et que te donneras mon esclave à ta sortie. Catulus se chargera du reste. Il y a, dans ces parages, un vieux radoteur qui doit apprendre à parler avec plus de respect de son empereur ; et j'ai pensé à lui donner une leçon qui sera fort efficace.

Et il se mit à rire bruyamment, se tournant vers la dame qui s'empressa de rire elle aussi. Et le gros ventre de Maxence qui sautait sous la pourpre faisait penser à un animal enfermé dans un sac et qui se débattait pour en sortir.

— Désires-tu autre chose, divin Auguste ? demanda Erone qui aurait voulu être à cent lieues de cet empereur et de tout ce qui l'entourait.

— Non, Erone. Vale !

Le centurion sortit, attendit à la porte l'esclave qui lui remit la tablette soigneusement enveloppée et attachée et, voyant ses porteurs qui s'approchaient, il leur ordonna d'un signe de s'arrêter, marcha vers eux et dit à l'un d'eux, un adolescent ébouriffé et pétulent :

— Mamerte, cours à la maison, selle mon cheval et amène-le moi vite.

Le garçon partit avec une agilité surprenante. Il ordonna aux autres esclaves qui le regardaient avec curiosité et une certaine crainte, de retourner avec la litière ; puis il se mit à arpenter nerveusement la rue, se déplaçant graduellement du côté par où devait arriver Mamerte.

Quand il le vit finalement tourner l'angle de la rue, il plaça dans la ceinture de sa tunique la tablette qu'il tenait en main, alla à la rencontre de l'arrivant,

prit les rênes, sauta en selle et partit vers la Porte Nomentana.

Dans la ville, il dût forcément mettre sa monture au pas, la loi romaine interdisant aux cavaliers une allure pouvant mettre la vie des piétons en danger ; mais à peine vit-il la campagne s'étendre devant lui, qu'il éperonna vigoureusement son cheval qui bondit comme un ressort.

Un soleil brûlant semblait vouloir fondre la nature immobile. La cigale, perdue dans les feuillages, chantait pour annoncer le temps de la moisson. L'alouette répétait sans fin sa monotone chanson et se laissait choir de temps en temps dans un champ de blé pour reprendre son souffle et piqueter quelques grains. Quelques paysans manoeuvraient avec indolence leurs instruments devenus trop lourds ou gisaient étendus à l'ombre d'un arbre, demandant souvent un peu de refraîchissement au barilet de vin qu'ils gardaient à portée de la main. Les rares voyageurs allaient lentement, s'arrêtant parfois lorsqu'ils trouvaient un coin d'ombre, qu'il quittaient ensuite avec regret pour se replonger dans la chaleur torride et sans pitié.

Erone galopait comme un forcené, indifférent au soleil cuisant et au reposant spectacle de la nature. Il pensait que chacun de ses pas avançait la mort d'un homme inconnu, mais qui ne méritait certainement pas le sort qui l'attendait. Ce n'est pas lui qui lui porterait le coup fatal, non ; mais il ne pouvait se soustraire à l'empression d'être devenu un assassin. Et pour se délivrer de cette obsédante pensée, il harcelait son cheval comme jamais encore il ne l'avait fait.

Il pensait que Maxence voudrait le faire participant de ses délits et il sentait croître en lui une rage sourde et féroce. Il avait accepté cette mission, il la mènerait à terme ; mais il n'accepterait pas de faire le bourreau bien longtemps. Il abandonnerait Rome et irait se réfugier aux confins de l'Empire, chez les barbares, qui devaient être moins cruels que Maxence. Et plus insistente que toute autre, se dessinait dans sa tête la pensée de tuer l'empereur, de libérer la ville de sa tyrannie ; mais il la chassait résolument. Hors du champ de bataille, le sang versé lui faisait horreur.

Il trouva facilement la route et la maison ; en y arrivant, il cria au portier qui somnolait devant la porte :

— Le noble Catulus est-il ici ?

— Oui, répondit l'esclave en se secouant. Le voici !

Et il indiqua un homme qui se hâtait par le sentier qu'il venait de parcourir. Erone alla à sa rencontre et lui remit la tablette en disant simplement :

— De la part de Maxence.

Sans se préoccuper de ce qui venait de lui être remis, Catulus dit aussitôt au centurion :

— J'espère que tu ne refuseras pas de boire une coupe du vin de mes vignes. La sueur perle à ton front : cela te fera du bien et tu pourras te reposer un peu. Je ferai panser ton cheval par un esclave.

— Non ! répliqua résolument Erone. Je dois repartir aussitôt. Que dois-je dire à l'empereur s'il s'informe de toi ?

Alors, Catulus dénoua la ficelle, tira la tablette du linge qui l'enveloppait, y jeta les yeux, pâlit, horrifié et

s'exclama en regardant le centurion qui était demeuré à cheval et qui démontrait sa hâte de partir :

— Mais c'est une sentence de mort !

Erone ne dit mot.

Catulus examina encore la tablette, comme s'il avait craint de n'avoir pas bien vu ! puis, levant vers le centurion le terrible document, il demanda :

— Sais-tu, centurion, de quel délit est coupable cet homme que je devrais assassiner ?

Erone n'ouvrit la bouche ni ne battit les paupières.

— Tu l'ignores ? poursuivit l'autre. Eh bien, je vais te le dire. Cet homme possède des terres fertiles et bien cultivées. Cet homme a des richesses que Maxence convoite pour les fêtes qu'il organisera cet automne. Pour cette raison, cet homme doit mourir, comme s'il était coupable de lèse-majesté ! Et moi, pour la face noire de Maxence, je dois . . . Ah non ! Ah, ceci, non ! . . . Centurion ! J'ai été soldat durant vingt ans. Durant vingt ans, j'ai combattu des gens que je ne connaissais pas. Je saurai combattre encore vingt ans contre ceux que je connais trop bien maintenant. J'irai vivre dans une grotte, sur la cime d'une montagne, au fond des bois comme les bêtes féroces, mais je ne souillerai pas mon honneur de soldat par un délit aussi infâme. Que cet empereur abject fasse peindre mon visage sur toutes les tablettes de l'Empire, s'il veut ! Qu'il envoie ses gens pour me prendre ! Qu'il vienne me prendre lui-même, s'il en a le courage ! Je lui ferai comme à ceci . . .

Et brisant violemment la tablette, il la jeta par terre et la foula rageusement aux pieds.

Erone aurait voulu embrasser cet homme, tant il

était heureux d'avoir rencontré quelqu'un qui partageait son aversion pour l'empereur et son système de gouvernement. Mais la prudence qu'il avait cultivée depuis longtemps et qui l'avait servi en maintes circonstances lui suggéra plutôt de se taire et de dissimuler, lui faisant en outre comprendre qu'il avait déjà écouté trop longtemps ce discours.

— Centurion, dit encore Catulus, va à Rome, rapporte à Maxence tout ce que tu as vu et entendu et dis-lui que j'attends pour moi aussi une sentence de mort.

Sans un geste pouvant trahir son approbation ou sa désapprobation, Erone salua et partit au trot, se souciant seulement d'atteindre Rome avant la nuit.

Il avait parcouru environ deux milles quand, traversant un petit bourg, il entendit un tumulte confus ; s'approchant, il vit trois ou quatre gamins qui bondissaient çà et là en criant comme des possédés ; et, derrière eux, un groupe compact d'une vingtaine de personnes qui avançaient lentement. Curieux, il poussa son cheval dans cette direction et demanda au premier garçon qu'il rencontra :

— Arrête un moment ! Quelle est toute cette bacchanale ?

— Une chrétienne ! répondit le garçon sans cesser de sauter. Nous avons découvert une chrétienne et nous la conduisons au bois pour la sacrifier.

— La sacrifier ! . . . Ici aussi, pensa le centurion, on prend goût à tuer !

S'approchant davantage du groupe, il découvrit, traînée par deux hommes qui la tenaient solidement

par les bras, une jeune fille au visage puéril qui pleurait, oui, mais qui ne gémissait pas, ni ne se démenait pour se libérer comme si sa volonté avait déjà accepté le sort inéluctable qui l'attendait.

Ce beau visage pur et cette sereine résignation faisaient ressortir davantage encore la brutalité de ces énergumènes et émurent le centurion qui se mit à faire siffler sa cravache au-dessus des têtes d'une manière si rapide et si efficace qu'il se trouva bientôt seul sur la place avec la jeune fille effrayée. Alors, descendant de cheval, il s'approcha et demanda :

— Es-tu libre ou esclave ?

— Esclave, seigneur.

— Où est ton maître ?

— Là, seigneur, dit-elle en indiquant une bicoque non loin.

— Viens avec moi.

Il se dirigea vers la masure en conduisant son cheval par la bride. L'homme les avait perçus de loin et, quand il fut certain que c'était bien lui qu'on voulait voir, il s'avança à la rencontre du groupe. C'était un homme dans la soixantaine, court et trapu, portant barbe et moustache grises dans un visage ravagé de rides. Il portait une tunique sale et déchirée qui laissait voir une poitrine poilue comme le dos d'une chèvre.

— Cette esclave t'appartient ? demanda le centurion lorsqu'il fut assez près pour être entendu.

— Oui.

— Eh bien, puisque tu l'abandonnes à ceux qui veulent sa mort, je la prends pour moi ; et je te conseille, pour ton bien, de ne pas venir la réclamer.

L'homme s'inclina et écarta les bras pour indiquer obéissance ou au moins, résignation.

Le centurion prit alors la fillette sous les bras, la souleva comme une plume et la mit en selle. Mais avant de monter à cheval lui aussi, il prit une bourse de sa ceinture et la lança au maître de l'esclave en disant :

— Prends ! Tu y trouveras plus que tu as déboursé pour elle.

L'homme avait saisi la bourse au vol et il ouvrait de nouveau les bras plus largement encore, car le poids de la bourse lui avait fait supputer le gain probable qu'il venait d'encaisser. Erone se remit en route. Sans hâte car il avait amplement de temps et aussi pour ne pas être pris pour un ravisseur de filles en fuite avec sa proie. Même quand il atteignit la route principale, laissa-t-il aller sa bête au pas, s'abandonnant au fil de ses pensées.

Le soleil presque à son déclin allongeait sur la route l'ombre des arbres en bordure. Une brise légère et douce tempérait l'ardeur du jour. Les paysans profitaient des dernières clartés pour accomplir les travaux négligés durant la canicule. Déjà se mettaient en route, avec leurs charrettes branlantes, les vendeurs de fruits et légumes à qui il n'était permis de circuler dans les rues de la ville que durant les heures nocturnes.

La jeune fille que le centurion avait postée à l'avant de la selle, résignée à voyager en cette position incommode, ne pleurait plus et ne donnait aucun signe de crainte, mais se tenait là, tranquille, comme si rien ne lui était advenu. A un certain moment cependant, elle parut agacée de l'allure lente du cheval ; délicatement,

de ses mains longues et fines, elle prit les rênes et les secoua en encourageant le cheval de sa voix.

— Tu sais monter un cheval ? demanda Erone, amusé du geste enfantin.

— Oui, mais je n'ai jamais employé de selle. Quand les maîtres ne nous voyaient pas, mon père me faisait souvent monter dans le parc des chevaux et il disait que j'étais habile à les manoeuvrer.

— Voyons donc ce que tu sais faire : prends les guides, dit le centurion en lui abandonnant la conduite du cheval.

La fillette égrenna un rire frais comme une cascade de montagne et se mit à guider avec une habileté surprenante. Le cheval, dérangé dans son allure tranquille, se montrait réticent : il s'ébrouait, voulait tourner ici et là, mais il dut se rendre aux invites répétées et fermes de la jeune amazone et se mettre au trot.

Le centurion la soutenait légèrement de ses mains et il pensait en même temps qu'ils devaient offrir un spectacle pour le moins original à ceux qui les voyaient passer. De temps en temps, une boucle de cheveux, soulevée par le vent, lui frôlait le nez, les yeux ou le menton. Non seulement il ne s'en offusquait pas, mais il avait l'impression de recevoir une caresse ; et il éprouvait une sensation d'allègement et d'optimisme qui le surprenait à la fin d'une telle journée.

A environ six milles des murailles de la ville, il reprit en mains les rênes, quitta la voie principale et se dirigea vers sa villa champêtre, nommée *Villa Fiorita*. Un homme dans la quarantaine, élancé, respectueux, parut devant la maison au bruit du cheval

qui s'approchait. Le centurion sauta à terre, fit descendre la fillette et dit en la désignant à l'homme qui les accueillait :

— Davinus, cette esclave a été grandement effrayée et a besoin de se remettre tranquillement. Fais ce qui te paraîtra le mieux pour elle et, dans quelques jours, tu me la feras amener à Rome. D'accord ? . . . Ou plutôt, non : je veux que tu l'accompagnes toi-même la prochaine fois que tu devras venir en ville.

— Je ferai selon ton désir, seigneur.

Erone le salua et reprit sa course dans l'ombre grandissante du crépuscule, sans se douter de la part que jouerait dans sa vie cette fillette inconnue.

L'esclave Libius que Marcella avait envoyé espionner la maison du centurion pour voir ce qu'il faisait ce soir-là, avait dit la vérité. Vers le soir, Erone avait soudain pris son épée et, ayant jeté sur ses épaules une riche *lacerna,* il sortit pour visiter un compagnon d'armes de peu son aîné, Carpius, un homme sage, franc et sympathique, quoique taciturne. Il connaissait de Carpius l'affection et savait qu'il pourrait lui parler en toute liberté.

Il cheminait à grands pas, s'efforçant d'éviter les flaques d'eau formées par l'averse et répondant machinalement aux saluts des rares connaissances qu'il croisait. Quatre ou cinq minutes plus tard, il s'arrêtaient devant une grille défendant l'entrée d'une modeste demeure, séparée du chemin par un petit jardin.

— Ça ne vaut rien pour les fleurs, des tempêtes comme celle-ci ? dit-il à une femme qui se courbait sur un massif de fleurs pour essayer de les redresser, coupant celles que le vent avait irrémédiablement brisées.

Au son de cette voix, la femme se releva et courut ouvrir en disant avec une gentille familiarité :

— Oh ! centurion ! Entre, entre ! Carpius sera heureux de te revoir. Aujourd'hui même, il me disait que tu te fais rare, depuis quelque temps. Ton amitié lui est bien chère.

Tandis qu'elle parlait, Carpius parut sur le seuil et, d'un signe de la main, invita le visiteur à entrer. La femme le précéda dans la maison et l'introduisit dans une pièce petite, mais décorée avec goût, approcha de la table un tabouret pour le visiteur, en prépara un second pour son mari et sortit, légère comme une fée, les laissant en tête-à-tête.

Carpius, plus taciturne que jamais, s'assit calmement, appuya sur la table son coude gauche, leva sa main ouverte, faisant saillir sur son bras nu, un muscle vigoureux et, posant sa joue sur la paume de la main, il dit avec gravité :

— Si je suis bien informé, nous aurons bientôt une grosse chasse. On répète que Constantin est déjà entré en Etrurie et se dirige vers notre ville à marche forcée.

— En effet ! . . . Et sait-on de combien de soldats il dispose ?

— Je ne sais. Les uns disent trente mille, les autres trente-cinq, mais je n'y crois guère. Constantin, pour notre malheur, n'est pas un aventurier. Les faits ont déjà démontré en toute évidence qu'il connaît son métier de guerrier ; et, ce qui en encore pis pour nous, ses soldats l'aiment et se battent avec plaisir sous ses ordres.

— Oui, oui ! Et nous, au contraire, nous devons

obéir à un assassin que je voue tous les jours aux foudres de Jupiter !

— Erone ! cria Carpius en allongeant vers lui une main large ouverte comme pour lui fermer la bouche. La vie t'est-elle devenue à charge ?

— Et qui ne l'aurait pas à charge, près de notre Marc-Aurèle de cirque ?

— Erone ! protesta encore une fois Carpius d'une voix sévère.

— Laisse-moi donc dire ! Laisse-moi me décharger une fois, sinon, je vais éclater ! Si je ne me confie pas à toi, à qui le ferais-je dans cette ville d'assassins et de délateurs ? . . . Marc-Aurèle ! S'il avait eu au moins le bon sens de choisir un autre nom ! Mais non, il fallait qu'il s'appelle Marc-Aurèle ! . . . Chaque fois que j'entends ce nom, je pense que le vieil empereur doit se ronger les poings de rage, là-haut dans l'Averne, de ne pouvoir planter un poignard dans le ventre plein de vin de son ignoble successeur. Marc-Aurèle et Maxence : le philosophe et la crapule ; le génie et l'historien ; le gentilhomme et le criminel . . . Et tandis qu'une grande bataille se prépare, notre Marc-Aurèle prépare les jeux du cirque et se donne du bon temps. Il veut que nous célébrions le cinquième anniversaire de son avènement au trône ; comme s'il y avait lieu de se réjouir d'avoir porté durant cinq ans son joug tyrannique !

— Assez, assez ! dit résolument Carpius. Je vois qu'aujourd'hui tu n'es pas assez calme pour t'occuper de choses militaires. Parlons d'un autre sujet . . . As-tu vu cette belle tempête ?

— J'aimerais qu'il y en ait une toutes les semaines, mais juste au bon moment, pour me libérer de l'ennui d'assister aux banquets de Marcellus . . . Mais laissons les tempêtes et Marcellus et sa Marcella qui valent encore moins que les tempêtes. Je suis venu ce soir te demander un conseil, un avis, une explication, quelque chose, enfin, qui m'aide à reprendre mon habituelle sérénité.

Carpius appuya de nouveau sa joue dans la paume de sa main et écouta son ami en le regardant.

— Il y a environ quatre mois, commença le centurion, j'ai ramené chez moi une esclave, toute jeune, qui est différente des autres. D'abord, elle est chrétienne. Puis, elle aime rester à la maison, à l'écart ; elle est silencieuse, gentille, serviable . . . Elle m'a dit qu'elle donnerait sa vie pour moi ! . . . Et elle est si gracieuse, si belle ! . . . Non, pas de cette beauté dans le sens qu'on donne habituellement à ce mot, mais . . . En un mot, si elle était libre, je désirerais l'épouser.

— Un caprice ? grogna Carpius. On sait comment vont ces histoires : aujourd'hui, je ne puis vivre sans toi ; demain, je suis beaucoup mieux sans toi.

— Non, non ! nia promptement le centurion en hochant la tête. Je n'ai jamais porté intérêt aux femmes, quoique j'en aie trouvé plusieurs sur ma route. Celle-ci est autre chose : elle est plus belle, plus aimable, plus... comment dire ? elle a quelque chose de divin que je ne puis expliquer. Crois-tu que je puisse réussir à l'épouser ?

— Si c'est une esclave, les lois permettent d'en faire ce que tu désires.

— Non ! s'exclama Erone. Je la veux mienne, certes, mais comme ma compagne et la maîtresse de tous mes biens ; je la veux de son plein consentement ; je la veux pour la femme la plus respectée et aimée de Rome.

— En ce cas, il faut penser, en premier lieu, à la libérer et à la pourvoir de moyens d'existence indépendante et honorable. Tu peux le faire facilement. Mais cet acte pourrait bien être inutile. Sais-tu si elle t'aime ? Et comme elle est chrétienne, sera-t-elle disposée à t'épouser, en admettant qu'elle t'aime ?

— C'est justement là mon tourment : je ne sais pas. Je crois avoir entendu dire que les chrétiens ne s'épousent qu'entre eux . . . Mais il doit bien y avoir une solution, je veux qu'il y en ait une ! Pourrais-tu me dire les coutumes, les exigences des chrétiens au point de vue matrimonial ? Je n'ai jamais songé à ces questions ; je n'ai jamais connu de chrétiens avant que cette esclave me tombe sous la main.

Carpius le fixa droit dans les yeux et lui dit en souriant :

— Tu en as connu, Erone ; tu en connais, tu les estimes et tu les aimes. Veux-tu que je te dise enfin ? Mon père était chrétien ; ma femme est chrétienne ; je suis chrétien.

— Dis-moi que ce n'est pas vrai ! hurla instinctivement Erone en bondissant comme si le tabouret sur lequel il était assis l'avait brûlé.

Carpius attendit tranquillement qu'il reprenne son siège et poursuivit d'une voix calme :

— Etant donné les faits d'armes qui nous attendent bientôt, nous soldats, nous pouvons nous considérer

comme en danger de mort. Parlons donc avec la franchise qui caractérise nos derniers instants. Je t'ai dit que je suis chrétien et je n'ai pas menti. Après cette révélation, tu n'auras peut-être plus foi en moi comme par le passé ; mais j'ai confiance en toi et je veux t'apprendre une autre chose du plus haut intérêt pour toi : la majorité de tes esclaves sont chrétiens. Et si tu veux te donner la peine d'examiner la conduite de certains qui sont demeurés fidèles au culte des dieux, tu découvriras certainement que ce ne sont pas les meilleurs. Depuis longtemps, les chrétiens se réunissent à ta *Villa Fiorita,* la plus proche de la ville parmi tes maisons. C'est là que plusieurs des tiens ont reçu le Baptême des mains de notre évêque Marcellus que Maxence a envoyé en exil. Les hommes qui ont pris soin de tes biens ces dernières années, t'ont-ils déçu ? Ont-ils abusé de la liberté que tu leur as laissée ? T'ont-ils trahi ? . . . Eh bien, si tu crois pouvoir être content de leur travail, n'attribue pas ton succès à la déesse Fortune qui t'a guidé dans leur choix, mais à leur foi dans l'unique vrai Dieu, qui récompense tout acte bon mais qui punit aussi toute action malhonnête, injuste, contraire à ses lois.

L'épouse de Carpius frappa légèrement à la porte et entra, portant dans une main un candélabre qu'elle vint déposer sur la table près des deux hommes. Un délicat fumet de cuisine entra dans la pièce avec elle et vint aiguiser l'appétit de Carpius qui, pour ne pas demeurer muet en présence de son épouse, lui dit :

— As-tu préparé quelque chose de bon pour le

centurion qui voudra bien nous honorer en partageant notre repas ?

— Nous ne pouvons offrir beaucoup, tu le sais, dit gentiment la dame, mais c'est de bon coeur . . .

— Non, non, merci, Carpius, et merci à toi aussi. Je ne peux aujourd'hui profiter de votre gentillesse. Je dois rentrer à la maison. Je suis fatigué et je dois réfléchir à beaucoup de choses.

Et tandis que la femme sortait silencieusement et refermait la porte, Erone observa longuement l'homme qui lui faisait face, comme s'il le découvrait pour la première fois. Pas très grand, trapu, un visage carré et osseux, muni de deux bras puissants et abondamment velus jusqu'aux coudes, Carpius était l'image vivante de la santé et de la force. Ses épais sourcils qui s'arquaient souvent, creusant deux fossettes à la racine d'un nez imposant, dénotaient un courage peu commun. Sa voix grave se faisait rarement entendre, mais elle devenait tonnante lorsqu'il s'agissait de rappeler au devoir un soldat ou un membre de sa famille. Prudent et avisé pour ne pas être victime de la tromperie, il aidait volontiers ceux qui réclamaient son secours, même ceux qui profitaient égoïstement de sa bonté. Malheur, toutefois, à qui abusait en sa présence de sa force pour opprimer un faible !

Durant les premiers mois de sa vie militaire, Erone avait été témoin d'un fait qui s'était gravé pour toujours dans sa mémoire. Un jour, après les exercices habituels, un vétéran avait eu une altercation, pour un motif des plus futiles, avec une jeune recrue danubienne qui savait à peine prononcer quelques mots

latins et l'avait violemment souffletée. Carpius qui se trouvait là, avait saisi au vol la main qui allait s'abattre sur le visage du pauvre garçon et avait dit au vétéran, d'un ton impérieux : « Ne sois pas lâche ! » Mais l'autre, furieux, le repoussa brutalement en lui enjoignant : « Mêle-toi de ce qui te regarde ! » Alors, à ces mots qui l'avaient pénétré comme une morsure, Carpius avait saisi le bras qui le repoussait et, faisant demi-tour sur ses talons, il avança un pied et se plia en un effort titanesque. On vit le corps du vétéran arraché de terre comme une herbe déracinée et aller s'abattre à quinze pieds de distance. Le jeune malmené s'en alla quatre à quatre sans rien dire ; son adversaire n'était sans doute pas en condition de penser à ce qui venait de se produire et Carpius, sans daigner lui jeter un regard, s'éloigna, calme et solennel comme une statue ambulante du père des dieux, suivi des quelques spectateurs qui étaient restés à distance, les yeux agrandis de stupeur.

Erone, dominé par les rêves de prouesses militaires qui enchantent souvent les jeunes, l'avait tout de suite placé au rang des héros. Plus tard, il avait pu l'approcher, lui parler, écouter ses discours toujours brefs et mesurés, recevoir de lui encouragements et conseils ; et alors, à son admiration, il joignit l'affection pour toutes les qualités de l'âme qu'il découvrait en lui.

Et maintenant, apprenant qu'il était chrétien, non seulement n'en éprouvait-il aucune désillusion, mais, après le premier mouvement de stupeur, il commença à s'en réjouir sincèrement. Si la religion chrétienne inspirait à Carpius des sentiments aussi nobles et huma-

nitaires, elle les inspirait sans doute également à son esclave. Il n'y avait pas de doute : elle aussi était sage, généreuse et droite comme Carpius. Et comme son ami était le plus noble des soldats qu'il avait connus, ainsi son esclave était la plus douce, la plus aimable parmi les femmes de Rome et de l'Empire.

Carpius demeura quelques instants en silence et reprit, pensant à ce qu'il avait dit précédemment :

— L'estime que j'ai pour toi, la loyauté qui a toujours inspiré notre amitié exigeait que je te parle aussi clairement dans cette conversation qui est peut-être la dernière. Tu disais, il y a un moment, n'avoir jamais connu de chrétien ; et maintenant, tu sais que continuellement, tu es en contact avec eux, dans ta maison, à la campagne, sur le champ de bataille. Leur conduite te dictera l'opinion que tu dois en avoir et, si tu en as la patience, te suggérera ausi comment te comporter envers l'esclave que tu dis aimer. La connaissance que j'ai de la doctrine et des usages chrétiens me permettent de te donner un avertissement amical : ne crois pas obtenir de bons résultats en recourant à la violence comme tes lois te le permettent. Notre histoire est riche d'enseignements à ce sujet.

— Et si je me faisais chrétien aussi ?

— J'en serais heureux, mon cher Erone. Toutefois. je dois t'avertir, pour ne pas te laisser tomber dans de vaines illusions, que la religion chrétienne est sérieuse. exigente. Elle observe dans l'intimité comme en public la loi d'un Dieu unique qui lit dans les consciences. qui n'a de regard ni aux titres de noblesse ni aux privilèges de castes, qui châtie l'action malhonnête commise

en public comme celle commise dans les ténèbres, loin du regard humain, qui contrôle même nos pensées. Elle exige que nous balayions d'un coup tous les dieux et les déesses qui sont en train de devenir plus nombreux que les habitants de l'Empire et que nous réservions à Lui seul notre culte. Elle commande d'aimer et de respecter comme un frère le plus misérable des esclaves comme le plus illustre des citoyens. Elle prescrit de donner sa vie plutôt que de renoncer à la foi au vrai Dieu et à l'observance de ses lois . . . Crois-tu pouvoir faire tout cela ?

— Tu le fait ; mon esclave le fait ; je pourrai le faire aussi.

— C'est vrai, dit Carpius en méditant, c'est vrai. Je pense même que tu pourras le faire mieux que moi.

Il se passa une main sur le front comme pour mieux contrôler ses pensées, se leva et entra dans une chambre voisine. Il revint, portant un rouleau enveloppé dans un linge blanc ; il s'assit, le déroula et le tenant par les extrémités pour bien le faire voir au centurion, il dit :

— Erone, ce que je vais faire serait peut-être critiqué par plusieurs de ma religion qui te connaissent moins intimement que moi. Peu importe. Je veux te prouver que mon amitié est toujours sincère et qu'elle ne s'amoindrit pas maintenant que tu sais que nous appartenons à deux camps opposés . . . Tu trouveras ici un livre : c'est la vie de notre Dieu fait homme, écrite expressément pour les habitants de Rome par un des premiers chrétiens. Lis-le à ton aise ; et si je meurs au cours du prochain combat, conserve-le en souvenir. Je suis convaincu que, en te faisant chrétien, tu n'aurais

pas grand-chose à changer dans ta conduite ; je ne crois pas non plus qu'il te coûte beaucoup d'abandonner le culte de tous ces dieux si ridicules que, si tu étais l'un d'eux, tu n'oserais pas te montrer en public. Toutefois, je te répète que la religion chrétienne est chose très sérieuse et que tu ne dois décider de l'embrasser qu'après avoir longuement réfléchi. Quand tu auras lu ce livre, si tu désires te faire chrétien ou au moins connaître mieux notre religion, tu trouveras facilement quelqu'un pour te diriger vers un de nos prêtres. Je ne suis qu'un pauvre soldat ignorant et je ne saurais t'enseigner plus que ce que je t'ai dit. De plus, je ne sais combien de jours il me reste encore à vivre . . . Les dernières nouvelles m'ont fortement secoué . . .

L'émotion de Carpius se communiqua aussi à Erone qui prit le livre qu'on lui tendait, serra fortement la main de son ami sans trouver une parole pour le remercier, sortit et s'achemina lentement vers sa demeure, à la clarté de la lune déjà haute dans le firmament.

Erone gravit les quelques marches de l'*atrium* et dit à l'esclave qui avait attendu son retour et qui s'inclinait au passage du maître :

— Ferme bien la porte et va dormir.

Il lui prit la lanterne des mains, se dirigea vers sa chambre où il ordonna au *cubicularius :*

— Prépare un chandelier dans ma chambre, je veux me mettre au lit aussitôt.

Puis, passant par le *tablinum,* il y jeta un coup d'oeil sans s'y arrêter et, d'un pas léger, il se dirigea lentement vers la cuisine. parcimonieusement éclairée par une lampe posée au coin d'une table basse. Son vieux cuisinier n'avait pu résister à l'ennui de l'attente et ronflait béatement, la tête reposée sur ses bras comme sur un oreiller. La jeune esclave lisait péniblement dans cette trop faible lumière.

A la vue du centurion qui s'était arrêté sur le seuil et qui l'observait curieusement, la jeune fille se leva, laissant le papyrus s'enrouler dans sa main, et murmura :

— Oh ! mon seigneur ! Devons-nous te servir main-

tenant ? Il est déjà bien tard et tu n'as pas encore soupé . . .

— Je n'ai pas faim, répondit Erone d'une voix peu convaincante. Dis-moi plutôt : y a-t-il longtemps que tu sais lire ?

— J'ai appris à lire dès mon enfance, mon seigneur.

Le centurion aurait donné beaucoup pour connaître le sujet de sa lecture : il pensait qu'il pouvait s'agir du même ouvrage que Carpius lui avait donné et qu'il tenait sous son manteau. Voyant toutefois l'embarras de la jeune fille, il craignit de l'offenser par une demande indiscrète et refréna sa curiosité.

— Si tu n'as pas encore pris ton repas, lui dit-il gentiment, fais-le tout de suite et va dormir. Tu pourras lire demain, à la lumière du soleil et avec la tête plus reposée.

Et il partit, laissant à l'esclave le soin de réveiller le vieillard qui n'avait cessé de ronfler et murmurant à part lui :

— Eh ! Elle est aussi instruite ! Chaque fois que je la vois, je découvre un motif de plus pour l'apprécier.

Il se dépouilla de sa *lacerna* aux mains du *cubicularius,* s'enferma dans sa chambre et, ayant bien disposé le chandelier pour en retirer la meilleure lumière, il s'assit sur son lit, ouvrit le rouleau qu'il avait reçu de Carpius et commença à lire : « Commencement de l'Evangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu. Comme il est écrit dans le prophète Isaïe : Voici que j'envoie mon ange devant toi et il te préparera la voie. Voix de

celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur ; redressez ses sentiers ».

Il eut l'impression de mastiquer de l'étoupe et fut tenté de se mettre au lit sans plus penser à rien d'autre qu'à dormir.

— « Evangile de Jésus-Christ », relut-il en commentant. Jésus-Christ est sans doute le Dieu des chrétiens, celui qui s'est fait homme, m'a dit Carpius. Mais qui est ce prophète Isaie que l'on cite ici comme une grande autorité ? Quels livres a-t-il écrits ? Qui le connaît ? et de quoi parle-t-il dans ses livres ? Seulement de voies et de sentiers ? . . . « *Il te préparera la voie . . . Préparez la voie du Seigneur, redressez ses sentiers* . . . Voyons si le reste est dans la même veine ; voyons un peu plus avant . . .

Il feuilleta le manuscrit et lut, de ci, de là, ce qui lui tombait sous les yeux.

« Quand Jésus eut regagné en barque l'autre rive, une foule nombreuse s'assembla autour de lui qui se tenait au bord de la mer. Arrive un des chefs de la synagogue, du nom de Jaïre, qui, en le voyant, tombe à ses pieds et le supplie instamment :

« Ma petite fille, dit-il, est à toute extrémité. Je t'en prie, viens poser les mains sur elle pour qu'elle soit sauvée et qu'elle vive ». Il s'en alla avec lui, suivi d'une foule nombreuse qui le serrait.

Il y avait une femme affligée d'un flux de sang depuis douze ans, qui avait beaucoup souffert du fait de bien des médecins et avait dépensé tout son avoir, non seulement sans aucun profit, mais plutôt pour aller plus mal. Ayant appris ce qu'on disait de Jésus,

elle vint dans la foule, par derrière, et toucha son vêtement. Car elle se disait : « Si au moins je touche son vêtement, je serai guérie ». Et aussitôt la source (du flux) de sang se tarit, et elle connut en son corps qu'elle était guérie de son infirmité. Et aussitôt Jésus se rendit compte qu'une force (miraculeuse) était sortie de lui. Il se retourna dans la foule et dit : « Qui a touché mes vêtements » ? Ses disciples lui dirent : « Tu vois la foule qui te presse et tu dit : Qui m'a touché » ! Mais il regardait tout autour pour voir celle qui avait fait cela. Apeurée et tremblante, la femme, consciente de ce qui lui était arrivé, s'en vint tomber à ses pieds et lui dit toute la vérité. « Ma fille, lui dit-il, ta foi t'a sauvée. Va t'en en paix et soit débarrassée de ton infirmité ».

Il parlait encore quand, de chez le chef de synagogue, on vint lui dire : « Ta fille est morte ! Pourquoi importuner davantage le Maître » ? Jésus, qui avait surpris ces mots, dit au chef de synagogue : « N'aie pas de crainte. Crois seulement ». Et il ne laissa personne l'accompagner, que Pierre, Jacques et Jean, le frère de Jacques. Ils arrivent à la maison du chef de synagogue, et (Jésus) voit de l'agitation et des gens qui pleurent et qui poussent de grands cris. Il entre et leur dit : « Qu'avez-vous à vous agiter et à pleurer ? L'enfant n'est pas morte : elle dort ». Et on riait de lui. Lui, après avoir expulsé tout le monde, prend avec lui le père et la mère de l'enfant et ceux qui l'accompagnaient, et il pénètre là où l'enfant était (étendue). Prenant l'enfant par la main, il lui dit : « Talitha koum », ce qui se traduit : « Fillette, je te le dis, lève-toi » ! Et

aussitôt la fillette fut debout et se mit à marcher, car elle avait douze ans. Aussitôt ils furent pris d'une grande stupeur. Il leur recommanda expressément que personne ne le sût, et il dit de lui donner à manger ».

Ici, s'apercevant de la fin du récit, le centurion s'arrêta pour réfléchir et commenter. Certes, l'auteur de ce livre n'était pas un grand littérateur : entre autre, il parlait d'une mer qui se pouvait traverser d'une rive à l'autre dans une simple barque, comme une promenade ordinaire. Une mer en miniature, sans doute ! . . . Mais cette fillette de douze ans, était-elle morte ou dormait-elle ? Etrange ! Ceux qui l'avaient assistée étaient à ce point convaincus de sa mort, qu'ils en avaient donné la nouvelle avec une brutale franchise au malheureux père et qu'ils avaient même commencé les lamentations funèbres. Ce Jésus qui arrivait de loin et ne l'avait certes jamais vue, assurait qu'elle dormait. Comment pouvait-il le savoir ? Qu'en pensait l'auteur et que voulait-il faire croire à ses lecteurs ?

Décidément, l'écrivain était non seulement naïf, comme le révélait son style, mais aussi maladroit. Pourquoi ne pas ajouter un mot d'éclaircissement sur ce point capital plutôt que de s'étendre sur d'autres particularités parfaitement inutiles ? Qu'importait au lecteur, par exemple, que Jean soit ou non frère de Jacques ? . . . Mais cette inexactitude de l'auteur n'était-elle pas un motif de plus de le croire sincère ? Un mystificateur n'aurait pas ajouté, pour conclure son récit, que Jésus avait recommandé avec insistance de tenir secret le prodige . . . Cette adolescente devait être une créature exceptionnelle, belle, bonne, sympathique, pour méri-

ter que le Dieu des chrétiens s'intéressât à elle. Dormait-elle ou était-elle réellement morte ? Comme l'auteur avait manqué en tenant ce point obscur ! Peut-être n'était-elle morte qu'en apparence ? Mais même en ce cas, comment Jésus, en la prenant seulement par la main et en lui commandant de se lever, avait-il pu lui rendre la santé et l'appétit ?

— Carpius m'a bien dit qu'il s'agissait d'une biographie, c'est-à-dire, le récit de faits réels. Carpius croit sans doute ces histoires ; et sans doute, mon esclave aussi. Elle est jeune, ignorante de la vie et elle serait aisément victime d'une tromperie. Mais Carpius n'est pas homme à se laisser emplir la tête de fables . . . Lisons encore quelques pages ; peut-être que . . .

Sa lecture lui parut fort intéressante quand il eut sous les yeux l'histoire d'Hérode et de Jean-Baptiste. Ce roi lui faisait penser à Maxence, lui aussi éhonté collectionneur de femmes, amateur de banquets et d'ivresses. Et de quelle cour devait-il s'entourer, à juger par les deux femmes expressément nommées ! Tout juste comme à la cour de Maxence ! Une seule chose différait : face au nouvel Hérode, il n'y avait plus de Jean-Baptiste pour se dresser et le rappeler au devoir au péril de sa propre vie.

A ce point, la pensée obsédante lui revint qu'il lui serait facile, au cours d'un entretien particulier, de supprimer Maxence d'une façon efficace . . . Mais cette fois encore, il chassa cette tentation, résolu plus que jamais à ne point se souiller en versant le sang. Il essaye de poursuivre sa lecture ; mais bientôt, il se convainquit de ne pouvoir ajouter foi à ce qu'il lisait.

Que Jésus, avec cinq pains et deux poissons, ait pu apaiser la faim de cinq mille hommes, passe ! Même les dieux de Rome avaient quelquefois opéré des prodiges de ce genre pour leurs fidèles. Mais qu'on ait pu emplir douze paniers avec les restes, cela dépassait les bornes !

Il lui sembla perdre son temps à ces balivernes et comme le sommeil lui faisait désirer la tièdeur du lit, il ferma le livre, le mit dans un coffret et souffla la chandelle. Se glissant sous les couvertures, il s'endormit aussitôt.

La clarté du jour pénétrait déjà abondante par la fenêtre lorsque le *cubicularius* vint l'éveiller. Il sauta hors du lit et se dirigea vers le bain, après avoir donné l'ordre d'appeler le barbier. Une fois rasé avec soin, il mangea les fruits qu'un esclave lui préparait chaque matin, but une coupe de vin blanc et sortit pour se rendre au camp.

Chaque jour, circulait parmi les soldats quelque nouvelle concernant les combats livrés par les troupes que Maxence avait envoyées, en avant-garde, contre Constantin, avec la double mission de localiser son armée et de retarder sa marche sur Rome.

Les premières nouvelles étaient encourageantes, non seulement parce que des détachements isolés avaient réussi à infliger des pertes notables à l'ennemi, mais aussi parce que les renseignements confirmaient l'infériorité numérique des troupes de Constantin sur celles affectées à la défense de Rome. Maxence avait sous ses ordres tous les soldats d'Italie et toute la milice qui avait appartenu à son père.

Durant les derniers jours, toutefois, Erone avait

surpris une certaine agitation chez les officiers, agitation causée par la facilité dérisoire avec laquelle Constantin avait occupé toute l'Italie septentrionale et continuait maintenant sa marche sur la capitale avec une régularité et une rapidité impressionnantes. Devait-on le considérer comme un téméraire qui venait chercher la mort des mains de son ennemi ou comme un intrépide guerrier convaincu d'être plus fort qu'on le supposait ?

Maxence, confiant dans l'aide promis par Maximin Daia, avait résolu d'attendre l'envahisseur en se tenant avec le gros de ses troupes derrière les murs de la cité ; et il rappelait avec plaisir et orgueil qu'il avait antérieurement, de cette façon, résisté brillamment aux attaques successives de Sévère et de Galérius. Mais dernièrement, la nouvelle s'était répandue que Maxence, mû peut-être par les trop nombreuses critiques contre sa politique, avait décidé d'envoyer ses milices affronter Constantin sur les champs de bataille.

Le peuple désirait que Maxence prît lui-même le commandement des opérations, soit à cause de ses qualités de bon général, soit pour démontrer son attachement à l'Empire et à ses sujets. Les cruautés qu'il avait commises pouvaient s'expliquer par la nécessité de consolider sa position sur le trône, mais son abstention de prendre son poste en un moment aussi décisif ne trouvait aucune justification aux yeux du peuple. Aux requêtes qui lui étaient présentées en ce sens, l'empereur répondait invariablement que l'oracle lui avait prédit la mort s'il sortait hors des murs de la ville.

Erone voulait arriver au camp parmi les premiers pour prendre connaissance de la situation et être présent

au cas où on donnerait l'ordre de partir. Aucun corps de milice n'avait encore pris la route ; mais on disait que de vastes préparatifs étaient en cours et que l'ordre de départ pouvait arriver d'un moment à l'autre. Aussi, fut-il un peu déçu quand on lui déclara que certes, on irait à la rencontre de Constantin, mais que, pour le moment, il convenait seulement d'intensifier l'entraînement des soldats et de vérifier leur équipement.

Au milieu de ses soldats, Erone oublia ses vieilles rancunes contre Maxence, son nouvel intérêt sentimental et sa curiosité concernant la doctrine des chrétiens ; il se borna à accomplir de son mieux ses devoirs d'officier, malgré une nervosité excessive qui le tourmentait. Il faillit même perdre tout contrôle devant un soldat particulièrement indolent ; mais le souvenir de la scène de l'avant-veille l'aida à se maîtriser et il se contenta de réveiller le paresseux par quelques rudes paroles du jargon militaire.

Quand il rentra chez lui à midi, un peu fatigué et avec un appétit formidable, l'esclave qui lui ouvrit la porte lui dit :

— Ta soeur Possidia est venue très tôt ce matin.

— Où est-elle ?

— Dans le jardin, mon seigneur. Dois-je l'appeler ?

— Non, je vais la rejoindre.

Sans déposer son manteau, il se dirigea donc vers le péristyle. Mais quand il ouvrit la porte du *tablinum*, il se trouva devant un tableau qui le plongea dans l'étonnement : appuyées au bord d'une fontaine, Possidia et la jeune esclave, enlacées, causaient comme deux amies qui échangent des confidences. Il referma doucement

la porte, ne laissant qu'une légère ouverture par laquelle il observa attentivement la scène.

— Par les tresses de Vénus ! pensa-t-il, de plus en plus étonné de la familiarité des deux femmes. Je gage que ma soeur est aussi chrétienne!

Et son soupçon devint certitude un moment après lorsque Possidia, avertie par un esclave entré du côté du *posticum,* de l'arrivée de son frère, se sépara de la jeune fille en l'embrassant affectueusement sur la joue. Mais avec cette certitude, un nouveau tourment lui pénétra dans l'âme : sa soeur avait repoussé tous les partis qui s'étaient présentés et maintenant, âgée de trente-cinq ans, elle ne songeait certes plus au mariage ; ne tenterait-elle pas de convaincre son esclave à l'imiter ? Oh ! Et lui qui voulait justement lui demander conseil à ce sujet !

— Il ne faut plus qu'elles se voient ! conclut-il, comme si ses pensées avaient une véracité indiscutable. Il faut que j'éloigne mon esclave de cette maison, que je la mette à l'abri de l'influence de ma soeur!

Et au premier esclave qui passa dans l'entrée, il ordonna :

— Appelle Mamerte tout de suite.

Puis, remettant son manteau au *cubicularius,* il se rendit au *triclinium* où il savait que sa soeur l'attendait.

— Tu es bien matinale, ce matin, dit-il en entrant. As-tu quelque importante nouvelle à m'apprendre ?

— Oh! non, Erone! dit la femme en allant à sa rencontre et en lui nouant les bras autour du cou dans une caresse maternelle. Sais-tu pourquoi je suis arrivée si tôt ? C'est que j'étais partie hier, aux premières heures de l'après-midi, comptant arriver ici au coucher du so-

leil. Mais la tempête m'a surprise en route, m'obligeant à demander hospitalité chez des amis. Et ce matin, me trouvant tout près, j'ai pu arriver ici de bonne heure.

— Heureuse femme, qui possède des amis partout!

— Tu en as autant que moi!

— Je ne me suis jamais donné la peine de les compter!

Tout en causant, ils s'étaient mis à table et le centurion mangeait de bon appétit. Mais il n'avait pas encore vidé son plat quand parut Mamerte, annoncé par le pesant plac-plac de ses sandales sur le pavé.

— Va à la « Fiorita », lui ordonna son maître, et dit à Davinus qu'il vienne immédiatement pour affaire urgente.

— J'irai, mon seigneur, je volerai, mais donne-moi le temps d'avaler une bouchée! Je sens mon ventre qui se colle à mon dos, répondit Mamerte, se comprimant comiquement le ventre à deux mains. Si je pars ainsi, il me viendra en route le désir de mordre à la crinière du cheval!

— Très bien. Mange et fais vite.

— Merci, mon seigneur.

Mamerte partit au pas de course, tournant les talons avec une pirouette qui fit rire Possidia.

— Un beau diable, ce garçon! dit-elle.

— Fou comme pas un, mais il en vaut bien dix pour le courage et la fidélité.

La conversation du frère et de la soeur s'orienta vite vers les événements militaires qui alimentaient toutes les conversations. Possidia voulait savoir si son frère partirait avec le gros des troupes ou s'il resterait avec la ré-

serve dans la ville, s'il se joindrait à la mêlée, si ses soldats le protégeraient et tant d'autres choses qui se présentent à l'esprit des femmes quand une personne qui leur est chère doit s'exposer à un danger.

— Je ne sais rien encore, répondit le centurion. Il se peut que je reçoive ce soir l'ordre de courir sans plus à la rencontre de Constantin pour l'empêcher d'arriver jusque sous nos murs, comme je peux recevoir l'ordre de me suicider. Qui peut deviner ce qui arrivera dans une heure, quand les événements dépendent de la volonté d'un Maxence ? Rappelle-toi, un jour il ordonna à ses prétoriens de sortir à l'improviste dans les rues de la ville et de tuer sans pitié tous ceux qu'ils rencontreraient : vieillards, femmes, enfants, sénateurs, matrones, soldats. Demain, il pourrait bien envoyer tuer dans leurs maisons nos meilleurs généraux et les autres officiers. Il suffit que lui passe le caprice . . . J'accomplirai mon devoir de soldat comme toujours, mieux même, car je me sens moins protégé et dois par conséquent faire plus pour être bien vu. Mais je t'avoue que je combattrais plus volontiers, avec plus d'enthousiasme, si l'ennemi à abattre était Maxence. Nous avons à notre porte, si l'on peut dire, un général que rien n'a pu arrêter, qui renverse tous les obstacles avec une facilité déconcertante. Et notre empereur, notre grand chef, que fait-il pour l'arrêter? Il jette à l'eau des sommes énormes pour organiser des banquets que personne ne désire et il fait tuer les meilleurs citoyens pour usurper leurs biens! Voilà à quoi nous sommes réduits!

Possidia savait que son frère, depuis quelques temps, supportait mal la conduite de Maxence, mais elle ne pou-

vait supposer le trouver aussi exaspéré. Elle l'écouta en silence, avec un mélange de compassion et de crainte, sachant bien que si sa susceptibilité était heurtée trop rudement, il serait capable d'un geste téméraire. Et d'autre part, connaissant Maxence, comment pouvait-elle le contredire ? Elle le laissa donc se décharger; elle l'interrompait quelque fois pour demander des précisions sur un point particulier; elle demandait des nouvelles des personnes qu'il nommait au passage; et, avec une délicatesse toute féminine, elle fit dévier peu à peu le sujet, l'amenant sur un terrain moins brûlant. Elle le fit parler de ses terres, des travaux en cours, de plusieurs de ses esclaves, et elle réussit même à le faire rire de bon coeur.

Sa sérénité reconquise, Erone aurait aimé parler de la jeune fille qui occupait ses pensées, non plus, comme le jour précédent, pour demander conseil, mais pour découvrir les desseins de sa soeur et connaître son opinion sur cette esclave. Il espérait qu'après avoir conversé longuement ensemble toutes deux, Possidia citerait dans la conversation une parole, un geste, quelque chose en somme qui lui permettrait de la questionner. Mais comme intentionnellement, Possidia parlait de tous et de chacun sans mentionner la jeune fille. Erone se confirma alors à lui-même que sa soeur avait des intentions secrètes sur la jeune fille et il fut bien content d'avoir décidé son éloignement. Mais, voulant en parler à tout prix, il résolut de porter lui-même la conversation de ce côté, avec de longs détours pour ne pas dévoiler ses propres sentiments.

— Tu as sans doute remarqué que j'ai une nouvelle cuisinière. Comment trouves-tu son travail ?

— Excellent, il me semble, si elle fait toujours comme aujourd'hui.

— Parfois, c'est encore mieux. C'est une jeune fille adroite. La connais-tu ?

— Oui, je lui ai parlé ce matin.

— Ah! oui ? Alors, elle a dû te faire une bien triste peinture de moi.

— Mais non! Au contraire, elle m'a dit maintes fois comme elle est contente d'être à ton service, que tu es bon pour tous et pour elle en particulier, que tu es très humain . . .

— Veux-tu me laisser entendre qu'elle ne t'a rien dit de ce qui s'est passé hier soir ?

— Je t'assure, Erone, qu'elle ne m'a rien dit, rien du tout! Elle n'a parlé de toi que pour faire ton éloge . . . Mais que t'est-il donc arrivé hier soir, qu'aurait pu me rapporter ton esclave ?

— Bah! . . . Une chose banale . . . Un esclave m'a irrité et moi . . . tu sais comment cela arrive . . . je me suis mis en colère plus que de raison. Peut-être cette fille ne s'en est-elle pas aperçu et c'est pourquoi elle ne t'en a pas parlé.

Possidia n'était pas assez naïve pour ne pas comprendre que son frère lui présentait des faits une édition revue et améliorée; sa curiosité était piquée et elle aurait bien aimé en savoir plus long, mais elle feignit de prendre pour acquis ce qu'Erone lui disait et elle laissa le centurion se réjouir intérieurement de la gentillesse de l'esclave qui n'avait pas attaché d'importance à son accès de colère ou qui avait décidé de n'en point parler pour ne pas jeter sur lui une ombre de blâme.

La collation terminée, Possidia sortit pour visiter quelques familles amies, comme elle avait coutume de faire chaque fois qu'elle venait dans ces parages. Le centurion, pour sa part, après s'être entretenu quelques minutes dans la cuisine, se retira dans sa chambre pour lire encore quelques pages du livre que Carpius lui avait donné. La veille, il avait interrompu sa lecture presque avec dégoût, mais il ne pouvait faire autrement que de se renseigner davantage sur les croyances chrétiennes, espérant y découvrir la clé de l'énigme vivante qu'était pour lui son esclave. D'heure en heure, elle lui fournissait des éléments nouveaux pour se rendre indispensable à sa vie intime.

Il était bien quatre heures quand il sortit dans le vestibule où il trouva Davinus qui l'attendait.

— Salut, Davinus! dit-il courtoisement. Tout va bien à la « *Fiorita* » ?

— Assez bien, mon seigneur. Les travaux ont été retardés de quelques jours à cause de la maladie de plusieurs ouvriers, comme je te l'ai déjà fait savoir, mais si le temps se maintient beau encore une semaine, nous finirons à temps.

— Les malades sont-ils rétablis ?

— Tous, mon seigneur, et plus vite qu'on aurait pu l'espérer. La fièvre était violente, mais elle n'a pas duré.

— As-tu été malade toi aussi ?

— Non, mon seigneur. Je n'aime pas faire les choses à moitié : quand mon heure sera venue, je mourrai, et tout sera dit! Les maladies me sont antipathiques et je ne veux pas qu'elles sachent où j'habite.

Tout en discourant, Erone était entré dans le *tablinum* et avait fait asseoir en face de lui Davinus qui s'apprêtait à demeurer debout. Le centurion affectionnait cet homme, il avait toujours eu en lui la plus entière confiance, sans toutefois chercher à le connaître à fond. Mais maintenant qu'il croyait pouvoir découvrir en lui un chrétien, il observait avec curiosité ses moindres gestes, ses attitudes et les expressions de son visage. Il l'interrogea sur les troupeaux, sur la construction en marche d'une grande piscine, sur les quatre pouliches qu'il avait confiées à ses soins au printemps passé; mais il ne découvrit rien de suspect dans les réponses franches, claires et spontanées du serviteur. Evidemment, il avait eu raison de se fier à lui.

Il se décida enfin à aborder le sujet de la convocation.

— Davinus, dit-il, j'ai appris avec certitude que la « *Fiorita* » a servi et sert encore aux réunions des chrétiens. Es-tu au courant de ce fait ?

— Oui, mon seigneur.

La voix avait tremblé et une certaine pâleur s'était répandue sur les traits de Davinus, mais sa réponse avait été nette comme toujours.

— Donc, reprit le centurion, ces réunions sont tenues avec ton autorisation ?

— Oui, mon seigneur.

— Et tu n'as pas pensé qu'une telle autorisation ne pouvait être accordée que par moi ? Te crois-tu le maître de la villa ?

C'étaient des paroles dures et le ton avec lequel elles étaient prononcées indiquaient clairement que le maî-

tre était résolu à défendre ses droits de propriétaire. Toutefois, Davinus ne s'émut point et répondit calmement :

— Mon seigneur, si tu as la patience de m'écouter un moment, je vais tout t'expliquer. Je connais toutes les personnes qui se réunissent à la villa, et leur honnêteté ne peut être mise en doute. Mais, pour un surcroît de précaution, je contrôle moi-même toutes les entrées à chaque réunion, je demeure à la porte pour m'assurer que nul ne sort à l'improviste et je ne me retire que lorsque tous sont rendus hors de ta propriété. Tu as toujours été pour moi le meilleur des maîtres et je ne crois pas avoir abusé de la confiance que tu m'as bienveillamment accordée. Tu peux d'ailleurs être assuré que, si nos réunions avaient lésé tes intérêts en quelque manière, je n'aurais pas hésité à payer de ma personne et je n'aurais plus permis que des étrangers entrassent dans ton domaine.

L'expression et le regard du centurion firent comprendre au serviteur que sa réponse était satisfaisante.

— Peux-tu m'assurer, demanda-t-il encore, qu'en ces réunions ne se trame rien contre l'Etat, contre nos lois ni . . . les bonnes moeurs ?

— Oui, mon seigneur.

— Comment le sais-tu ? Est-ce que tu y participes toi aussi ?

— Oui, mon seigneur.

— Ce qui voudrait dire que tu es chrétien, n'est-ce pas ?

— Sans doute, mon seigneur.

— Et comment toi, qui est si franc, si loyal, me l'as-tu caché ?

— Je n'ai jamais eu l'occasion de te le dire, mon seigneur. De plus, tu le sais, les jours ne sont pas loin où le seul fait d'être chrétien équivalait à une condamnation. Aujourd'hui, les choses sont un peu changées, mais nous avons encore beaucoup d'ennemis ; et, autant que nous le pouvons, nous nous tenons cachés afin de ne pas provoquer d'actes de violences encore assez fréquents, surtout dans les petites localités.

— Oui, oui ! dit le centurion qui savait par expérience personnelle combien c'était vrai. Mais, en résumé, que faites-vous au cours de vos réunions ?

Cette fois, la réponse de Davinus se fit attendre. Il était évident qu'il voulait satisfaire son maître, mais ne savait la façon convenable de s'exprimer.

— Quand nous nous réunissons, nous prions ensemble . . . nous écoutons . . . Vraiment, ce n'est pas facile . Il faudrait que je sois sûr . . .

— Ecoute, Davinus, interrompit le centurion qui souffrait de le voir aussi embarrassé; j'éprouve une grande curiosité, un grand désir de voir de près une de vos réunions. Tu m'as dit que tu te tiens toujours à la porte : si je me présentais une fois à l'improviste, me laisserais-tu entrer ?

— Mon seigneur, il faudrait que j'en parle . . . Cela ne dépend pas de ma décision . . . Je te connais, mais...

Le centurion se leva, se dirigea vers son administrateur et lui dit, en posant la main sur son épaule :

— Ne crains rien, Davinus ! J'ai connu hier un premier chrétien ; tu es le second, ou plutôt le troi-

sième, puisque . . . mais passons . . . Par tous les dieux de l'Olympe ! je te jure que non seulement je n'ai pas l'intention de vous faire du mal, mais que si tous les chrétiens sont comme ceux que je connais, je mettrai à votre disposition mon épée et ma vie. Dis-moi donc franchement : puis-je ou non participer à l'une de vos réunions ?

Davinus réfléchit un moment. Son maître était païen, il était un peu ambitieux, mais loyal. Peut-être ne comprendrait-il pas grand-chose aux rites chrétiens, mais il ne profiterait certainement pas de ses connaissances pour nuire à la petite communauté. Il se leva donc aussi, fixa son maître bien dans les yeux et dit résolument :

— Mon seigneur, tu pourras venir quand tu le voudras. Il ne m'appartient pas de t'en donner l'autorisation, mais je suis certain qu'on ne te fera pas de difficulté.

Erone avait entendu raconter des tas de choses sur les mystérieuses réunions chrétiennes. Il savait que la présence d'un païen les faisait se disperser comme une bande de passereaux au milieu desquels tomberait une pierre. Aussi, s'émerveilla-t-il qu'un pauvre affranchi puisse prendre seul une décision aussi grave. Evidemment, pensa-t-il avec complaisance, mon homme de confiance est également bien vu des autorités chrétiennes.

— Dois-je aller travesti, incognito ? demanda-t-il encore.

— Comme tu le veux, mon seigneur. Si tu as quelque motif de ne point te faire connaître . . .

— Non, non, je n'ai aucune raison. Je déteste même les subterfuges . . . Et quand aura lieu la prochaine réunion ?

— Après demain, une heure environ avant l'aurore.

— Très bien. Je serai demain, au coucher du soleil, à la « *Fiorita* » et . . . nous nous reverrons. Maintenant, autre chose : te rappelles-tu de la jeune esclave que je t'avais amenée l'été dernier et que, quelques jours plus tard, tu avais reconduite ici ?

— Tu veux dire Cesidia : je m'en rappelle fort bien.

— Elle s'appelle Cesidia ? Je l'ignorais. Cesidia . . . mais le nom n'a guère d'importance. Je voudrais donc que tu la ramènes à la villa, que tu la prennes chez toi, comme une de ta famille, que tu la traites bien et que . . . qu'elle ne coure aucun danger. Peut-être la reprendrai-je dans quelque temps; peut-être que je t'en ferai cadeau, je ne sais encore ce que j'en ferai.

— J'ai compris, j'ai compris, dit Davinus qui avait réellement compris au-delà de ce que le maître lui avait dit. Ma femme parle souvent de cette petite et sera ravie de l'avoir près d'elle. C'est une brave enfant qui lui aidera également à élever notre nichée de marmots.

— Merci, Davinus ! Je vois que tu prends cette charge volontiers et tu en auras la juste récompense.

— Dois-je l'amener avec moi aujourd'hui ?

— Oui, c'est préférable. Elle a déjà été avertie et se tient prête à partir. Dis à ce folichon de Mamerte de vous accompagner : il est déjà tard et on ne sais jamais . . . Aussi, comme Cesidia sait monter à cheval, qu'on lui donne mon cheval que Mamerte ramènera cette nuit ou demain matin.

— Bien. Désires-tu autre chose, mon seigneur ?

— Non. Bon voyage, Davinus ! Au revoir, à demain soir !

L'administrateur se retira en s'inclinant, tandis que le centurion retournait s'asseoir pour ressasser ses pensées.

— Davinus est chrétien et aussi, sans doute, toute sa famille. Il est donc vrai, comme Carpius m'a dit, que la majorité de mes esclaves sont chrétiens. Il est donc aussi vrai que les chrétiens sont meilleurs que les autres. Et oui ! bien peu, parmi les Romains, peuvent se dire aussi satisfaits que moi de leurs serviteurs. Et moi qui me pensais fort habile à déchiffrer les hommes, j'ai parlé, discuté mille fois avec eux sans le moindre soupçon . . . Davinus est chrétien, compta-t-il sur ses doigts ; Carpius est chrétien ; Possidia est chrétienne ; Cesidia . . . Cesidia s'en va maintenant à la « *Fiorita* ». Elle y sera mieux, mais qui reste encore dans cette maison ? Je n'aurais pas dû . . . Non, j'ai maintenant décidé ainsi.

Presque sans s'en apercevoir, il s'était levé et se dirigeait vers le portique, avec la secrète espérance de revoir encore la jeune fille. Elle était là, en effet, près de Davinus, qui lui racontait complaisamment les prouesses de ses petits. Mamerte arrivait justement avec les deux chevaux et, voyant son maître sur le seuil, il lui cria de sa voix de stentor :

— Une promenade au clair de lune, mon seigneur !

Et de la voix la plus fausse qui se puisse entendre, il entonna un couplet improvisé :

Sur le dos d'un âne,

Je volerai vers la lune . . .

— Tais-toi, garnement ! Tu vas réveiller tout le quartier ! lui dit le centurion, souhaitant presque ne pas être obéi, car dans son coeur, il enviait la joyeuse insouciance du garçon.

Cesidia s'était approchée d'Erone et, le visage attristé, elle demanda :

— Tu me chasses, maître ?

— Je te chasse, je te chasse ! marmotta-t-il en s'approchant. Je t'envoie là où tu seras le mieux. Préfères-tu moisir tout le jour dans la cuisine ? Là, tu trouveras la campagne, l'air pur, la compagnie d'une femme aimable et tu seras beaucoup mieux. J'irai te voir souvent et, si tu as besoin de quelque chose . . . je ne te refuserai rien.

Et avec une gentillesse qui surprit même Davinus, il l'aida à se mettre en selle, contrôla l'attelage pour s'assurer de son bon état, lui donna quelques instructions pour le voyage et la salua longuement de la main tandis qu'elle se mettait en route à côté de Davinus, derrière Mamerte qui faisait caracoler sa monture et criait :

— Allons, allons ! Et imaginez-vous avoir devant vous la dixième légion de César !

Curius ne pouvait plus ignorer que ses activités étaient connues du public plus qu'il était désirable. Une nuit, une main inconnue avait écrit sur la porte de sa demeure, en hauts caractères tracés au pinceau : « Le maître est à la maison : citoyens, dormez tranquilles ! » Il avait aussitôt fait gratter l'inscription ; mais la nuit suivante, la même main inconnue l'avait remplacée par celle-ci, non moins significative : « Le maître est à la maison, mais il ne dort pas : citoyens, en garde ! »

Alors, une grande frayeur l'envahit. Tous ceux qui avaient des comptes à régler avec lui ; tous ceux qui le haïssaient cordialement, même s'ils le comblaient de compliments et d'invitations à leurs banquets, tous lui parurent armés contre lui. Il les voyait, guettant son passage dans les coins sombres ; il voyait luire dans l'ombre la lame de leur poignard, il en sentait le froid mortel dans son dos. L'empereur lui-même devait être fatigué de lui, maintenant que ses activités étaient surveillées et suspectes. Maxence l'abandonnerait un jour à lui-même, ou, pis encore, le supprimerait tout sim-

plement. Plus insistant que jamais lui revenait à la mémoire l'avertissement menaçant de cet homme qui, un soir, avait fait arrêter sa litière, s'était approché et lui avait murmuré à l'oreille : « Aujourd'hui, on se sert de toi pour supprimer les autres ; demain, on se servira des autres pour te supprimer. C'est le sort justement réservé à ceux de ton espèce ».

Tout un jour, il demeura enfermé chez lui à réfléchir. Que faire ? Disparaître ? Et comment ? Aller travailler dans une ville lointaine où son nom serait inconnu ? Eh ! Il fallait être sûr de trouver un seigneur disposé à accepter et à rémunérer grassement ses services ; trouver des gens qui s'en laisseraient imposer par son chantage et qui lui paieraient régulièrement une rançon. Il faudrait quitter une situation bien établie et recommencer au bas de l'échelle ; il faudrait passer de l'opulence à l'indigence et peut-être même à la famine . . . Commencer à gagner son pain honnêtement, comme tout homme d'honneur ? C'était trop difficile ! Il ne connaissait aucun métier ; il n'avait pas le goût des affaires et, plus que tout, il détestait la fatigue. Tous les métiers, toutes les professions qu'il passait en revue, avaient invariablement deux défauts : ils étaient trop fatiguants et rapportaient trop peu. Et depuis son enfance il avait raisonné ainsi.

L'épouvantail de la misère et de la faim fut plus puissant chez lui que la peur des poignards et il en vint à la conclusion qu'il lui suffirait de se montrer plus circonspect, de ne pas se montrer seul dans les rues obscures après le coucher du soleil et, même le

jour, de ne pas trop s'éloigner des lieux où le protégeait la proximité des puissants seigneurs.

— Même si j'allais travailler aux champs comme les esclaves dans une campagne lointaine, qui me garantirait l'immunité ? pensait-il. Ceux que j'ai offensés et qui, certes, ne sont pas disposés à me pardonner, sont maintenant trop nombreux.

On ne doit donc pas s'étonner si, en sortant de la maison de Marcellus où il avait constaté une fois de plus son impopularité, il avait déjà projeté de prendre des informations sur ce Carpius qu'il avait entendu nommer par une esclave. Par des soldats, il apprit bien vite qui il était, où il habitait, et même, qu'il était chrétien, comme il s'en doutait. C'était là pour lui un élément d'importance capitale. Il y puisait le courage d'aller lui parler et de jouer ouvertement cartes sur table, puisque les enfants eux-mêmes savaient que les chrétiens répugnaient à la violence. De plus, cela lui donnait occasion de présenter comme chrétiens tous ceux qui étaient liés d'amitié avec Carpius, comme le centurion Erone.

Il se fit donner une description détaillée du soldat et alla flâner autour de sa modeste demeure avec l'intention de l'approcher dès qu'il le verrait entrer ou sortir.

Carpius ne le connaissait pas, mais il en conçut une mauvaise impression dès qu'il le vit s'approcher en l'interpellant de cette voix mielleuse et cordiale qui voulait suppléer à l'absence d'amitié ancienne.

— J'aimerais te parler en particulier, dans ta mai-

son, si cela est possible. Me le permets-tu ? demanda Curius après les premières salutations d'usage.

Carpius ne répondit pas, mais lui fit signe de le suivre, l'introduisit dans une petite chambre et se disposa à l'écouter debout, pour bien faire comprendre à son interlocuteur qu'il désirait le voir partir au plus tôt. Ce dernier feignit ne s'apercevoir de rien et commença, d'un air mystérieux :

— Je veux m'excuser de venir te parler de choses un peu intimes : j'ai su de bonne source que tu es chrétien . . .

— C'est la pure vérité, répondit aussitôt Carpius.

— Je m'en réjouis. Les chrétiens sont fort nombreux aujourd'hui et parmi les soldats, ce sont les plus valeureux, les plus fidèles. Ceux qui ne sont pas chrétiens, mais qui sont leurs amis, comme moi, sont encore plus nombreux. N'est-ce pas : les bons se font toujours des amis, même sans les chercher ! . . . Tous ensemble, nous sommes une force, une force capable de grandes choses.

Carpius se râcla la gorge et attendit impatiemment la suite de ce préambule.

— Mais, continua Curius, je ne vois pas pourquoi cette force doit demeurer dispersée, désunie, inutilisable . . . Ne crois-tu pas que le moment est venu de se grouper tous ensemble, de faire corps ?

— Dans quel but ? demanda Carpius, les sourcils froncés.

— Oh! Les bienfaits de l'union sont toujours nombreux, incalculables . . . Je pense quelquefois : cet empereur si ami de Maximin pourrait, d'un jour à l'autre,

déchaîner une nouvelle guerre contre les chrétiens, d'autant plus que s'y mêlerait sa haine contre Constantin, qui est leur ami. Nous sommes nombreux, nous sommes forts : pourquoi ne pas nous unir, en premier lieu, pour nous choisir un chef solide, un homme . . .

— Eh! seigneur, interrompit Carpius. Si tu veux que je pense bien de toi, ne viens pas suggérer à un soldat de trahir ses devoirs!

— Ce n'est certes pas mon intention. Je parle seulement dans votre intérêt, dans notre intérêt, puis-je dire, puisque je suis l'ami des chrétiens comme j'ai dit tantôt. Pense à tous les avantages que nous retirerions tous si nous avions un chef comme Constantin, notre ami par tradition, puisque déjà son père Constance . . .

— Il m'importe peu de savoir qui est Constantin et qui fut son père. Comme soldat, j'ai juré fidélité à mon empereur et je reste fidèle à lui. Trop souvent, nos armées ont trahi leurs chefs. Pour nous, chrétiens, un serment est sacré.

— Dommage! s'exclama Curius, feignant la désolation. J'avais misé beaucoup d'espoir sur notre rencontre. Ton courage, l'ascendant que ta personnalité exerce sur les soldats m'avaient induit à croire que . . . quant à commencer . . . je puis parler clairement, n'est-ce pas ? Je sais que tu ne me trahiras pas.

— Je ne le ferai pas. Je déteste les trahisons et les traîtres.

Curius ne tint compte que de la première partie de la réponse et poursuivit :

— Je suis depuis longtemps à la recherche d'un homme. . . Je voudrais en trouver un qui sache tirer

les conséquences logiques de la situation où nous nous trouvons, un homme courageux... Vois-tu, il y a des circonstances où il est sage de préférer le bien commun à celui d'un seul individu, cet individu fût-il empereur . . . Ne pourrais-tu m'indiquer, parmi tes connaissances, un être de valeur . . . Que penserais-tu, par exemple, du centurion Erone ? Je sais qu'il est ton ami, que vous vous rencontrez souvent, qu'il est même venu te voir hier soir . . .

La patience de Carpius n'était pas sans limites. Quand il réalisa clairement que cet importun visait à jouer un sale tour à son ami, ses instincts belliqueux prirent le dessus sur ses belles considérations sur la douceur évangélique. Il ne le saisit pas à la gorge comme son dégoût le lui suggérait, mais il lui plaqua sur la poitrine une main vigoureuse qui, au-delà du manteau et de la tunique, rejoignit les chairs; et il lui souffla au visage :

— Donc, tu espionnes les allées et venues du centurion ? Tu complotes sa ruine ? Misérable! Les délateurs comme toi peuvent entrer deux fois dans ma maison, mais ils n'en sortent sains et saufs qu'une seule fois! Va! Et si jamais j'apprends que tu as causé quelque préjudice à Erone, veille à ce que je ne te trouve pas sur mon chemin!

Et il le projeta contre la porte.

Curius n'entendait plus rien : toute son attention était concentrée sur cette étreinte formidable qu'il crut mortelle. Et quand il s'en sentit finalement libéré, il se hâta de porter une main à sa poitrine, qu'il imagi-

nait ensanglantée, et de l'autre, il chercha à tâtons la porte, l'ouvrit et s'enfuit, le visage tellement bouleversé, tellement effrayé que Carpius ne put s'empêcher d'ébaucher un sourire amusé.

Deux éléments mettaient Carpius à l'abri de la vengeance de Curius : sa force et sa pauvreté. Il avait démontré n'être point violent, oui, mais l'échantillon de force qu'il avait fourni suffisait à faire comprendre au délateur qu'il valait mieux n'avoir point maille à partir avec lui. Souvent, pensait Curius, ceux qui tardent le plus à se mettre en colère sont pires que les autres. Carpius est bon, sans doute, mais avec cette force déchaînée! . . . Mieux valait ne plus y penser! . . . D'ailleurs, vers qui se tourner pour exécuter sa vengeance ? Vers l'empereur ? Qu'importait à celui-ci que Carpius fût chrétien ! C'était un soldat fidèle, il n'était pas ambitieux et ne possédait qu'une humble maison sans richesse. Un acte de violence contre lui indisposerait les soldats qui idolâtraient leur compagnon, sans assouvir en rien la soif d'or de l'empereur dont le seul désir était d'organiser pour le peuple des spectacles grandioses et de construire des temples dont le luxe ferait pâlir la réputation de ses prédécesseurs.

Mais en ce qui regardait le centurion Erone, les positions étaient différentes. La rumeur concernant son

amitié avec les chrétiens et son penchant pour Constantin, que Curius avait semée intentionnellement dans la conversation lors du repas chez Marcellus, n'avait pas été démentie et pouvait donc être retenue comme vraisemblable. Erone feignait le manque d'ambition : mais qui le croyait ? Avec ses talents, sa belle prestance, ses richesses, le prestige de son amitié avec l'empereur, il n'était pas difficile de se laisser tourner la tête. Et sa fortune représentait, pour la bourse de l'empereur, un coup exceptionnel qui le disposerait certes à récompenser largement quiconque l'aiderait à s'en emparer.

Le résultat de ces belles considérations fut que, le matin suivant, un groupe de prétoriens guidés par un géant blond qui parlait latin comme un perroquet apprivoisé, alla quérir le centurion au camp et lui intima l'ordre de les suivre immédiatement et de se présenter devant l'empereur.

A la vue de ce déploiement de force pour lui transmettre cet ordre, Erone comprit que sa situation était compromise. Il pensa immédiatement aux critiques qu'il avait énoncées dernièrement contre la conduite de l'empereur, mais il rejeta cette pensée : les gens devant qui il les avait proférées étaient incapables de le trahir. Le mal venait évidemment d'une autre source : Maxence, assoiffé d'or, avait décidé de lui reprendre ce qu'il lui avait généreusement concédé depuis des années, avec quelque chose en plus. Que faire ? La fuite ou la résistance étaient impossibles et ne feraient qu'aggraver la situation. Il ne restait qu'à ployer la tête et se préparer à la mort.

— Je mourrai donc, se dit le centurion; je mourrai

si je ne puis faire autrement, mais je ne donnerai jamais à Maxence la satisfaction de me voir humilié à ses pieds. Il ne m'entendra pas implorer sa divine clémence; il n'entendra pas mes gémissements, il ne me verra pas pleurer, pâlir et trembler.

Il se plaça au milieu des prétoriens, feignant un calme indifférent. En route vers le palais impérial, il regardait ici et là, comme un piéton ordinaire; il chercha même, mais en vain, à engager la conversation avec ses compagnons de route; et ainsi, il réussit à se présenter devant Maxence avec une tranquillité qu'il avait cru impossible au premier abord.

Maxence venait à peine de se lever. Son visage était sombre, comme toujours, mais son âme devait l'être davantage encore. Il siégeait sur son trône, les bras croisés sur la poitrine, les jambes allongées, le front plissé, le regard fixé sur la pointe des pieds. Aux côtés du trône, deux prétoriens armés, ressemblaient aux statues que l'on place en faction devant les sépulcres. L'officier blond qui avait amené Erone avait laissé dehors ses soldats et se tenait maintenant derrière lui, comme pour lui couper la retraite.

— Tu m'as fait appeler, Auguste : me voici à tes ordres, dit le centurion avec la formule habituelle et l'habituelle sérénité.

Maxence feignit ne point le voir et ne point l'entendre. L'unique signe de vie qu'il manifestait était le mouvement rythmique d'une main avec laquelle il se tapotait le flanc. Finalement, sa tête se releva comme si elle obéissait à une impulsion intérieure; il regarda en face le centurion, bondit de son trône avec une

sorte de rugissement et, le bras tendu comme s'il voulait le saisir à la gorge, il s'approcha d'Erone qui le regardait, ennuyé, dégoûté.

— Je croyais avoir trouvé un ami, hurla Maxence, faisant siffler ses mots pour paraître théâtral, et je n'ai trouvé que le plus perfide des traîtres . . . Combien t'a payé Constantin ? Pour quelle somme t'es-tu vendu à lui ? . . . Parle! . . .

— Auguste, répondit Erone avec le plus grand calme, Constantin ignore et ignorera peut-être toujours mon existence; et moi, je n'ai jamais pensé à lui sinon comme à un ennemi à vaincre.

— Pourquoi, alors, t'es-tu fait chrétien ?

— Je ne suis pas chrétien, Auguste.

— Comment ? Veux-tu insinuer que je mens ? hurla Maxence.

— Pas toi, Auguste, mais ceux qui t'ont informé.

— Informé! . . . Informé! . . . Comme si j'ignorais que tu as des chrétiens dans ta maison, que tu en reçois chez toi, que tu vas les visiter . . . Je mens encore en ceci ?

— Auguste, deux jours ne se sont pas encore écoulés depuis que j'ai connu les premiers chrétiens. C'était des personnes que j'estimais depuis longtemps déjà et je ne pouvais, sans autre motif, cesser tout à coup de les estimer.

— Ce n'est donc pas un motif suffisant pour toi, rabattit aussitôt Maxence, serrant les poings et les agitant devant lui, de savoir qu'ils fomentent la rébellion contre l'unique légitime empereur, qu'ils projètent de

le faire assassiner et qu'ils complotent pour vendre la ville à l'envahisseur ?

— Auguste, les quelques chrétiens que je connais ne font rien de tout cela!

— Tu les défends encore ? . . . Ils sont encore tes amis ?

— Ceux que je connais, oui.

Maxence allongea le cou pour mieux voir les yeux du centurion qui le dépassait de toute la tête. Cette sérénité imperturbable commençait à l'épouvanter. Depuis nombre d'années, nul n'avait plus osé lui répondre aussi audacieusement. Combien, et des plus forts que le centurion, étaient tombés à ses pieds à la première menace, à la première parole de reproche ou de remontrance, implorant la vie comme une grâce souveraine! Comment Erone pouvait-il demeurer aussi calme, lui, impulsif de nature ? La mort lui était-elle si indifférente ? Ou les chrétiens avaient-ils organisé une révolte déjà tellement puissante pour lui garantir la sécurité ? Pourquoi aussi ne l'appelait-il plus « divin Auguste » comme auparavant, mais simplement « Auguste » ? Il avait cru le terroriser d'un mot, et il s'apercevait avec dépit que la crainte le gagnait lui-même. Il commençait en effet à avoir peur de s'attirer la vengeance du Dieu des chrétiens en supprimant un homme qui, s'il n'était pas du nombre des chrétiens, était certainement leur ami.

— C'est bien ! C'est bien ! ronchonna Maxence, songeant à la décision à prendre concernant le centurion. Tu t'es fait l'avocat des chrétiens, tu les défends, tu prétends qu'ils ne font rien de mal, qu'ils sont des per-

sonnes dignes d'estime; n'est-ce pas ? . . . Eh bien! continua-t-il en élevant la voix et en martelant chaque mot comme à l'énoncé d'une sentence irrévocable ; je pourrais te condamner à la mort à l'instant même : j'aurais mille raisons de le faire. Je ne le fais pas. Je veux te laisser le temps de voir la fin de tous les traîtres et de leurs protecteurs, chrétiens ou non. Je veux que tu sois le témoin de mon triomphe prochain. Et seulement alors, nous règlerons nos comptes. Mais de ce moment, tu ne fais plus partie de mon armée, je t'interdit de te présenter parmi mes soldats, car je ne veux point de traîtres parmi eux. Ne pense pas non plus à fuir, ce serait inutile !

— Je ne fuirai pas, Auguste. A n'importe quel moment, tu me trouveras à la maison ou à la villa dont tu m'as fait cadeau.

— Je veux bien te croire. Je ne penserai plus à toi d'ici la fin de la guerre, mais ne crois pas que je t'oublierai. Je t'ai comblé de biens et j'ai le droit d'exiger que tu m'en rendes compte quand et selon qu'il me plaira. Et je le ferai, sois-en certain. Et maintenant, va !

Et d'un geste impérieux de la main, il lui indiqua la porte.

Erone sortit, accompagné de l'officier prétorien qui le laissa libre à la porte du palais. En s'acheminant vers sa demeure, il se demandait quels pouvaient bien être les desseins de Maxence à son regard. L'oublier jusqu'à la guerre finie, comme il l'avait prétendu ? C'était trop contraire à ses habitudes. Le rappeler une autre fois au palais pour décider de son sort ? C'était

aussi peu probable : Maxence n'aimait pas voir ses victimes en face. Il était bien plus simple d'envoyer ses prétoriens pour le tuer en sa propre demeure ou le faire assaillir sur la rue par des sicaires. Ce système de se débarrasser des indésirables était devenu tellement habituel à Maxence et tellement conforme à sa mentalité qu'Erone crut mieux de changer immédiatement cette hypothèse en certitude. Aussi, se mit-il à marcher bien au centre de la rue, portant la main à son épée à chaque croisée de chemins. Il espérait bien vivre encore quelques jours et voulait profiter de ce laps de temps pour sauver des griffes de Maxence la plus grande part de ses biens.

Dans l'*atrium* de sa demeure, il vit une douzaine d'esclaves et deux élégantes litières. Il passa outre d'un pas martial, sans répondre aux cérémonieuses inclinations; et, dans le portique il trouva qui l'attendaient, rien moins que Marcellus et sa fille. En toute autre occasion, cette visite et l'invitation à un banquet qui en était le but, l'auraient profondément ennuyé ; mais là, il était sûr d'avoir en main un bon atout pour mettre en déroute immédiate ces deux importuns.

— Oh ! voici enfin notre centurion ! s'exclama Marcellus en courant lui serrer la main. Il y a si longtemps, si longtemps que nous ne t'avons vu ! . . . Comme je suis content de te retrouver. Ma fille aussi, sais-tu, n'est-ce pas vrai, Marcella ? . . . Sais-tu qu'elle se désespérait à l'idée de ne pouvoir passer quelques heures en ta compagnie avant . . . Dans les circonstances que nous traversons, qui sait ? . . . Mais maintenant que

nous t'avons retrouvé, tu auras bien quelques minutes, quelques heures pour tes amis . . .

— Je reviens de chez Maxence, dit froidement Erone. Je suis radié de l'armée.

— Oh ! oh ! oh ! . . . s'exclama Marcellus bredouillant. J'étais venu . . . mais maintenant je vois que . . . Oh ! Viens, viens, Marcella !

Marcella ne bougea point. Elle fronça les sourcils, se raidit fièrement et laissa tomber d'une voix outrée :

— Radie de l'armée ? Mais c'est une infamie !

— C'est ainsi, répliqua simplement Erone, avec un geste impliquant son désir de rester seul.

Marcella le comprit. Elle lui donna encore un regard empreint de compassion, lui serra fortement la main et s'en alla rejoindre son père qui ne cessait de la presser au départ.

Erone donna au portier l'ordre de faire préparer immédiatement son cheval et passa dans sa chambre. Il en sortit au bout d'un quart d'heure, portant sous son manteau militaire, un paquet qui devait être lourd car il le forçait à marcher ployé sous le poids.

Davinus était sans doute doué d'une télépathie infaillible. A quelque heure qu'il arrivât à sa villa, son maître le trouvait là à l'accueillir, comme s'il lui avait fixé rendez-vous. Cette fois encore, il était debout devant le grand édifice, les mains croisées sur la poitrine dans l'attitude de qui a longuement attendu, et avait déjà appelé un garçon pour s'occuper de la monture.

Satisfait plus que jamais de son homme de confiance, le centurion lui fit signe de le suivre vers la résidence des maîtres, distante d'une centaine de pieds des communs, et lui ayant demandé d'attendre à la porte, il entra seul. Au bout de quelques minutes, il fit entrer le domestique, le conduisit à sa chambre et lui indiqua sur le sol une lourde cassette ouverte qui laissait déborder bijoux précieux et pièces d'or.

— Voici, dit-il, toute la richesse que je possède. Après mon départ, prends ce coffre et cache-le à l'endroit qui te paraîtra le plus sûr. Et si, comme c'est probable, Maxence me fait assassiner, (je suis tombé en disgrâce !) en temps voulu tu en prendras un tiers

pour toi et ta famille et tu donneras tout le reste à Cesidia. Tu feras de même pour tous les biens que tu réussiras à soustraire à la rapacité de Maxence. Je sais que tu aimes Cesidia comme ta propre fille ; si donc je meurs, fais pour elle ce que je voudrais faire moi-même qui l'aime plus que ma propre vie. Je laisse à ta prudente sagesse de décider du moment de lui révéler mes dispositions. Toutefois . . .

S'inclinant, il prit la plus grande quantité d'or que sa main pouvait contenir et la donna à son serviteur, disant :

— Ceci, comme première récompense pour ce que tu as déjà fait pour Cesidia.

Davinus voulait se défendre, mais il se rendit à la première requête de son maître, voyant qu'il était pressé et n'avait guère de temps à perdre en discussions. Il aurait voulu dire au centurion que toute cette richesse l'embarrassait, qu'il n'était pas sûr de pouvoir la dérober aux recherches qui se feraient certainement. Mais il n'avait pas le courage de refuser tel service à son maître bien-aimé, surtout en pareille circonstance. Aussi, se borna-t-il à dire comme à l'accoutumé :

— Il sera fait selon ton désir, mon seigneur.

Ayant réglé ce problème, Erone se sentit quelque peu soulagé et demanda à Davinus :

— Avais-tu découvert mon amour pour Cesidia ?

— Oui, mon seigneur.

— Oh! . . . Je l'ai aimée trop tard, ou peut-être, trop tôt. Si je ne l'avais pas connue, la mort me semblerait moins atroce ! . . . Hélas ! . . . Davinus ! si je meurs, ne permets pas que Cesidia tombe entre les mains d'un

homme qui ne l'aime pas comme elle le mérite et qui la fasse souffrir ! Garde-la plutôt avec toi comme ta fille ou comme la femme d'un de tes fils, s'ils grandissent avec ta droiture.

Pour respecter la douleur de son maître et pour cacher la sienne qui n'était pas moindre, Davinus répondit, d'une voix suffoquée :

— Il sera fait selon ton désir, mon seigneur.

Erone lui remit alors les clés de la cassette et de la maison, lui serra la main avec effusion en le remerciant et lui ordonna :

— Fais en sorte que d'ici une demi-heure, tout le personnel de la villa soit rassemblé dans la cour.

Puis il sortit à la recherche de Cesidia. Il la trouva non loin de la maison, entourée des trois plus jeunes des neuf enfants de Davinus, qui l'appelaient à tout instant, la tiraient par la main d'un côté et de l'autre, faisaient semblant de s'éloigner pour qu'elle coure les rattraper ou se laissaient tomber par terre pour l'obliger à les soulever et à les gronder d'une voix si douce qu'elle était pour eux une invite à recommencer leur manège innocent. Un dilettante se serait longuement arrêté pour jouir du charme incomparable de cette scène agreste. Mais l'âme du centurion était fermée, en ce moment, aux réflexions du romancier. Il marcha résolument vers la jeune fille qui, l'ayant aperçu, faisait quelques pas vers lui, tout en ne perdant pas de vue les marmots ; ceux-ci d'ailleurs, à l'approche du maître, s'étaient arrêtés et suivaient tous ses mouvements bouche bée et yeux équarquillés.

Erone prit entre ses mains une main de la jeune

fille, une main si douce et si fine qu'elle semblait à tout instant vouloir s'échapper de celles du centurion plus habiles à manier l'épée, et il dit sans préambule :

— Cesidia ! L'autre jour, tu m'as dit que tu donnerais volontiers ta vie pour moi. Aujourd'hui, je viens t'offrir la mienne, avec tous les biens que je possède et que je pourrai posséder. L'acceptes-tu ?

— Vas-tu déjà partir pour la guerre, mon seigneur ? demanda la jeune esclave.

Son regard fixe, sa bouche demi-ouverte, la rigidité forcée de toute sa personne exprimaient l'appréhension que cette pensée avait éveillée en elle.

— Tu ne m'as pas compris, Cesidia ; je te le dirai plus clairement . . . Acceptes-tu d'être ma femme ?

— Oh ! mon seigneur ! s'exclama Cesidia, baissant les yeux et rougissant.

— Acceptes-tu ? demanda anxieusement Erone.

— Oh ! mon seigneur . . . que demandes-tu là ! . . . Quelle femme ne serait pas heureuse de demeurer auprès d'un maître aussi bon !

— Donc, c'est oui ? insista Erone, qui semblait ne plus pouvoir vivre sans entendre les mots décisifs.

— Oui, oui, mon seigneur, mais . . . Ce n'est pas possible !

— Merci, Cesidia ! merci cent fois, mille fois ! murmura Erone avec un grand soupir de soulagement, se faisant violence pour ne pas manifester sa joie par des paroles et des gestes pouvant heurter la conscience chrétienne de la jeune fille. C'est possible, tu verras. Bientôt, tu ne seras plus une esclave et moi, bientôt, très bientôt, je serai chrétien comme toi. Et alors . . .

— J'ai tellement prié pour toi, mon seigneur, pour que notre Dieu t'illumine . . . Mais je ne croyais pas . . . je n'aurais jamais imaginé . . .

— Prie ton Dieu tout spécialement maintenant, Cesidia ! Lui seul est capable . . .

Il ne voulut pas la contrister en la mettant au courant du danger suspendu sur sa tête ; aussi, et pour s'infuser à lui-même une dose de courage, il lui dit d'une voix au calme étudié :

— Maintenant que j'ai l'assurance que mon amour est payé de retour, les difficultés, les obstacles que je devrai affronter ne me font plus peur. Je t'aime plus que ma vie, plus que tout au monde et je ne vivrai plus que pour toi.

Durant ce dialogue, des envoyés spéciaux s'étaient dirigés dans les champs en toutes directions, appelant les travailleurs. Ils arrivaient maintenant, curieux de connaître le motif de cette réunion insolite.

Quand tous furent arrivés, Erone aida Cesidia à ramener les trois petits par la main, il la présenta aux gens, une soixantaine environ, groupés en demi-cercle pour écouter ses ordres.

— Je vous prends tous à témoin, dit-il, de ma volonté formelle que Cesidia ne soit plus esclave, mais libre. A partir de ce moment, cette villa et tout ce qui appartient à cette villa sont sa propriété. A partir de ce moment, elle est votre seule maîtresse. Vous lui devez donc obéir en tout comme vous m'avez obéi jusqu'alors, mieux même, car elle est mille fois meilleure que moi.

Aucun applaudissement, aucun geste d'approbation

ou une exclamation n'accueillit cette déclaration : on aurait dit qu'une paralysie générale avait frappé langues et bras. Mais, dans le silence, voici qu'une fillette de Davinus de cinq ans environ se fraya un passage entre les jambes qui lui barraient le chemin et vint se planter devant le centurion, levant sa petite tête bouclée pour dire résolument :

— Je veux que tu restes aussi notre maître avec Cesidia.

Cette fois, les applaudissements et les cris de joie éclatèrent. Le centurion prit la bambine dans ses bras, l'embrassa avec effusion, disant :

— Si c'est toi qui commandes, comment ne pas obéir ? . . . Oui, oui, je demeurerai votre maître et pour toi, je serai aussi un père . . . tout au moins un oncle . . . Ça va, fripone ?

Puis, tout en la gardant dans ses bras comme pour se l'approprier, il se tourna vers Davinus pour lui demander :

— C'est toi qui lui as enseigné cela ?

— Non, mon seigneur : je n'en ai pas eu le temps et je n'en aurais pas été capable. Mais je pense que la petite a exprimé le désir de tous.

— Oui, oui, de nous tous et spécialement le mien, ajouta aussitôt Cesidia.

— Alors, il en sera ainsi, conclut le centurion, se résignant facilement.

C'est alors seulement, en observant Cesidia, qu'Erone nota le changement opéré en sa personne. Elle était revêtue d'une belle tunique brodée de deux grands lis au centre, semblant jaillir d'une même tige enroulée à

la taille, entourés de deux roses et de feuillage de chaque côté et disposés de façon à recouvrir entièrement le corsage. On aurait dit au premier coup d'oeil que sa tête émanait d'un massif de fleurs. Comme toujours, ses cheveux étaient épars sur ses épaules, mais ils étaient soigneusement peignés et parfumés. Un collier de perles rouges, assez modeste mais joli, avivait le coloris délicat et sain du visage.

— Comme tu es élégante! s'exclama le centurion, s'éloignant de quelques pas pour mieux la contempler. Qui t'a procuré cette précieuse tunique ?

— Davinus et sa femme. Ils me témoignent tant d'affection que j'en suis confuse. Ils ne permettent pas que je me fatigue au travail et ils me donnent ce qu'ils ont de meilleur.

Erone chercha Davinus de regard pour le remercier, mais il le vit si sérieux, si préoccupé, qu'il se souvint brusquement de la réalité qu'il était en train d'oublier. Aussi, plutôt que de le remercier, il lui ordonna :

— Fais préparer mon cheval, je dois m'en retourner.

— Si tôt, mon seigneur ? se plaignit Cesidia.

— Oui, ma petite, il faut que je parte.

Et tandis que les serviteurs retournaient à leurs occupations, il prit le bras de la jeune fille et s'achemina lentement avec elle par le sentier qui menait à la Voie Salaria.

— Je désire aller à Rome au plus tôt, lui dit-il, pour . . . trouver un prêtre qui m'instruira de ta religion. J'essaierai de faire vite ; et quand je serai chré-

tien, je viendrai et nous nous épouserons le jour même... si tu es d'accord, bien entendu.

— C'est très bien, mon seigneur.

— Ne dis plus : mon seigneur. Je suis Erone. Ce nom ne te plaît-il pas ?

— Oh ! oui, Erone.

— Cesidia ! J'espère que nous aurons mille occasions de parler longuement de nos goûts et de nos désirs respectifs. Mais il y a une chose que je veux te dire dès maintenant. Tu es la dernière esclave entrée dans ma maison et tu es l'unique à qui j'aie donné la liberté. A compter d'aujourd'hui, tous mes esclaves sont entre tes mains : tu feras d'eux et de moi ce qu'il te plaira et je serai toujours le plus docile et le plus affectionné de tes serviteurs. Sommes-nous d'accord ?

— Comme tu es bon, Erone ! . . . Je t'ai aimé dès le premier instant où je t'ai vu, grand, majestueux sur ton cheval, venant me libérer des mains qui voulaient me tuer. J'étais heureuse d'être à ton service pour te voir, entendre ta voix et contribuer par mes services à te rendre heureux. Mais maintenant que tu me donnes ce que je n'osais même rêver ; maintenant que je devrais être au comble de la félicité, je tremble de peur !

— Peur de qui ? interrogea Erone soucieux.

— Je ne sais . . . Il me semble que tu vas partir très loin, très loin et pour bien longtemps . . . Reste ici au moins ce soir ! implora Cesidia en s'accrochant à son bras.

Un garçon les suivait, conduisant le cheval. Erone prit la bride de ses mains et le congédia, puis chercha à

rassurer la jeune fille en feignant une tranquillité qu'il était bien loin d'éprouver.

— Chasse bien vite ces craintes, ma chère enfant ! Pourquoi te tourmenter inutilement ? Davinus est là pour te protéger quelques temps encore. Puis . . . nous verrons. N'oublie pas cependant de prier ton Dieu pour toi et pour moi. Il faut que je parte maintenant. Adieu, ma petite adorée !

Il se mit en selle, étendit pour une dernière caresse une main à laquelle elle s'agrippa comme pour le retenir et, faisant violence à son coeur, il se détacha de l'étreinte et s'éloigna rapidement.

En ralentissant son allure pour prendre la Via Salaria qui faisait angle droit avec le sentier, le centurion vit à sa droite un cavalier de haute stature, pauvrement vêtu, qui faisait marcher sa monture au pas de l'air ennuyé d'un oisif qui se promène pour tuer le temps. Il éprouva aussitôt quelque soupçon, trouvant la bête trop belle pour un si pauvre cavalier ; mais il chercha à se convaincre qu'il avait tort de se laisser impressionner par la présence d'un seul homme. Il poursuivit donc sa route vers la ville, tendant toutefois l'oreille et rejetant son manteau derrière ses épaules pour être prêt à saisir son épée si nécessaire. Ses précautions n'étaient pas excessives : dès qu'il eut prit la Via Salaria, il entendit le galop du cheval lancé à sa poursuite. Il éperonna sa monture, cherchant à augmenter la distance qui le séparait du sicaire de Maxence et à atteindre au plus tôt les abords de la ville où une attaque était peu probable. Mais bien vite, il vit paraître devant lui, pour lui bloquer la voie, un autre cavalier qui déboucha à l'improviste d'un buisson.

D'un côté, le terrain fraîchement labouré était im-

pratiquable ; il ne restait qu'une ressource : se lancer à bride abattue dans la prairie qui côtoyait la route de l'autre côté, pour éviter d'être pris entre deux feux. Mais le premier sicaire devait avoir deviné la manoeuvre, s'y était engagé avant lui et galopait au large pour empêcher la fuite du centurion. Avec la fulgurante rapidité requise par les circonstances, Erone décida d'engager le combat près de la Via Salaria, avec l'espérance d'être secouru par quelque passant et aussi parce que l'ampleur de la prairie lui permettait de jouer d'astuce et de manoeuvrer librement pour assaillir l'un ou l'autre de ses ennemis. C'est pourquoi, tandis que le premier cavalier courait au large, il fit virer brusquement son cheval et courut à la rencontre du second sicaire qui le talonnait de près. Il fit semblant de vouloir l'attaquer furieusement pour qu'il se tînt sur ses gardes et, d'un habile mouvement, il asséna plutôt un grand coup sur la tête du cheval qui s'écrasa avec un hennissement. Un ennemi était désarçonné et la défense d'autant plus facilitée.

En toute autre circonstance, Erone aurait profité de l'éloignement relativement considérable de l'autre cavalier pour fuir ; mais la rage qu'il éprouvait de cette attaque sournoise et la conviction de n'avoir plus que quelques heures, sinon quelques jours à vivre, puisque Maxence faisait preuve de tant de hâte pour le supprimer, l'incitèrent à se jeter dans une lutte sans merci. Se rabattre sur l'ennemi tombé lui aurait semblé une vilenie. Il le laissa donc à ses efforts pour se relever et chercha du regard le second cavalier qui courait maintenant sur lui en brandissant une épée nue. Maxence

avait choisi un homme habile et fort ; mais le centurion réussit à l'éviter et à le blesser légèrement au bras, quoiqu'il fût allé à la rencontre de son ennemi en toute prudence dans l'intention de connaître d'abord la force de son adversaire. Il continua donc sa course une certaine distance pour éviter d'avoir à affronter les deux ennemis à la fois. Mais quand il reporta son regard sur la scène du premier combat, il demeura ébahi : son adversaire gisait par terre, inanimé ; près de lui, deux chevaux se démenaient pour se relever ; et non loin, un vieillard à longue barbe blanche s'apprêtait à attaquer son premier assaillant en faisant tourner sur sa tête une petite masse avec une rapidité vertigineuse.

Il comprit que le vieillard devait être un allié et courut à son aide, déterminant ainsi la reddition immédiate du sicaire qui, devant l'évidence de sa perte, avait reculé de quelques pas et laissé choir son épée en implorant :

— Pitié ! Pitié !

— Jette aussi ton poignard ! lui intima le vieillard. Et quand ce fut fait, il ajouta :

— Je te laisse la vie, mais à une condition : va dire à Maxence que j'irai le chercher bientôt et qu'il se tienne sur ses gardes. File ! . . . File, je te dis !

Erone se souvenait avoir déjà entendu cette voix impérieuse et tranchante comme une lame ; mais où ? Et comment expliquer l'agilité de ce vieillard qui devait dépasser les soixante-dix ans ?

Il sauta à terre et s'approcha de l'inconnu pour l'observer mieux et le remercier ; mais celui-ci lui cria :

— Que fais-tu ? En selle, en selle ! Et prépare-toi à me suivre.

Tandis que le sicaire s'éloignait au pas de course, le vieillard avec la souplesse d'un jeune homme avait ramassé l'épée et le poignard du fuyard. Son cheval avait réussi à se relever et accourait à son appel. Après avoir également récupéré l'épée de l'autre ennemi qui gisait inanimé, il sauta lestement à cheval et ordonna au centurion : Allons ! en se dirigeant vers un bosquet qui se dessinait non loin.

Quand il fut certain de ne plus pouvoir être aperçu de la Via Salaria, il s'arrêta et dit à son compagnon :

— Maintenant, voyons ce qui va se produire, pour décider ce qu'il convient de faire. Si les prétoriens qui vont dévaliser ta villa aperçoivent l'un de ces deux brigands, peut-être décideront-ils de se mettre à notre poursuite ; en ce cas, nous chercherons à les attirer en un endroit de ma connaissance. S'ils ne les voient pas...

— Ma villa ! s'exclama le centurion dont la pensée courait tout de suite vers Cesidia. J'ai là des personnes que je dois sauver absolument.

— Arrête ! lui ordonna le vieillard, s'apprêtant à le retenir de force s'il le fallait. Ecoute-moi bien ! Tant que tu es vivant, les personnes qui te sont chères ont un maître et la brutalité de tes ennemis a nécessairement une limite. Une fois mort, tout ce que tu possèdes devient butin de celui qui t'a fait assassiner. Crois en ma longue expérience. Les miens ont été menacés, tourmentés, éprouvés, mais ils sont encore à leur poste. Si je mourais, ils seraient anéantis en un jour. Aussi, si tu as des êtres chers, tu ne peux les protéger que par

la fuite . . . Du reste, jette un coup d'oeil sur la route et demande-toi s'il convient de te faire découvrir !

A travers les branches, en effet, on distinguait un groupe compact de cavaliers qui se dirigeaient sans doute possible vers la villa du centurion.

— Ceux-là te croient déjà mort, dit le vieillard, et ne s'occupent plus de toi. Souhaitons qu'ils trouvent abondance de butin ; ils seront ainsi plus humains envers tes gens.

Erone pensa au trésor qu'il avait apporté à la villa et que, certainement, Davinus n'avait pas eu le temps de cacher. Il se résigna volontiers à cette perte si elle pouvait épargner des vexations à ses gens, comme disait l'inconnu.

— Allons ! ordonna le vieillard quand il fut bien sûr que les prétoriens poursuivaient leur trajet. Remarque bien la route que nous suivrons pour pouvoir la parcourir seul, si nécessaire, et ne parle pas.

Il chevauchait sans selle, sans éperons ni cravache. Son cheval court, trapu et très noir filait si vite qu'il mettait à dure épreuve celui du centurion.

Ils galopèrent environ une demi-heure par sentiers de campagne, rencontrant à peine de temps en temps quelques masures et quelques pasteurs, contents de voir qu'ils ne s'occupaient point d'eux. L'état de guerre faisait vivre ces pauvres gens dans la crainte continuelle de voir fendre sur eux soldats rapaces ou brigands qui profitaient des circonstances pour exercer avec une audace accrue leur vil métier. Ils arrivèrent finalement à une vaste clairière sans aucun signe de vie humaine aussi loin que s'étendait le regard. Le vieillard ralentit

alors, se redressa comme pour se grandir davantage, arracha barbe et perruque blanches et se tourna en souriant vers le centurion à son côté.

— Catulus ! s'exclama Erone, reconnaissant en lui l'homme à qui il avait un jour porté la funeste missive de Maxence. Par tous les dieux ! je me souvenais avoir déjà entendu le son de ta voix, mais je ne t'aurais pas reconnu même si j'avais vécu une semaine en ta compagnie !

— L'amour de la vie rend ingénieux, mon cher ! J'ai défié la colère de notre divin empereur, mais j'entends mourir le plus tard possible. Pour conserver ma peau intacte, je suis prêt à expédier à Caron une légion entière des brigands que Maxence a lancés à ma poursuite !

— Comment as-tu pu venir si opportunément à mon secours ?

— Tu es jeune et ne peux connaître certains secrets que vingt ans de vie militaire dans tous les pays de l'Empire m'ont appris. Si un ennemi te cherche au loin, tiens-toi près de lui pour plus de sûreté ! Je sais que Maxence entra dans toute sa fureur quand non seulement je refusai d'assassiner ce pauvre diable, mais je le mis à l'abri de toutes ses recherches. Il a souvent envoyé ses sbires à ma maison et à la maison de mes amis ; mais je ne me rends chez moi qu'au cours de la nuit et quand je suis certain que nul individu mal intentionné ne rôde aux environs. Le jour, je vis habituellement à Rome et souvent près du palais impérial. Depuis notre première rencontre, je t'ai aperçu plusieurs fois et j'appris sur ton compte plusieurs détails intéressants.

J'ai su, par exemple, que Maxence n'était plus entiché de toi comme jadis et que toi, tu l'étais encore moins de lui ; je commençai alors à craindre sérieusement pour ton sort. Aujourd'hui, un ami qui est officier des prétoriens est passé près de moi et, sans me regarder pour ne pas éveiller de soupçon, m'a appris que tu étais perdu. Je l'ai rejoint, feignant de lui demander l'aumône et j'ai pu savoir que les soldats avaient déjà reçu l'ordre de piller ta villa. J'ai cherché à les précéder pour t'avertir, croyant te trouver encore là ; et je t'ai au contraire découvert aux prises avec ces deux damnés, qui n'étaient autres que deux prétoriens déguisés. Il fallait faire vite, pour ne pas tomber aux mains de la troupe qui s'avançait et j'ai alors foncé sur celui qui paraissait le plus dangereux ; mon cheval, encore une fois, a fait preuve de plus d'intelligence que son maître. En effet, quand il a eu ce malheureux à sa portée, il a piqué un saut, élargissant les pattes comme pour l'embrasser et il l'a entraîné par terre avec sa monture et moi par dessus le marché, mais sans fâcheuse conséquence, comme tu vois.

— Sans ton aide, je ne serais plus de ce monde à cette heure, dit le centurion comme s'il réalisait tout à coup le dur quart d'heure qui venait de s'écouler. Si les autres étaient arrivés . . .

— Certes, s'ils m'avaient précédé, nous n'aurions pas le plaisir de faire ce voyage ensemble.

— Mais maintenant . . . excuse-moi, Catulus, de changer de sujet : où me conduis-tu ?

— A ma cachette, où tu trouveras de la compagnie et quelque chose à manger, si tu as faim.

— Mais je désire savoir ce qui arrive à ma villa ! Je veux sauver quelques-unes au moins des personnes qui s'y trouvent !

— Tu pourras faire tout cela, mais pas maintenant. A partir de cette minute, mon cher jeune homme, tu dois apprendre à remettre à la nuit toutes tes affaires, même les plus urgentes. Ton seul travail sera de défendre ta peau au cas où tu serais menacé. Et souhaitons que l'occasion ne se présente pas.

Tout en causant, ils avaient atteint l'orée d'une vaste forêt. Catulus enleva la bride à son cheval et le laissa rejoindre les sept ou huit autres qui sommeillaient paresseusement dans les environs et qui regardèrent les nouveaux arrivants avec une philosophique indifférence.

— Laisse aller le tien aussi, dit-il au centurion, mais emporte ta selle.

D'une cabane à demi cachée sous les arbres, sortit un vieillard en haillons qui avança de quelques pas pour se rendre compte de ce qui se passait, échangea avec Catulus un signe de reconnaissance et réintégra son gîte sans dire mot.

— A la même heure, et pour deux. Ça va ? lui cria Catulus.

— Très bien, répondit l'autre en se retournant.

— Sais-tu quel âge a cet homme que tu viens de voir ? demanda Catulus au centurion tout en faisant quelques pas avec lui le long du bois. Je ne crois pas qu'il ait atteint la cinquantaine, mais il pourrait te faire croire qu'il en a cent cinquante; et s'il le désire, il pourra te convaincre qu'il est plus jeune que toi. Les dieux lui ont refusé la beauté physique, la force, la for-

tune et l'intelligence ; mais ils l'ont doué d'une langue qui supplée à tout le reste. S'il te donne un soufflet et que tu désires t'en venger, fais-le immédiatement car, si tu tardes de cinq minutes, il te convaincra qu'il a bien fait de te le donner et que tu lui en dois même de la reconnaissance.

Ils avaient fait deux cents pas, peut-être, lorsque Catulus s'introduisit dans le bois, disant au centurion :

— Cette fois, tu suivras mes pas : mais quand tu sortiras d'ici ou que tu y rentreras de nouveau, veille bien à ne jamais passer deux fois au même endroit. Nous vivons comme les bêtes fauves, mais nous devons nous montrer plus intelligents qu'elles et ne pas tracer de sentiers qui serviraient de pistes aux chasseurs pour venir nous découvrir.

Catulus procédait à pas lents, zig-zaguant selon les facilités de passage ; Erone le suivait en silence, méditant sur les désavantages de cette vie qu'il n'avait jamais imaginée pouvant être la sienne, pensant à son avenir incertain, à ses gens et à Cesidia tout particulièrement.

— Les soldats l'auront-ils croisé, sur la route, toute seule, ou la verront-ils à la maison, avec les autres ? Apprendront-ils qu'elle est ma fiancée ? La respecteront-ils ? Ou sera-t-elle arrêtée, ligotée, maltraitée, mise à mort ?

Dans ses oreilles vibraient encore les mots si doux qu'avaient murmurés ses lèvres ; dans ses yeux, il gardait la vision merveilleuse de son pur visage levé vers lui au moment du départ : un visage où se lisait tant d'appréhension pour lui et qui trahissait le grand amour qu'elle avait longuement réprimé. Comment avait-il

pu se séparer d'elle ? Pourquoi ne l'avait-il pas prise avec lui, quand elle lui avait fait part de ses craintes ? Pourquoi ne s'était-il pas enfui avec elle ? Elle aurait été heureuse de partager les fatigues et les dangers de la fuite, la pauvreté, la faim, la mort ! . . . Maintenant, elle était là sans défense, exposée aux grossièretés des prétoriens ! . . . La respecter, eux ? . . . Etait-il possible qu'un homme la voit sans l'aimer ? . . . Elle était si jeune, si belle, si pure . . .

— On dirait que ces lieux ne te plaisent guère, lui dit Catulus qui avait deviné ses pensées mélancoliques ; tu as perdu le don le la parole.

— Certes, je n'y viendrais pas si je n'y étais contraint, répondit Erone. Te plaisent-ils à toi ?

— Pas trop, à dire vrai. L'hiver surtout, une tente perdue dans la forêt n'est pas la demeure idéale. Mais plutôt que de tomber aux mains de Maxence et par les siennes, en celles du nocher funèbre, je me résigne à y vivre tant qu'il faudra.

Plus on avançait, plus le chemin devenait difficile, mais Catulus allait toujours du même pas régulier, se protégeant le visage de ses bras, ne prenant point garde aux branches qui flagellaient son corps. Erone pensait que le refuge de son sauveur devait être assez sûr, car personne, à moins d'être guidé par un espion, n'irait chercher un homme dans cet endroit bon seulement pour les bêtes. Mais la sauvagerie du lieu, la difficulté d'accès aux routes fréquentées des hommes donnaient l'impression d'être éloigné du monde beaucoup plus qu'il ne l'était en réalité et accroissaient sa mélancolie. Jusqu'à quand devrait-il vivre comme un

bandit, sans voir aucun des siens, sans avoir de nouvelles, sans recevoir de visite, souhaitant même de n'en point recevoir, ses ennemis étant seuls à venir le rechercher ici ? Il avait échappé au premier attentat, il devrait s'en réjouir. Mais Maxence continuerait ses recherches et tant que régnerait cet empereur, il était un condamné à mort, un rebelle que le dernier des hommes pouvait tuer impunément. Ce refuge paraissait certain, mais il ne pouvait devenir sa demeure habituelle. Il pouvait fuir, aller vers des régions inconnues comme il avait déjà pensé. Mais comme cette résolution lui paraissait dure ! Loin, sans argent, sans maison, sans un ami, sans Cesidia ! Non ! Mieux valait tolérer cette vie pour quelques temps, en espérant une amélioration ! Le chemin de l'exil restait toujours ouvert et plus tard, s'il fallait le prendre pour sauver sa vie, ses chances d'échapper aux poursuites n'en seraient que plus grandes.

Tandis qu'il ruminait ces pensées, Catulus qui le précédait de quelques pas dit à voix haute :

— Un autre compagnon, Flaccus !

Erone le rejoignit et aperçut deux tentes ; près de l'une d'elles, se tenait un individu qu'il reconnut aussitôt comme l'homme que Catulus aurait dû tuer sur l'ordre de Maxence.

— Des nouvelles ? demanda Catulus.

— Aucune, répondit Flaccus.

Entre les tentes et les arbres, un corridor d'une dizaine de pieds était soigneusement nettoyé des broussailles et des feuilles sèches. Sur des cordes tendues d'arbre en arbre, des vêtements et des couvertures s'aé-

raient. Tout autour des tentes, on voyait de grosses caisses soulevées de terre à l'aide de pierres. Tandis que Flaccus et le centurion faisaient connaissance et échangeaient des nouvelles personnelles, Catulus se dirigea vers une des caisses, en tira un flacon dont il but longuement avant de le tendre au centurion, disant:

— Prends ! C'est du vin de mes vignes et l'unique consolation qui me reste de cet heureux temps. Bois ! Tu verras que ça t'aidera à chasser la mélancolie !

Erone accepta, mais ne but que deux gorgées, quoiqu'il eût réellement soif.

— Quoi ? Serais-tu donc abstème ? reprocha Catulus. En ce cas, tu vois ce sentier ? Il te conduira à une source d'eau vive, plus pure que Vénus quand elle mit le nez hors des eaux. Mais mon pauvre ami, si tu crois pouvoir vivre ici en buvant de l'eau ! Tu mourras de tristesse comme un lion africain mis en cage !

Flaccus se mit à donner au centurion les instructions plus urgentes pour se trouver à son aise parmi eux, cherchant à imiter l'hôte qui fait les honneurs de sa maison à un invité de marque.

— Dans ces caisses, dit-il en les ouvrant une à une pour lui en montrer le contenu, tu trouveras du vin, des fruits, de la viande, de l'huile, du sel . . . tout ce dont tu as besoin . . . Tiens! Voici des livres que, pour ma part, je n'ai jamais ouverts. Si tu as faim . . . si tu as soif . . . si tu veux t'instruire . . .

Catulus, durant ce discours, mangeait avidement pain et viande. Quand il fut rassasié, il but encore une lampée de vin et dit au centurion :

— Je vais me reposer. Si tu veux en faire autant,

Flaccus t'aidera à préparer un lit dans cette tente où il y a beaucoup d'espace. Je t'appellerai quand il sera temps de partir. D'ici là, fais ce que tu veux.

Quelques minutes plus tard, les deux autres qui parlaient dehors à voix basse pour ne pas le déranger, l'entendirent ronfler. Le centurion éprouva un sentiment d'envie pour cet homme qui savait conserver son calme dans une situation tout aussi mauvaise que la sienne et pensa que cette nuit serait certainement parmi les plus dures de toute sa vie.

Davinus avait mené une existence assez dure. Privé très tôt de l'appui paternel, il avait dû se soumettre à des maîtres d'humeur diverse, traiter souvent avec des marchands et hommes d'affaires crasseux, repousser fréquemment les attaques d'usuriers et profiteurs, commander à des centaines de subalternes quelques fois dociles, quelques fois passifs, quelques fois nettement rebelles. Peu à peu, en étudiant les individus qu'il approchait, il en était venu à deviner leurs intentions, à prévoir leurs réactions, à tirer profit de leur côté faible, à calmer leur colère et à respecter leur susceptibilité. Ainsi, il ne s'était créé aucun ennemi, il avait gagné l'estime de plusieurs et il s'était mis à l'abri des surprises désagréables qui troublent souvent la vie des moins avisés.

Quand son maître lui avait appris être tombé dans la disgrâce de l'empereur, il s'était étonné de le voir songer à sauver son or plutôt que de se cacher lui-même au plus vite. Il l'avait écouté : il avait exécuté ses ordres. S'il ne lui avait pas manifesté ses inquiétudes pour ne pas l'attrister davantage, il n'en était pas moins con-

vaincu que son patron n'aurait plus une heure à vivre en paix. Erone avait été le grand favori de Maxence : mais maintenant que l'empereur se tournait contre lui, il ne pouvait éviter le sort de tant d'autres qui l'avaient précédé dans la disgrâce et qui avaient tous été liquidés rapidement.

Une fois son maître parti, la première préoccupation de Davinus avait été de trouver une cachette pour déposer le trésor abandonné entre ses mains; il ne voulait pas se révéler indigne de la confiance du centurion. La nuit allait tomber bientôt, mais il était résolu d'en finir avec ce devoir ce jour même, craignant manquer ensuite du temps nécessaire. C'est pourquoi il ordonna aux femmes de retourner à leurs travaux et d'amener les enfants, tandis qu'il retenait les hommes dans le vaste *triclinium*, qui servait aussi pour les réunions religieuses, et leur demandait d'y attendre ses ordres. Il se promenait lui-même nerveusement dans la grande cour extérieure de la villa, en réfléchissant pour trouver une cachette sûre. De temps en temps, il jetait un coup d'oeil vers l'avenue par laquelle le centurion s'était éloigné avec Cesidia et disait en lui-même :

— A cette heure, il doit être parti . . . Il avait déclaré vouloir partir tout de suite . . . Cesidia devrait déjà être de retour . . . Il est tard : pourquoi ne revient-elle pas ? Qu'ont-ils de si urgent à se dire ? . . . Est-il possible que le maître laisse déborder son amour en de telles circonstances ? . . . Elle ne vient pas encore! . . .

Il appela le garçon qui avait amené le cheval du centurion.

— As-tu vu si le maître est parti aussitôt ? demanda-t-il.

— Non, répondit tranquillement le garçon; il parlait encore avec Cesidia. Quand je les ai rejoints, il lui disait de ne pas avoir peur.

— Ne pas avoir peur! . . . Beau conseil! grogna Davinus.

Et il reprit sa promenade avec une inquiétude croissante sur le retard de Cesidia.

Il savait que chaque minute qui passait était du temps précieux de perdu. Il était sur des épines, mais ne pouvait se résoudre à une décision. Il lui semblait indiscret d'envoyer le garçon voir où en étaient les choses. Y aller lui-même lui paraissait une indiscrétion encore plus grande. D'autre part, il ne voulait absolument pas que Cesidia, au retour, le vît sortir de la maison du maître avec l'air mystérieux que lui donnerait certainement la mission à accomplir. Il ferait naître des soupçons dans l'esprit de la jeune fille, ou il serait contraint de tout lui révéler. Or, il voulait épargner à Cesidia la brutale révélation de la disgrâce du centurion, jugeant qu'elle connaîtrait bien assez tôt la tristesse et la douleur.

Finalement, il résolut de mettre à l'écart tout scrupule et d'aller voir ce qu'il advenait de la jeune fille et du centurion. Mais il n'avait pas fait vingt pas dans l'avenue qu'il entendit le bruit de plusieurs chevaux s'avançant au galop. Il s'arrêta, regarda sous l'arcade formée par les branches des arbres bordant l'allée et vit apparaître les pattes, puis la poitrine, puis la tête d'un cheval, puis un prétorien avec l'épée dégainée, qui

passa près de lui sans faire mine de le voir. Derrière lui, venait une file d'autres prétoriens et finalement, un homme encore jeune aux habits et à l'allure de grand seigneur. Ce dernier arrêta son cheval près de Davinus et lui demanda poliment :

— Le centurion Erone est-il ici ?

— Non, répondit Davinus avec la même politesse. Il est venu aujourd'hui même, mais il est reparti il y a une heure environ. Ne l'avez-vous pas rencontré ? ajouta-t-il, espérant tirer de la réponse quelque information sur le sort de son maître.

— Pouvons-nous visiter sa maison ? demanda le seigneur, en éludant la réponse.

— Si vous le désirez . . . Je vais chercher la clé.

D'un pas rapide, il se dirigea vers le *triclinium* où les hommes étaient réunis, ferma la porte et leur ordonna à voix basse mais avec une énergie inhabituelle :

— Que personne ne sorte sans mon ordre; et ne faites pas de bruit!

Il sortit, tira la clé de sa poche et se présenta dans la cour.

— Où pouvons-nous laisser nos chevaux ? demandèrent les soldats.

Davinus appela le même garçon que tantôt et, l'indiquant aux soldats, il dit :

— Confiez-les à ce garçon qui sait fort bien s'en occuper.

Il accompagna les prétoriens jusqu'à la maison du maître, ouvrit et demanda avec une ingénuité étudiée :

— Puis-je entrer aussi ?

— Non, répondit le chef; reste ici à la porte, et ne permets à personne d'entrer.

Le seigneur entra d'abord, suivi des prétoriens dont le dernier demeura en faction derrière la porte close. Comme s'il n'attendait que ce signal, Davinus fila comme une flèche et rejoignit ses hommes dans le *triclinium*.

La maison de campagne d'Erone était un vaste bâtiment rectangulaire avec, au milieu, un magnifique jardin. Aux temps où Maxence la fréquentait régulièrement, la maison était richement meublée et quatre hommes s'occupaient continuellement de son entretien et de son embellissement. Quand l'empereur l'avait cédée à Erone, celui-ci avait disposé de presque toutes ces richesses, vendant les meubles les plus précieux et ornant avec les autres sa maison de Rome. L'édifice lui-même avait été fort négligé et se distinguait à peine de la maison des domestiques bâtie non loin. Près de l'entrée, se trouvaient la chambre du portier, vide depuis longtemps, et la sommellerie. Du côté droit, assez bien entretenues, se trouvaient la chambre du maître et deux autres pour les invités. Le *triclinium* d'été et celui d'hiver, la salle de réception et d'étude et celle pour les esclaves de service étaient préparés au besoin lorsque le centurion passait quelques jours à la villa et y recevait des amis.

Les perquisiteurs entrèrent dans une des dépenses et demeurèrent bouche bée, ayant l'impression de pénétrer dans une maison déjà complètement dépouillée avant leur arrivée. Quelques tablettes couraient le long des murs, mais vides et tellement chargées de poussière qu'il était évident que personne n'était entré là depuis

longtemps. Une deuxième offrait le même aspect. Dans la troisième, ils trouvèrent enfin de quoi se réconforter : raisin sec, poires, pommes, figues, viande séchée et poisson. Des vases de terre-cuite bien enlignés contenaient diverses variétés de raisin et de confitures. Sans cérémonie, chaque homme choisit ce qui était conforme à ses goûts et se mit à manger oubliant presque le but de leur visite. Un des prétoriens, toutefois, ayant fait ample provision de raisin, s'éloigna pour continuer ses perquisitions. Soudain, tandis que les autres n'en finissaient pas de s'empiffrer gloutonnement, il lança une clameur de joie qui les fit tous accourir.

Le chef de la bande s'ouvrit un passage parmi les hommes arrivés avant lui, regarda où regardaient les autres et n'eut pas la force de laisser échapper le cri préparé dans sa gorge.

Dans la chambre du centurion, au pied du lit, il vit une quantité d'or comme il n'en avait jamais vue, comme il n'avait jamais songé voir en un seul amas. Une fois écarté le danger d'apoplexie, le seigneur s'agenouilla et, avec un respect quasi religieux, il plongea les mains dans cette richesse qu'il sentit couler entre ses doigts avec une volupté indescriptible. Il prit quelques pièces, en éprouva la résistance avec ses ongles, les souleva comme s'il voulait même en aspirer l'odeur, les laissa retomber pour en entendre le tintement et recommença comme pour bien se convaincre qu'il ne rêvait pas.

Son imagination courut aussitôt à Rome : il goûta d'avance la joie qu'il aurait à étaler cette richesse sous les yeux de Maxence et chercha à deviner quelle récom-

pense lui décernerait l'empereur dans un premier mouvement d'enthousiasme et de reconnaissance. Faisant un effort pour revenir à la réalité, il fit s'éloigner de quelques pas les prétoriens qui l'entouraient de si près qu'il ne pouvait se relever, leur ordonna de prendre toutes les couvertures des lits et, de ses propres mains, ne voulant se fier à nul autre, il se mit à diviser les pièces d'or et les objets précieux en petits paquets pouvant s'apporter et se cacher commodément, les posa sur les couvertures repliées, les attachant soigneusement de manière à en réduire le volume au minimum et à empêcher le tintement de l'or.

Il compta les sacs ainsi formés, laissa un soldat en faction et sortit avec les autres, espérant d'autres surprises aussi agréables. Il trouva bien peu de choses : quelques statuettes de peu de valeur et quelques vases qu'il laissa à leur place parce que trop volumineux ou fragiles et encombrants. Il en conclut que le centurion devait avoir rassemblé toutes ses richesses dans l'intention de les cacher ; par simple formalité, il parcourut rapidement toutes les autres chambres. Ce qu'il avait découvert était du reste suffisant pour lui assurer un bon accueil au retour de son expédition.

Il appela donc ses prétoriens qui s'étaient dispersés par toute la maison, leur confia à chacun un colis, leur recommandant de bien le cacher sous leur manteau, prit lui-même les deux derniers et dirigea ses hommes vers la sortie, se tenant toujours derrière eux pour mieux les surveiller.

Le premier soldat qui ouvrit la porte et parut sur le seuil demeura comme pétrifié : devant lui, à une

vingtaine de pieds environ, Davinus tenait une épée levée comme un officier qui passe ses troupes en revue ; et de la porte jusqu'à lui, armés d'épées, de lances et de fourches, une quinzaine d'hommes surveillaient chaque pouce de terrain en sorte qu'une souris même n'aurait pu leur échapper. Davinus laissa au soldat le temps de se rendre compte de la situation et dit d'un ton péremptoire :

— Maintenant, vous pouvez déposer vos armes et tout ce que vous avez pris et vous en aller ; ou bien, vous pouvez déclancher l'attaque et alors nous contraindre à expédier à Rome toutes vos têtes dans un sac. Faites votre choix !

Le seigneur, en queue de file, n'avait rien entendu et ordonna, agacé :

— Sortez, une bonne fois ! Qu'attendez-vous donc ?

— Des hommes armés ! murmura un soldat qui avait distingué quelques choses entre les têtes de ses compagnons.

— Des hommes armés ! Attaquez-les ! Tuez-les ! ordonna-t-il encore.

Au lieu de l'écouter, les prétoriens se retirèrent et l'invitèrent à sortir le premier. Il s'avança donc jusque sur le seuil, jeta un coup d'oeil aux alentours et sentit refroidir en lui les esprits belliqueux.

— Savez-vous que vous vous élevez contre un ordre de l'empereur ? dit-il, pour sauver sa dignité, mais convaincu déjà de ne rien pouvoir contre ces gens.

— Voulez-vous avoir la vie sauve ? demanda Davinus à son tour. Alors, hâtez-vous de déposer tout ce

que vous avez pris sans rien retenir et hâtez-vous de partir !

— Que devons-nous faire ? demanda le seigneur aux soldats.

— Quoi ? Vous nous le demandez à nous ? répondit évasivement l'un d'eux tandis que les autres demeuraient muets.

— Sortez-vous ou devrons-nous aller vous chercher ? demanda Davinus.

Un des soldats déposa par terre son épée et le paquet qu'il tenait sous son bras et sortit, les bras levés. Les autres l'imitèrent bientôt en silence. Quand tous eurent quitté la maison, les hommes de Davinus ouvrirent leurs rangs de manière à leur permettre de rejoindre leurs chevaux, les tenant toutefois sous la menace constante de leurs armes. Le malheureux chef s'aperçut alors que son cheval avait disparu et demanda une explication à Davinus du ton le plus dédaigneux que lui permettait sa situation peu enviable.

— Mon fils en avait besoin, répondit un des hommes, et nous l'avons pris, pensant que pour le bref voyage que tu as à faire, tu pourrais monter en croupe avec un de tes soldats. Je comprends que c'est une position peu confortable, mais que veux-tu ? Une autre fois, tu pourras t'épargner ce désagrément en restant bien au chaud chez toi.

— Vous aurez à rendre compte de tout ceci à l'empereur ! menaça le seigneur.

Le pauvre ne pouvait imaginer que son cheval était là, tout près, et que celui qui s'en était emparé regardait la scène d'une fenêtre si proche qu'il ne

perdait pas un mot de la conversation. Seulement après le départ des soldats, il s'élancerait à galop serré par un raidillon de campagne et arriverait à Rome bien avant la troupe.

La menace du seigneur n'impressionna personne. Il pria donc un des soldats de lui faire place sur sa monture et partit, cette fois encore derrière ses hommes. Mais la peur éprouvée en face des armes pointées vers lui n'était pas encore complètement évanouie, qu'une autre crainte, plus grande que la première, envahit son âme. Quel serait l'accueil de l'empereur ? Il lui raconterait n'avoir rien trouvé, bien sûr. Mais comment lui cacher que ses soldats avaient été désarmés ? Maxence considérait comme personnelle toute humiliation infligée à un soldat, surtout à un prétorien. Il ne lui pardonnerait pas celle-là . . . Ceux qui s'étaient rebellés contre l'ordre impérial n'avaient pas raison de craindre sa colère plus que lui qui l'avait exécuté avec tant de zèle !

Combien de temps s'était écoulé depuis qu'Erone lui avait avoué pour la première fois : « Je t'aime » ? Une heure ? Moins peut-être. Et pourtant, Cesidia avait l'impression d'être aimée depuis toujours, d'avoir toujours cheminé appuyée au bras robuste de cet homme merveilleux, également aimable qu'il commande ou qu'il supplie, qu'il cède à la colère ou qu'il s'abandonne à la tendresse. Séparée de lui, elle se sentait faible, sans défense, menacée de toutes parts. Même les figures de Davinus, de sa femme et de leurs enfants se métamorphosaient dans son esprit et devenaient froides, indifférentes, sans attrait. Elle avait aimé profondément la compagnie de ces gens ; maintenant, elle craignait de ne plus pouvoir se retrouver à l'aise au milieu d'eux. Comme il fallait peu de temps pour lui faire voir sous un nouvel aspect choses et gens !

— Que m'arrive-t-il ? se demanda-t-elle intérieurement. Est-il possible que tout hors de lui soit devenu soudain insipide et sans beauté ? . . . Et pourquoi cette souffrance que j'éprouve du départ d'Erone ? Il est seulement allé à Rome, à quelques milles d'ici ; il m'a

assuré qu'il reviendrait bientôt, qu'il ne me laisserait plus seule, que . . .

Tous ces raisonnements non seulement ne la tranquillisaient point, mais exaspéraient en elle le besoin de pleurer; et comme elle ne voulait révéler à personne le trouble de son âme qui devait certes transparaître sur son visage, elle s'engagea lentement entre les rangées de vigne, espérant trouver sérénité et réconfort dans la prière.

— Seigneur Jésus, murmura-t-elle, s'arrêtant un moment et levant les yeux vers le ciel, protège mon cher Erone de tous les dangers qu'il peut rencontrer, de tous les malheurs, de tous les méchants qui lui veulent du mal! . . . O Seigneur! Fais qu'il n'aille pas à la guerre! Fais-lui connaître bientôt la vérité que tu es venu enseigner. Donne-lui la grâce de te connaître, de t'aimer et de revenir bientôt! . . .

Et tandis que la prière mourait sur ses lèvres, son imagination lui faisait revivre les dernières heures, si lourdes de conséquences pour elle, et qui avaient transformé le cours de ses pensées, ses projets d'avenir, sa vie entière. Non, ce n'était pas un songe ni une illusion, mais une douce réalité : Erone l'avait véritablement suppliée d'accepter son amour. Il le lui avait offert avec impatience, comme si de sa réponse dépendait entièrement son bonheur; et de se savoir aimé en retour lui avait causé plus de joie que si on lui eut offert une couronne.

Elle savourait à nouveau une à une les paroles qu'il lui avait dites; elle s'étonnait d'avoir pu résister au poids du bonheur qui avait soudain envahi son coeur

non préparé; elle revoyait les regards curieux et un peu jaloux des serviteurs de la villa lorsque le centurion l'avait proclamée leur seule maîtresse. Puis, elle revoyait Erone serrant dans ses bras et embrassant la petite fille de Davinus et son imagination, d'un vigoureux coup d'aile, la transportait dans une ambiance plus chaude et plus intime où elle le verrait serrer dans ses bras robustes et embrasser avec une tendre affection un autre bébé, un bébé bien à lui, beau comme lui, bon comme lui ...

— Oh! Seigneur! s'exclama-t-elle en secouant la tête presque épouvantée, ma pensée s'égare tandis que mon cher Erone souffre peut-être en ce moment ... Non, non, Seigneur! je ne veux pas qu'il ait à souffrir; je préfère souffrir pour lui. Seigneur, prends plutôt ma vie, mais ne permets pas que l'empereur ou d'autres hommes méchants lui fassent du mal. Protège-le, Seigneur; tiens ta main posée sur la tête de mon cher Erone!

Si elle avait pu lire dans un livre les prières qu'elle tressait au gré de sa fantaisie, elle aurait peut-être souri en voyant combien de fois elle avait répété le nom du centurion, en lui adjoignant ce « mon » qui lui paraissait si doux et si solennel. Etait-ce une simple effusion du coeur ou bien le besoin de s'agripper à cet homme courageux pour se sentir elle-même plus forte ? Elle n'aurait su le dire. Elle savait seulement que ce lourd pressentiment qui l'avait assaillie au moment du départ du centurion ne voulait pas la quitter. Elle se surprit plusieurs fois à supposer qu'on viendrait lui annoncer qu'Erone ne reviendrait plus, qu'il était mort ou disparu. Elle se voyait l'unique patronne de la mai-

son, écoutant les rapports d'affaires de Davinus, prenant des dispositions, donnant des conseils, réprimandant ou châtiant quelqu'un . . . Comment aurait-elle tout ce courage ?

— Mais non, non! Ça ne peut se produire, protestait-elle en secouant énergiquement la tête, pour lutter contre ces lugubres présages. Il sera toujours là pour commander, conseiller et régler tout. Même s'il doit s'absenter souvent, une seule recommandation au départ suffira pour faire connaître à chacun son travail.

Et pour mieux confirmer ces consolantes prévisions, elle se remettait à prier et à offrir sa vie au Seigneur, demandant seulement que son Erone revînt bientôt et ne trouvât aucun ennemi sur sa route.

Le pâle soleil d'octobre s'était déjà réfugié derrière les montagnes quand Cesidia, parvenue à une humble cabane qui servait d'asile aux travailleurs des champs durant les fréquentes et soudaines averses de l'été, décida d'y entrer un moment pour se réfugier dans la solitude et le silence. Quelqu'un s'y était préparé un lit en étendant une molle couche d'herbes sèches sur des tables basses. Comme un voyageur harassé, Cesidia s'agenouilla, appuya sa tête sur ses bras étendus sur l'herbe et ferma les yeux. Elle pleura, pria, trembla et rêva, selon que les images qui se déroulaient dans son esprit étaient sombres ou joyeuses, confuses ou lumineuses.

L'air frais du soir qui pénétrait sa tunique légère l'aida à reprendre possession de ses sens. Elle regarda autour d'elle, se souvint de l'endroit où elle se trouvait et vit les premiers signes du crépuscule. Alors, elle

pensa que son absence serait non seulement remarquée, mais qu'elle causerait des inquiétudes à la villa, et elle décida de revenir sans plus tarder sur ses pas. Elle craignait bien encore que les sentiments de son coeur ne se trahissent à son aspect, mais comment pouvait-elle demeurer encore dehors à cette heure ? Elle sortit donc, tendit l'oreille, mais nul bruit ne troublait le silence. Elle marcha d'un bon pas jusqu'au point où l'avait laissée le centurion : là, elle sentit sur la route le trot de plusieurs chevaux. Elle se rangea au bord de la route et vit passer une file de soldats qui continuèrent leur route sans l'honorer d'un regard.

— Tant mieux, pensa-t-elle instinctivement sans se demander encore qui ils étaient et ce qu'ils faisaient à cette heure.

Mais juste comme elle s'apprêtait à reprendre sa route, elle entendit un hurlement et, en même temps, elle vit revenir sur elle un cheval portant deux cavaliers et derrière, deux ou trois autres soldats, portant tous les yeux fixés sur elle. Cesidia n'eut pas la force de fuir : elle ferma les yeux, se couvrit le visage de ses mains et poussa un cri : Erone! et perdit conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Ce qui s'était passé ? Le seigneur qui menait les soldats, en passant avait jeté un regard sur la jeune fille et avait été frappé de l'élégance de ses vêtements et de l'attrait de son visage. Dans son esprit torturé par la crainte de l'empereur, était née une idée qui se changea aussitôt en résolution infâme. Il avait décidé d'amener la jeune fille à Maxence, espérant que sa grâce conquerrait son coeur et lui ferait oublier de demander

à son envoyé un compte exact et minutieux de son expédition. Pour porter un tel vêtement, la jeune Vénus devait appartenir à une famille de patriciens ou de seigneurs : justement les victimes préférées de Maxence. En l'entendant invoquer le nom du centurion, sa décision s'affirma davantage, croyant qu'elle pourrait même servir de précieux otage à l'empereur jusqu'au jour où il pourrait mettre la main sur Erone à qui la jeune fille devait être liée de quelque façon.

C'est pourquoi, descendant de cheval, il la releva, l'examina pour voir si elle correspondait bien à ses espérances et, appelant le plus robuste de ses soldats, il lui ordonna de la prendre en selle avec lui et de bien la couvrir de son manteau durant le voyage.

Cesidia reprit conscience quand on la hissa sur le cheval; elle tressaillit et appela d'une voix lamentable : Erone!

— Reste tranquille, grogna rudement le soldat en lui couvrant la bouche de son manteau. Erone est déjà mort.

Elle s'évanouit de nouveau, s'abandonnant de tout son poids sur le bras qui la soutenait et ne donna plus signe de vie jusqu'à ce que la troupe atteigne les murs de la cité.

Mais il était écrit que les hommes de Maxence ne devaient recueillir que désillusion ce soir-là. En effet, tandis qu'ils avançaient lentement entre la Porte Salaria et la Colline, un homme trapu qui se tenait au bord de la route, tout enveloppé dans son manteau, éperonna soudain son cheval et se porta vers le seigneur, lui disant d'une voix tonitruante que tous purent entendre :

— Octave, te plairait-il de vivre au moins jusqu'à demain soir ?

— Que t'importe ? Va-t'en! répondit l'autre de mauvaise humeur, accompagnant ses mots d'un geste expressif.

— Je sais que tu es courageux, reprit l'inconnu continuant à chevaucher à ses côtés. C'est pour cela, sans doute, que tu t'es laissé dépouiller du butin, que tu as fait désarmer tes soldats par de simples paysans et que tu as même perdu ton cheval. Toute la ville est au courant et commente allègrement tes prouesses. Demain matin, quand il aura digéré la cuite qu'il vient de prendre, Maxence te donnera une récompense proportionnée à tes mérites. J'étais venu vous offrir à tous le moyen de sauver votre peau, mais je vois que tu n'as pas le désir de m'entendre. Aussi, je te souhaite une bonne nuit, ce sera pour toi la dernière. Va donc!

Et il arrêta son cheval, feignant de vouloir prendre une autre direction.

— Un moment! . . . pria Octave, faisant signe au soldat qui le portait d'arrêter son cheval. Que devons-nous faire ? Qui es-tu ? Comment pouvons-nous nous fier à toi ?

— Qui je suis n'a aucun intérêt, répondit l'inconnu, se dirigeant vers les soldats qui cherchaient à s'approcher. Je puis seulement vous dire ceci : aucun d'entre vous n'arrivera jusqu'au Palatin. Quelqu'un vous guette au passage, bien décidé à vous faire mettre en pièce plutôt que de permettre à l'un de vous de parler à Maxence. Désarmés comme vous l'êtes, que pouvez-vous espérer ? Si vous voulez le salut, un libre passage

vous sera donné jusqu'à minuit à la Porte Tiburtine. Partez, faites que Maxence ignore ce qui est arrivé ce soir et . . . allez courir ailleurs votre chance. Je n'ai rien d'autre à vous dire. Allez!

L'inconnu allait s'éloigner après avoir prononcé son discours quand il entendit un gémissement venant de la monture d'un soldat et, en même temps, il aperçut un lambeau d'étoffe blanche dépassant le manteau du militaire. D'un bond, il avait rejoint le soldat et saisissant le bras qui tenait les guides, il demanda d'un ton menaçant :

— Que caches-tu là ?

Le prétorien, manoeuvrant de son mieux son bras emprisonné, écarta son manteau et découvrit Cesidia à demi évanouie qu'il tenait de son autre main.

— Elle vient de la villa du centurion ? demanda l'inconnu.

— Oui.

— Qui est-elle ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Je ne sais pas.

— Donne-la moi!

Il tendit les bras, prit la jeune fille sous les aisselles, la transporta sur sa monture, la couvrit de son mieux de son pauvre manteau et s'éloigna, disant une dernière fois :

— Faites comme vous voulez.

Mais il était convaincu que pas un de ces hommes n'aurait le courage de continuer le voyage. Il avait dit à bon escient que toute la ville était au courant de leurs prouesses : cela équivalait à dire que Maxence en

était averti et ne leur accorderait certainement pas le pardon. Et probablement, ces malheureux n'attendaient que la disparition de l'inconnu pour s'acheminer vers la Porte Tiburtine.

Les ténèbres précoces de cette brumeuse nuit d'octobre les enveloppaient depuis trois bonnes heures quand Catulus se leva et s'aperçut que Flaccus avait déjà allumé une lanterne et préparé sur une table : pain, vin, fruits, viande et confiture.

— Est-ce déjà l'heure ? demanda-t-il d'une voix morne, comme quelqu'un qui aimerait remettre à plus tard un devoir pénible.

— Oui, tu vois ? répondit Flaccus lui mettant sous les yeux une clepsydre de manière qu'il puisse la voir à contre-jour.

Alors Catulus, d'une voix grave, interpella le centurion qui n'avait pas voulut se coucher et qui sommeillait sur son banc dans l'autre tente.

— Es-tu prêt, Erone ?

— Prêt! répondit le centurion en se secouant. Partons-nous tout de suite ?

— Tout de suite, non! Viens ici un moment.

Il se leva s'étira longuement, se frotta les yeux et se passa le revers de la main sur les joues :

— Il serait grand temps de me raser, dit-il. Mais

à quoi bon, si je dois appliquer par-dessus une barbe plus longue ?

Flaccus avait approché de la table deux tronçons d'arbre qui tenaient lieu d'escabeaux. Catulus en indiqua un au centurion qui entrait, vêtu pour le départ :

— Assieds-toi et mets-toi quelque chose dans l'estomac.

Il sortit de la tente et rentra peu après, annonçant :

— Un temps de chien : des nuages et du brouillard épais. Nous aurons du mal à marcher, cette nuit.

Ses compagnons ne dirent rien. Il s'assit, mangea quelques bouchées de viande séchée, avala une coupe de vin et demanda au centurion :

— Quels sont tes projets ? . . . Nous irons d'abord voir ce qui est arrivé à ta villa, mais après ?

— Après, déclara Erone, tout dépendra de ce que nous trouverons là-bas. Supposons que la villa soit occupée par les prétoriens : en ce cas, il ne nous restera qu'à rebrousser chemin ; ou je pourrais me cacher dans les environs, attendant de voir l'un des miens pour en savoir des nouvelles. Si au contraire les soldats n'y sont pas et que je retrouve tous mes gens, je désirerais prendre avec moi au moins une personne, ma fiancée.

— Ah ! Un mariage est dans l'air ? Mes meilleurs voeux ! Je te ferai remarquer cependant qu'aucune femme ne doit venir ici pour aucun motif. Si celle que tu dis te tient à coeur, il faudra lui trouver un autre refuge, peut-être assez éloigné.

— Non ! Je ne puis l'abandonner ! . . . Tu ne peux savoir à quel point je l'aime . . .

— Comme tu ne peux comprendre qu'il est impos-

sible d'avoir ici une femme, surtout amoureuse. Supposons que soit ici à ma place ta . . . comment s'appelle-t-elle ?

— Cesidia.

— Bien. Supposons que ta Cesidia soit ici. Elle te voit entrer et te dit que tu as la barbe longue, que tu n'es pas beau, qu'elle ne peut te caresser sans s'écorcher les doigts ; et tu n'as plus de repos que tu ne te sois rasé. Puis, elle te dit que le temps est mauvais, que tu prendras un refroidissement si tu mets le nez dehors, que tu coures le risque d'attraper un rhume ou pis encore; et toi, bêta, pour ne pas lui donner tort, tu commences à tousser, tu t'enroules dans une couverture et n'as plus le courage de sortir. Non, non, non ! pas de femme ici ! Contentons-nous du trouble que nous cause Maxence, il y en a de reste !

— Je devrai donc l'abandonner à son sort ?

— Qui te parle de cela ? J'ai dit et je répète qu'il faudra lui trouver un refuge, mais ailleurs . . . Mais vois comme nous sommes stupides ! Nous nous disputons à son sujet sans savoir si elle est vive ou morte. Alors, figure-toi ce que ça serait si elle était présente !

Erone était triste et grignotait sans appétit un morceau de pain. Catulus l'observait à la lueur diffuse de la lanterne et, craignant de l'avoir blessé, il chercha à le réconforter :

— Va ! dit-il, ne fais pas attention à ce que j'ai dit. Quand nous aurons vu ce qui se passe à la villa, nous déciderons ce qu'il convient de faire. En attendant, mange sans ménager, pour être fort et aussi parce que tu ne sais quand tu pourras le faire une autre fois.

Pour sa part, il but et mangea vraiment sans ménager. Puis, se levant, il s'étira avec un ah ! de satisfaction, se lava les mains et se dirigea au fond de la tente. D'un panier il tira une barbe blanche, une perruque, un petit miroir d'argent et un pot de colle qu'il avait lui-même préparée ; il disposa le tout dans une boîte légère qu'il attacha à sa ceinture. Il cacha également un poignard sous sa tunique, ceignit son épée et jeta sur ses épaules une pesante cape munie d'un capuchon. Il en offrit une semblable au centurion, lui recommandant :

— Porte-la au moins pour traverser le bois, pour ne pas trop te mouiller au contact des plantes.

Il prit des mains de Flaccus une petite lanterne et lui dit :

— Une autre nuit, quand le temps sera moins mauvais, il faudra penser aux provisions. Dis-le à mon serviteur qui viendra sans doute au cours de la journée de demain. Et veille à ne pas manquer de vin ! Sans vin par ce froid, nous risquerions de geler ou au moins de nous décourager ! Bonne nuit, mon cher Flaccus, et bon courage !

— Bon voyage, cher Catulus ! Au revoir, à demain !

Catulus sortit, suivi du centurion impatient de partir et, après quelques pas, il s'arrêta, l'oreille aux écoutes. Dans le lointain, gémit le hurlement d'un chien. Plus près, rien d'autre que le dégoulinement de l'eau qui tombait sur les feuilles détrempées qui jonchaient le sol.

Catulus leva la lenterne, chercha un passage et s'enfonça dans le bois, disant au centurion :

— Tiens-toi près de moi pour mieux voir.

Les branches qu'ils frôlaient leur aspergeaient les vêtements, les mains et le visage. Et si, en passant, ils s'appuyaient à un arbuste, ils recevaient sur le dos une véritable ondée. Les feuilles mouillées s'attachaient à leurs souliers et, à divers endroits, rendaient le terrain visqueux et glissant. Catulus marchait lentement, du pas régulier d'un alpiniste qui escalade une montagne. Le centurion se laissait souvent distancer et devait ensuite, quand le terrain le permettait, faire quelques pas de course pour rejoindre son compagnon.

— Je suis piqué de curiosité, lui dit Catulus, voulant distraire son attention de ce voyage qui devait lui paraître harassant. Je ne m'explique pas la présence de ta fiancée à ta villa. Y a-t-elle été surprise au cours d'une visite ?

— Non; c'est une de mes esclaves.

— Une esclave ? . . . Et tu comptes l'épouser en mariage régulier, comme si elle était libre ?

— Voilà, je me suis mal exprimée : c'était une de mes esclaves, mais aujourd'hui même, je l'ai affranchie et lui ai fait cadeau de la villa où elle vit.

— Aujourd'hui même ! quand Maxence t'avait déjà condamné à mort ! Par la chasseresse Diane ! Si le spectre de la mort a été nécessaire pour te décider à ce mariage, il faut croire que tu n'y tenais pas beaucoup !

Pour ne pas être mal jugé de son ami, Erone lui raconta les détails de sa première rencontre avec Cesidia ; il chercha à lui faire comprendre combien elle était différente des autres femmes ; il énuméra toutes les qualités qu'il avait découvertes en elle et il conclut mélancoliquement :

— Il est étrange que l'être le plus odieux que j'aie rencontré dans ma vie doive toujours être lié étroitement au plus adorable. C'est lorsque Maxence m'envoya chez toi pour l'infâme commission que tu sais que je rencontrai Cesidia et lui sauvai la vie. Et maintenant qu'il me condamne à mort, j'ai senti que je ne pouvais vivre sans elle. Sans Maxence, je ne l'aurais jamais connue ; et par sa faute, je suis contraint à vivre loin d'elle . . . Mais pourvu que Cesidia soit sauve et que je puisse échapper aux pièges dressés contre moi ! J'attendrai le temps qu'il faudra ; je me ferai chrétien pour plaire davantage à Cesidia ; je vivrai dans les bois le reste de mes jours s'il le faut, mais Cesidia ne doit pas appartenir à un autre homme et moi, je n'admettrai jamais d'autre femme dans ma vie. Elle m'a avoué qu'elle m'amait aussi et je suis convaincu qu'elle vivrait volontiers avec moi, même dans la pauvreté et la misère.

Catulus connaissait assez le centurion pour être sûr de la sincérité de ses paroles. Il comprenait sa souffrance et il se jura de l'aider de toutes ses forces, non seulement pour accomplir une bonne action, mais aussi pour le plaisir de contrecarrer les plans de Maxence.

A la lisière du bois, Catulus s'arrêta soudain et, regardant bien le centurion autant que le permettait l'obscurité, il lui demanda à brûle-pourpoint :

— Tu m'as dit que tu désires te faire chrétien . . . Crois-tu y réussir ?

— Pourquoi pas ? Qui pourrait m'en empêcher ?

— Je ne sais pas, je ne sais rien . . . Mais supposons par exemple que les chrétiens t'imposent une con-

dition pour t'accepter parmi eux, la condition de remplacer par de l'amour ta haine contre Maxence ; que ferais-tu ?

— Bah ! Que veux-tu que je te dise ? . . . Pour avoir Cesidia, je serais prêt à donner mille baisers à Maxence . . . en me réservant le droit de l'étrangler s'il porte la main sur moi !

— Quant à l'étrangler, je suis d'accord : quant au reste, même si j'avais une Cesidia en tête, je ne sais pas . . . En tout cas, bonne chance !

Attachés à un arbre, deux chevaux attendaient, dont l'un sellé. Catulus détacha le sien, celui qu'il avait employé quelques heures auparavant, et dit au centurion de prendre l'autre, expliquant :

— Comme tu vois, ce n'est pas le tien, mais c'est une bonne bête. Le tien avait un air trop aristocratique et pouvait exciter les soupçons. Le vieillard qui reste de garde ici s'est occupé de lui.

Ils passèrent près de la cabane du pasteur qui ne donna signe de vie. Catulus déposa devant l'entrée sa lanterne éteinte, enfourcha son cheval et dit à son compagnon :

— Maintenant, nous irons directement à la Via Salaria, qui passe à un mille environ ; c'est la meilleure route pour la nuit. Le jour, au contraire, si tu as besoin de te déplacer, tu devras l'éviter le plus possible et circuler par des chemins moins fréquentés.

Ils allèrent au pas en traversant la prairie ; et même après avoir gagné la grand-route, ils ne purent faire trotter leurs chevaux que par intervalles, la visibilité étant souvent coupée par des bancs de brume. Ce fut

justement dans un moment où ils allaient au pas qu'Erone lança un cri d'alarme :

— Entends-tu, Catulus ?

— J'entends, j'entends, mais ne crains rien. Range seulement ta monture au bord de la route.

Un instant plus tard, un cheval fouetté sans arrêt passa comme une flèche près d'eux.

— As-tu vu ? dit Catulus. Quand tu entends un cheval galopper ainsi comme un fou au coeur de la nuit, tu peux être sûr qu'il s'agit d'un courrier qui monte un cheval du gouvernement et qui entend le ruiner avant longtemps. Un de nous deux pourrait aussi courir comme ça s'il était poursuivi, mais espérons que ça ne nous arrivera pas !

Sans plus rencontrer âme qui vive, ils atteignirent l'avenue menant à la « Fiorita ». Ici, Catulus fit passer devant le centurion pour le guider lui recommandant d'arrêter à environ trois cents pieds de la villa. Alors, ils descendirent tous deux, attachèrent les chevaux à un arbre voisin et s'approchèrent en marchant dans un champ fraîchement labouré qui étouffait le bruit de leurs pas. Quand ils furent assez près, ils tendirent l'oreille : rien. Ils reprirent leur marche, s'arrêtant à tous les quatre ou cinq pas. Soudain, un cheval hennit.

— Pourvu que les nôtres ne répondent pas ! souhaita Catulus. Nous aurions dû leur apporter un peu de foin pour les occuper durant l'attente ! . . . Si les chevaux hennissent, cela veut dire que quelqu'un veille. Vois-tu quelque chose ? Ne distingues-tu pas une lumière, là, dans le coin ?

Erone équarquilla les yeux : oui, il distinguait une faible lueur qui paraissait venir des écuries.

— Ou quelqu'un part, ou quelqu'un vient d'arriver, commenta Catulus.

Une centaine de pas seulement les séparaient maintenant de la maison. S'approcher plus près aurait été imprudent. Erone alla jeter un coup d'oeil à sa maison : silence et obscurité partout. Il revint près de Catulus et, tandis qu'ils discutaient à voix basse sur ce qu'il convenait de faire, ils entendirent un battement de porte. Ils se cachèrent instinctivement, retenant leur souffle et cherchant à percer le brouillard. Un pas résonna sur les dalles et ils distinguèrent un homme qui marchait lentement, s'arrêtant souvent comme ferait un veilleur nocturne qui redoute un danger. Erone crut le reconnaître à sa démarche : et quand il l'entendit se râcler la gorge, il n'eut plus de doute et appela à voix basse :

— Davinus !

— Maître ! s'exclama-t-il en courant vers lui et en l'embrassant comme ferait un père en retrouvant un fils perdu.

— Comment vont les choses, Davinus ? interrogea le centurion en se dégageant de l'étreinte qui avait été d'un grand réconfort pour son âme abattue.

— Pas trop bien, mon seigneur. Mais comme je je suis content de te revoir! Comme j'ai tremblé pour toi! Tu as été d'une telle imprudence! Pourquoi ne t'es-tu pas caché tout de suite ?

— Comment est Cesidia ? demanda Erone.

Davinus baissa la tête en silence. La joie de la

rencontre s'était évanouie d'un trait et toutes les inquiétudes, les suppositions et les craintes étaient revenues.

— Comment va-t-elle ? où est-elle ? demanda de nouveau Erone en le secouant par le bras. Ils l'ont arrêtée ? Ils l'ont tuée ? Parle, par tous les dieux!

— Je ne sais pas, répondit sourdement Davinus. Je ne sais rien. J'ai vainement attendu son retour après qu'elle t'eut accompagné. A l'arrivée des prétoriens, elle n'était pas encore revenue. Après leur départ, nous l'avons cherchée partout jusqu'à la nuit : aucune trace nulle part. Se serait-elle enfuie par peur des soldats ? Est-elle tombée entre leurs mains à leur retour ? S'il en est ainsi, nous aurions une raison de croire qu'ils ne l'ont pas tuée car ils étaient tous désarmés.

— Désarmés ? demanda Catulus, curieux.

Pour détourner les pensées du centurion, Davinus raconta en détails le coup d'audace par lequel il avait dépouillé les vandales de tout leur butin et comment il avait désarmé les prétoriens pour leur ôter toute velléité de revenir les attaquer.

— Ne pourrions-nous aller causer en un endroit plus commode ? demanda Catulus.

— Allons dans la cuisine où le foyer est allumé, proposa Davinus.

Erone paraissait abasourdi. Il se laissa guider comme un automate par Catulus qui le prit par un bras, le conduisit jusqu'à la cuisine, le fit asseoir et lui fit ingurgiter une coupe de vin. Il était tenté de le giffler :

— Je te croyais un homme, dit-il, et je vois que tu es pis qu'une petite fille dont on a brisé la poupée. Cesidia! . . . Cesidia! . . . Et Cesidia croit avoir trouvé en

toi un soutien, une force qui pourrait lutter et vaincre pour elle! Pauvre aveugle qu'elle est! Elle trouvera en toi un bébé à bercer qu'elle devra rassurer à tout instant contre la peur des fantômes!

Pour toute réponse, Erone appuya les coudes sur ses genoux, cacha son visage dans ses mains et se mit à sangloter. Catulus le laissa épancher sa douleur, pensant que les larmes lui feraient du bien; puis, d'un ton plus amical, il chercha à lui faire comprendre que son attitude ne mènerait à rien :

— Voyons, Erone : que comptes-tu faire pour retrouver Cesidia ?

— Je vais partir à sa recherche.

— Cela, nous le savons bien; mais où la chercher ? A Rome ?

— Oui. Elle est peut-être retournée à ma maison.

— Très bien. Alors, nous agirons ainsi. Tu vas retourner immédiatement au refuge d'où nous sommes venus. Demain matin, je me rendrai à ta maison et à la nuit tombée, je t'apporterai des nouvelles. Cela te convient-il ? . . . Mais au cas où elle ne s'y trouverait pas, à qui pourrais-je m'adresser pour avoir des informations ? As-tu à Rome quelque parent, quelque ami fidèle ?

— J'ai une soeur qui habite au Champ de Mars, derrière le temple de Jupiter, une petite maison neuve.

— Comment s'appelle-t-elle ? Est-elle jeune ? vieille ? grande ?

— Elle se nomme Possidia. Elle est beaucoup plus petite que moi, mais elle me ressemble beaucoup. Elle

est bien connue dans son quartier, tu la trouveras facilement.

— Très bien. Maintenant, tu peux, si tu le désires, dire à Davinus où il pourra te trouver en cas de nécessité grave, mais qu'il ne le dise à personne d'autre. Et seulement si c'est absolument nécessaire, quelqu'un doit-il venir te voir ou t'apporter des nouvelles.

— Je désire seulement savoir où se trouve et comment se porte Cesidia. Tout le reste ne m'intéresse plus.

— Tu as entendu, Davinus ? commenta Catulus avec la solennité qui annonce un grand événement. Peu importe à ton maître que tu vives ou que tu crèves, que tu travailles dans son intérêt ou dans le tien, que tu lui conserves cette maison ou que tu la ruines. Il veut Cesidia, seulement Cesidia, toujours Cesidia!

Erone se sentit piqué au vif; et pour éviter une autre algarade de Catulus, il se leva et demanda à Davinus, sur le ton du maître :

— As-tu pensé à organiser la maison au cas où les prétoriens reviendraient ?

— Oui, j'ai déjà tout prévu dans les détails : j'ai éloigné les femmes et les enfants pour éviter toute indiscrétion imprudente; j'ai fait accepter dans des maisons amies la plupart de tes serviteurs, en gardant ici seulement une dizaine pour les travaux indispensables. Moi-même, je disparaîtrai au petit jour, car je me suis trop compromis et ne peux plus affronter impunément ces soldats. Si les prétoriens reviennent, ils seront reçus par Quintus qui ne se laisse guère impressionner et qui trouve toujours une issue à toute situation embarrassante. J'ai aussi fait transporter ailleurs les armes dont

nous nous sommes servis, car il serait folie de croire pouvoir résister à une seconde attaque. S'ils viennent, nous devrons les laisser s'emparer de tout ce qu'ils désirent.

Un cheval s'arrêta tout à coup devant la porte et, un instant plus tard, un robuste jeune homme fit irruption dans la pièce en s'exclamant :

— Magnifique! Magnifique!

Il resta bouche bée et comme pétrifié à la vue du centurion et surtout de Catulus qu'il ne connaissait pas; mais Davinus lui fit comprendre qu'il n'avait rien à craindre en lui demandant en toute tranquillité :

— Comment tout s'est-il passé ? Raconte, raconte.

— Magnifique! dit encore le jeune garçon, un peu plus calme mais toujours enthousiaste. Figurez-vous que les soldats et ce blanc-bec qui les guidait battent actuellement la campagne en quête d'un refuge, comme un troupeau de sangliers pourchassés par des chasseurs. Nous leur avons raconté que la nouvelle de leur exploit s'était déjà répandue par toute la ville et que Maxence s'apprêtait à les faire tous passer au fil de l'épée — ce qui est peut-être vrai! — et ils ont cru cela. Je les ai vus sortir tous par la Porte Tiburtine et s'élancer au galop en diverses directions comme des brebis assaillies par des loups. A cette heure, ils doivent être à des milles de la ville et pas un n'osera se montrer tant que Maxence sera de ce monde.

— C'est magnifique, vraiment! Qui a eu cette heureuse idée ? demanda Catulus qui oubliait sa hâte de partir et qui se laissait gagner par l'enthousiasme du raconteur.

— Chacun a sa part de mérite, répondit le garçon, mais nous n'aurions abouti à rien si un inconnu ne s'était mis à notre tête. C'est un homme gros comme ça, poursuivit-il en décrivant un cercle avec ses bras; il a des poings qui écraseraient les pierres; et quand il parle, on croirait entendre le mugissement d'un taureau. Si je n'avais su qu'il était notre allié, j'aurais eu une peur terrible, car je ne l'ai jamais vu sourire.

— Etait-il jeune ou vieux ? demanda Erone qui, à cette description, ne pouvait faire autrement que de songer à Carpius et, en même temps, ne parvenait pas à imaginer qu'un soldat aussi fidèle se soit tourné contre Maxence.

— Pas très vieux, répondit le narrateur; environ trente, trente-cinq. C'est difficile de dire avec précision.

— Son âge, interrompit Catulus, n'a aucun intérêt. Ce qui est important, c'est de tirer aussitôt profit de la situation. Premièrement : si d'autres prétoriens s'aventurent ici, ce seront des gens qui ne vous auront jamais vus et vous pourrez leur faire croire tout ce que vous voudrez. Vous pourrez feindre d'être désolés, dire que les premiers vous ont dépouillés de tout et sont partis chargés d'or. Laissez toutes les portes ouvertes, comme si vous n'aviez plus rien à garder, et écoutez bien ce qu'ils se diront entre eux. Certainement ils penseront que les premiers se sont enfuis avec tout le butin pour aller se la couler douce loin de l'empereur et ils seront convaincus qu'ici, il n'y a plus rien à rafler. Je donnerais un bras et une jambe pour être présent et leur voir

la face en se rendant compte des belles nouvelles qu'ils devront rapporter à Maxence!

Catulus s'enflammait : tantôt il faisait des suggestions à Davinus; tantôt, il demandait d'autres détails sur cet homme mystérieux qui avait semé l'épouvante chez les prétoriens; tantôt, il souhaitait demeurer à la villa pour prêter main forte et jouir du spectacle. Erone dut lui rappeler qu'il avait promis de commencer dès le matin les recherches pour retrouver Cesidia et que cela seul comptait pour lui.

— Alors, partons, conclut Catulus : ici, nous ne sommes qu'un embarras. Donne vite tes ordres à Davinus et partons!

— Je n'ai pas d'autre ordre à te donner, dit le centurion en se tournant vers le vieillard; je vois avec plaisir que tu sais faire mieux que moi-même. En tout cas, veille à ce qu'aucun de vous ne soit maltraité. Laissez plutôt ces canailles emporter la maison jusqu'à ses fondations. S'ils vous demandent à manger, donnez-leur ce que vous avez de mieux, de manière à les contenter. Ce qui manquera pour vous, achète-le à même l'argent que tu as caché et ne regarde pas à la dépense. Et prie bien ton Dieu qu'Il nous protège tous : en Lui seul est toute ma confiance, maintenant.

Content de voir son ami reprendre un peu goût à la vie, Catulus sortit avec lui dans le brouillard un peu moins dense qu'à leur arrivée. Malgré les nombreuses occupations qui l'attendaient, Davinus voulut les accompagner jusqu'à l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux et leur souhaiter bonne chance au départ.

A Rome, la terreur et la désolation régnaient dans la maison d'Erone. Trois heures après le départ du maître, un centurion des prétoriens avait frappé à la porte, suivi ou mieux, escorté de six hommes d'armes. Cinq autres soldats se tenaient à quelques pas de la maison veillant, de toute évidence, à ce que nul ne sorte ou ne s'approche ; un autre groupe était posté à la sortie arrière.

Au portier qui vint ouvrir, le centurion demanda avec arrogeance :

— Au nom du divin empereur, ton maître est-il à la maison ?

— Non.

— Où est-il ?

— Je ne le sais pas. Il est parti seul sans dire où il allait.

— Si tu mens, je te ferai mourir sous le fouet.

Le portier écarta les bras dans un geste qui voulait dire : c'est toi le plus fort, fais ce que tu veux !

L'officier entra avec ses hommes et ordonna à l'esclave :

— Ferme la porte et veille à ce que personne ne sorte.

Et pour donner à ses ordres une solennité plus grande, il cria à pleine voix dans *l'atrium* et dans le péristyle :

— Ordre du divin empereur ! Que chacun reste là où il se trouve et que personne ne tente de sortir de cette maison !

Décrire ou seulement imaginer l'épouvante des serviteurs d'Erone à cette annonce est impossible. Quelques-uns osèrent jeter un coup d'oeil dans l'embrasure de la porte pour voir qui parlait de la sorte, mais la plupart demeurèrent figés sur place par prudence ou comme paralysés par la terreur. Des femmes éclatèrent en sanglots et se couvrirent le visage de leurs mains comme si elles avaient déjà sous les yeux les scènes dégoûtantes dont ces visites au nom du divin empereur étaient souvent prémices.

L'officier se tourna de nouveau vers le portier qui se tenait appuyé à la porte pour bien lui faire voir qu'il avait pris ses ordres au sérieux, et lui demanda du même ton hargneux :

— Quelle est la chambre de ton maître ?

— Celle-ci, répondit l'esclave, gagnant une porte en quatre bonds tandis que le valet de chambre sortait de sa cellule et s'effaçait prudemment pour livrer passage à l'officier et aux deux soldats qui ne le quittaient pas d'une semelle. Les autres prétoriens étaient demeurés de garde dans l'*atrium* et en divers endroits du péristyle. Le centurion poussa la porte, jeta un coup d'oeil au lit bien fait, vit un coffre-fort ouvert, regarda

à l'intérieur et lança une imprécation. Un autre s'ouvrait dans le mur : celui-là aussi était ouvert, mais ne contenait qu'une douzaine de papyrus. Il en prit un : *De Officiis* de Cicéron ; un autre : *De vita beata* de Sénèque. Il rejeta les papyrus dans le coffre avec un geste de dépit, ouvrit la porte de la chambre et appela le valet.

— Où ton maître met-il son or ?

— Dans le coffre-fort.

— Prends-le.

L'esclave s'inclina, tremblant, l'ouvrit et demeura sans oser se relever.

— Où donc est-il ? hurla l'officier, saisissant l'esclave par la tunique et le relevant de force. Qui l'a pris ?

— Je ne sais pas . . . que puis-je savoir ? . . . Je sais qu'il le garde ici, habituellement, je l'ai entendu en déposer dedans . . .

L'officier passa dans la salle de bain. Il y trouva par terre un peignoir qui avait servi quelques heures auparavant et deux autres, propres et pliés sur un tabouret. Rien d'autre. Il visita les chambres réservées aux invités, meublées seulement d'un lit et d'un tabouret. La cuisine : petit local carré, sombre et enfumé.

— C'est la demeure d'un mendiant ! s'exclama-t-il rageusement en se tournant vers les deux soldats qui ne surent que répondre.

Les dépenses, comme la cantine, étaient bien fournies, mais que lui importait ? Pouvait-il se représenter devant l'empereur avec des outres de vin, des jarres

d'huile ou des sacs de blé ? La garde-robe du centurion contenait bien des tuniques, des toges, des manteaux et des sandales de luxe, suffisamment pour vêtir vingt hommes de goût raffiné. Mais là encore, il n'y avait rien à se réjouir.

— Qu'est-ce que je ferais de tout ceci ? pensait-il en examinant ces vêtements qu'il aurait toutefois bien aimé posséder. Je ne peux tout de même pas sortir de cette maison les bras chargés de toges et de tuniques comme un vendeur ambulant. Oui, sûrement quelque chose d'anormal se passe ici, continuait-il à songer, dépité et étonné de n'avoir encore découvert pas même un sesterce. Erone aurait-il deviné les intentions de Maxence ? Aurait-il eu le temps de cacher toutes ses richesses ? Au moins un de ses esclaves doit être au courant. Voyons !...

Il passa dans le *tablinum,* ouvrit la porte donnant sur le péristyle et cria :

— Tout le monde ici ! Venez tous ici !

En l'espace de quelques secondes, quatorze personnes, toutes jeunes excepté le cuisinier, se trouvèrent devant lui, tête basse. L'officier les regarda un à un, toussa plusieurs fois et dit d'une voix qui se voulait gentille :

— Cette maison appartient à l'empereur. Vous aussi appartenez donc à l'empereur et lui devez obéissance. En son nom, je veux savoir lequel de vous a la garde de la fortune d'Erone. Avez-vous bien compris ? Répondez !

Personne n'ouvrit la bouche ni ne fit mine de vouloir parler.

— Répondez! répéta l'officier avec impatience, mais sans élever la voix.

— Le maître l'a toujours gardé lui-même, hasarda le *cubicularius* qui était certes le mieux informé.

— Silence, toi ! Je sais déjà que tu mens . . . Au nom de l'empereur, je vous répète que vous devez me dire où votre maître cachait sa richesse. Erone est mort, il est donc inutile que vous me cachiez la vérité. Tôt ou tard, tout sera découvert ; alors, gare à qui n'aura pas voulu parler . . . Donc ? . . . Personne ne parle ? . . .

Personne ne parla. Qu'auraient-ils pu dire ?

Les trois prétoriens qui semblaient indivisibles visitèrent également le jardin, cherchant un indice de terre fraîchement remuée, mais sans résultat. Aussi, revenant dans le *tablinum,* ils retrouvèrent les esclaves demeurés tristes et silencieux ; l'officier les invita une dernière fois à dévoiler la cachette de leur maître ; mais quand il fut convaincu qu'il n'en tirerait aucune parole, il partit, exaspéré, laissant quatre hommes dans *l'atrium* et deux autres dans le *posticum,* leur ordonnant de rester au poste jusqu'à l'heure de la relève. Entre-temps, le portier devait les fournir de tout ce dont ils auraient besoin.

La tranquillité relative de la nuit fut interrompue à l'aube quand un second groupe de prétoriens fit irruption dans l'*atrium* avec grand bruit d'armes et éclat de torches. Un d'eux entra à l'improviste dans la chambre du portier qui sommeillait tout habillé, sur son lit, et lui demanda à brûle-pourpoint :

— Où est ton maître ?

— Il est mort, répondit l'esclave qui, ébloui, ne pouvait voir à qui il parlait.

— C'est faux !

Le portier mit pied à terre, se secoua et regarda l'importun, disant d'une voix confuse :

— Hier soir, l'un de vous m'a dit qu'il était mort. Maintenant, tu dis qu'il est vivant. Si tu sais qu'il est vivant, tu dois savoir aussi où il est ; alors, tu pourrais nous donner des nouvelles plutôt que nous poser des questions auxquelles nous ne pouvons pas répondre.

Le soldat sortit de la chambre assez mortifié mais passa la plus grande partie de la journée dans la maison. Après lui, en vinrent d'autres qui recommencèrent l'interrogatoire au sujet d'Erone et de sa fortune et qui tinrent tous les esclaves enfermés durant trois jours.

Si la vie semblait dure à tous à la maison d'Erone, elle étais devenue insupportable pour Mamerte. Le pauvre garçon était méconnaissable. Il ne criait plus; il répondait par monosyllabes à ceux qui lui adressaient la parole; il se tenait courbé comme s'il avait sur les épaules un poids au-dessus de ses forces. Des heures entières, il restait assis sur les marches de l'*atrium,* les bras croisés, le regard fixé par terre ou vaguant dans le vide et — c'est tout dire ! — il avait perdu l'appétit. En conséquence, il maigrissait à vue d'oeil et était devenu tellement irascible que personne n'osait plus l'approcher. Quand finalement les prétoriens lui permirent de sortir, il se mit à vagabonder, durant des heures, dans tous les coins de Rome où il avait parfois accompagné son maître, rêvant de le revoir, de se jeter dans ses bras comme un enfant ou mieux, de sa battre pour le

défendre et d'étrangler quiconque oserait toucher un cheveux de sa tête.

Un jour qu'il rôdait aux environs de la maison de Marcellus où il savait que son maître allait de temps à autre, il fut abordé par une fillette d'environ douze ans qui lui demanda sans préambule :

— Tu t'appelles Mamerte ?

— Oui ; pourquoi ?

— Alors, suis-moi. Ma maîtresse veut te parler.

Mamerte la suivit docilement, pénétra dans la grande demeure et se trouva devant une jeune fille grande, très élégante, qui renvoya la fillette et l'attira dans une chambre vide et presque obscure.

— Mamerte, lui dit-elle d'un ton confidentiel qui n'était pas habituel entre patron et esclave, aimerais-tu revoir ton maître ?

Au lieu de répondre, le garçon saisit une main de la jeune patricienne, la serra avec force et y déposa un baiser bruyant.

— Mais tu es fou ? dit Marcella à mi-voix, tentant de se libérer posant sa main libre sur la tête ébouriffée du garçon ; si tu fais comme ça . . .

— Puis-je le voir tout de suite ? demanda Mamerte en libérant la main prisonnière.

— Quelle impatience ! Ecoute-moi bien : je sais qu'Erone est vivant, qu'il est bien et en lieu sûr, mais je ne sais pas où précisément. Il faut que j'aie le temps de m'informer. Donc, faisons ceci : tous les jours à la même heure, tâche de passer par ici. Quand j'aurai le renseignement nécessaire, je dirai au portier de te surveiller, de t'appeler et nous nous mettrons d'accord sur

les détails du voyage. Puis-je être certaine que tu ne parleras à personne de tout ceci ?

— Eh ! entends-tu comme elle résonne ? répondit Mamerte en se frappant la tête avec la jointure du doigt replié : c'est qu'elle est vide. Même si on me fendait la tête, on n'y trouverait rien.

— Devrons-nous amener quelqu'un d'autre pour plus de sûreté ?

— Non, tu verras que ma présence sera suffisante.

— Bien : je me fie donc à toi seul. Tu te souviendras de passer ici chaque jour vers cette même heure ?

— Tous les jours, à cette heure précise, répondit Mamerte en portant une main à sa poitrine avec la solennité d'un serment.

En se retrouvant seul dans la rue, il fut pris d'une grande envie de courir, de crier, de se battre de toutes ses forces, mais tout spécialement, il éprouvait un immense appétit. Il entra dans la première boulangerie qu'il trouva, jeta sur le comptoir les quatre sous qu'il avait dans sa bourse et demanda un pain pour cette somme. Il en obtint une miche de proportion respectable qu'il dévora en marchant mais qu'il ne sentit point descendre dans son estomac. A la maison, il se reprendrait copieusement du jeûne des jours passés.

Il avait été interdit même aux mendiants de s'approcher de la maison d'Erone durant son occupation par les prétoriens qui entendaient bien ne pas l'abandonner avant d'avoir entièrement exécuté les ordres de Maxence. Mais Catulus avait un air tellement inoffensif et une attitude si suppliante pour demander l'aumône que le soldat de garde le laissa approcher et ordonna au portier d'aller lui chercher quelque nourriture. Catulus le remercia et s'assit humblement sur la dernière marche, repassant vivement les questions à poser pour obtenir des renseignements sur Cesidia.

Peu après, il vit arriver le vieux cuisinier portant un pain et une grande coupe de vin mousseux. Il se leva, mais ne bougea point. La présence des soldats et les pauvres hardes dont il était vêtu pouvaient expliquer son manque d'audace à s'avancer davantage. Aussi c'est le vieux cuisinier qui s'approcha en disant :

— Tiens, mange.

— Oh! merci, tu es bon, merci! dit Catulus en saisissant le pain. Et tu as pensé à m'apporter aussi du vin ? On voit que tu comprends les besoins de mon

âge! Les jeunes d'aujourd'hui n'ont plus de ces délicatesses! Pourtant, cette maison fait une exception à la règle : la dernière fois que j'y suis passé, c'est une jeune fille, presque une enfant, qui m'a porté l'aumône. Elle était si gentille, si gracieuse, que je ne l'ai pas oubliée. Elle aussi m'avait donné du vin, et quel vin! . . .

— Je sais de qui tu veux parler . . . Elle n'est plus ici.

— Oh! Elle est morte ? interrogea Catulus, feignant l'étonnement et la douleur.

— Non, non, mais le maître l'a envoyée dans sa villa et j'ignore si elle reviendra.

— Quel dommage! Elle était si gentille!

— Eh! le dommage est plus grand pour moi que pour toi, certainement, car elle faisait presque tous les travaux qui me reviennent maintenant, et elle les faisait très bien. Elle aussi, comme moi, vient de la Sicile, le pays des bons cuisiniers.

— Eh bien, puisqu'elle ne reviendra plus, résignons-nous! s'exclama Catulus, vidant la coupe d'un trait.

— Résignons-nous! fit écho le vieillard. Le maître avait sans doute ses raisons. Je n'y puis rien!

Catulus rendit la coupe et partit en remerciant chaleureusement le cuisinier de même que le soldat qui avait écouté impassible le bref dialogue.

— Donc, pensait-il en s'éloignant lentement, ces gens ne savent rien de Cesidia; c'était facile à prévoir. Une jeune fille aussi sage que l'ont prétend ne vient pas à la ville sans avertir personne. Je ferai un voyage également inutile en allant interroger la soeur . . . comment s'appelle-t-elle ? . . . Possidia! Oui, Possidia! Mais

j'ai promis d'y aller, et je ne veux pas manquer à ma parole. Erone m'a dit qu'elle habite derrière le temple de Jupiter, au Champ de Mars. Allons-y tout de suite pour me libérer de cette affaire.

Il choisit le chemin le plus court et hâta le pas sans trop de fatigue, car la matinée fraîche était comme une invite à la marche. Arrivé au temple de Jupiter, il le contourna et trouva sans peine la maison où il frappa légèrement à la porte. Possidia elle-même vint ouvrir et Catulus la reconnut sans difficulté. Elle était pâle et ses joues portaient la trace d'abondantes larmes. Voyant une barbe blanche et une main tendue, elle referma à demi la porte, rentra et revint bientôt avec un pain.

— Puis-je revenir demain ? demanda Catulus avant de prendre le pain offert. Erone (il prononça ce nom à voix basse, mais distincte) est venu passer quelques jours chez moi et alors . . .

— Oui, oui, mon brave homme, tu peux revenir, répondit Possidia à haute voix. Je ne suis pas riche, mais j'espère avoir toujours un pain à partager.

Et rien en elle, sinon le regard, ne laissa trahir la joie que devait lui causer cette nouvelle.

— Merci, bonne dame, dit Catulus en prenant le pain. Et, ajouta-t-il dans un murmure, ne sais-tu rien de Cesidia ?

— Non. Elle n'est plus à la villa ?

— Elle est disparue. Erone est désespéré. Cherche à savoir quelque chose.

— Je n'y manquerai pas.

— Merci. Bonne chance!

— Bonne chance à toi aussi.

Ces mots furent échangés plus rapidement qu'il n'en faut pour les lire. L'un et l'autre, tandis qu'ils parlaient, pensaient que des espions de Maxence pouvaient guetter leurs moindres mouvements et chercher à interpréter leur conversation. Ils avaient donc une grande hâte tous deux d'en finir avec ce tête-à-tête.

— Tout le contraire de son frère! . . . pensa Catulus quand il se retrouva seul sur la route. Cette femme est douée pour ourdir et diriger un complot! Je craignais qu'elle crie, qu'elle s'évanouisse comme font souvent les femmes; au contraire, elle n'a même pas battu d'un cil et sa main est demeurée aussi ferme que celle de la statue de Jupiter. Elle a plus de courage dans son petit doigt qu'Erone en a dans tout le corps! Mais elle non plus ne sait rien de Cesidia! . . . Quelles tristes nouvelles je dois rapporter à Erone ce soir . . . S'il n'avait une certaine crainte de mes sarcasmes, je gage qu'il ferait la folie de se lancer lui-même à sa recherche, ce qui équivaudrait à un véritable suicide!

Il entra dans un bar, monta par l'escalier à la *pergola* réservée aux clients pauvres et commanda une petite bouteille de vin qu'il but en mangeant le pain de Possidia. Quand il fut bien reposé, il pensa à s'occuper jusqu'au soir. Aller vagabonder aux abords du Palatin serait inutile : personne ne pourrait rien lui apprendre d'intéressant de ce côté. Chercher des connaissances d'Erone était difficile et dangereux. Tout bien pesé, il décida de passer par le Forum : là, en allant d'un groupe à l'autre, il apprendrait au moins des nouvelles sur le mouvement des troupes et sur les fêtes qui commenceraient ces jours-ci.

Le bon Catulus ne pouvait imaginer, tandis qu'il prenait la direction du Forum, que dans une chambrette de la maison qui lui faisait face, Cesidia souffrait bien plus atrocement que son fiancé. Elle s'était réveillée là en proie à un violent mal de tête. Au plafond, une lampe à l'huile diffusait une faible lueur, mais pour les yeux de la malade, ces rayons semblaient brillants comme ceux du soleil. Une jeune femme assise près du lit caressait la main inerte sur les couvertures et guettait anxieusement le visage de la souffrante. Le reste de la pièce était presque entièrement occupé par un lit un peu plus grand que celui de Cesidia et par un berceau minuscule où dormait un bébé d'environ huit mois.

— Comment te sens-tu, Cesidia ? demanda la femme en se levant et en posant sa main douce sur le front brûlant. Comment vas-tu, mon enfant ?

Cesidia la regarda un instant, comme étonnée; mais son regard devint aussitôt voilé, froid, inexpressif. Puis, à mesure qu'elle reprenait conscience d'elle-même, dans sa mémoire renaissaient les derniers événements vécus, les dernières paroles entendues; et cette évocation devint si puissante que devant elle disparut l'ambiance actuelle. Une grande épouvante se peignit sur ses traits, ses bras se tendirent violemment comme pour repousser quelque chose qui lui faisait horreur et ses lèvres tremblantes laissèrent échapper un gémissement : Mort!... Mort!...

— Non, il n'est pas mort, rassurait doucement la femme. Ne dis pas cela. Tu verras, il n'est pas mort. Nous ignorons où il se trouve, mais tu peux être certaine qu'il est vivant. Essaie de rester tranquille! On

s'est mis à sa recherche, et je ne crois pas qu'on tarde à nous apporter des nouvelles.

Mais la pauvrette n'entendais pas. Les mots échappés de ses lèvres n'étaient que l'écho d'une voix menaçante et profonde qui répétait à son oreille et à son coeur : Erone est mort! Elle ne voulait plus entendre cette voix! Et dans un suprême effort pour l'éloigner, elle se tourna dans le lit, plongea son visage dans l'oreiller comme pour s'y cacher, et éclata en sanglots convulsifs.

— Pauvre enfant! murmura la femme en caressant la longue chevelure en désordre. Ne pleure plus, Cesidia! Acceptons les dispositions de Dieu qui ne nous abandonnera pas. Confions-nous à lui qui a mille moyens pour changer en joies nos plus grandes douleurs. Allons, tranquillise-toi!

Avec les larmes, la jeune fille reprit contact avec la réalité. Elle leva la tête, s'aperçut qu'elle était couchée, regarda autour d'elle et, apercevant la femme qui la regardait tendrement, elle demanda :

— Qui es-tu ?

— Quelqu'un qui te veux du bien, Cesidia. Tu ne me connais pas, mais apprends que mon mari est un ami intime de ton maître. N'as-tu pas entendu quelque fois le nom de Carpius ?

— Il me semble que oui.

— Eh bien, c'est lui qui t'a enlevée aux prétoriens, qui t'a apportée ici et qui m'a demandé de venir prendre soin de toi. Maintenant, je vais te chercher quelque chose à manger; tu dois en avoir bien besoin!

— Comme vous êtes bons, murmura Cesidia. Pour-

quoi tous les hommes ne sont-ils pas bons comme vous ? Pourquoi ont-ils assassiné mon Erone ? Il n'avait fait de mal à personne!

— Ils ne l'ont pas tué, ma pauvre petite! Ils en ont eu l'intention, ils ont essayé de le faire, mais ils ne l'ont pas tué, tu verras!

Du berceau montèrent soudain des cris si aigus que la mère accourut et souleva son bébé dans ses bras, accompagnant son geste de ces mots apaisants dont les mères ont le secret. Tout en faisant sautiller le tout-petit dans ses bras pour le calmer, la femme vint se rasseoir près de Cesidia. Rose et joufflu, le bébé se calma bientôt et se mit à examiner la malade avec de grands yeux étonnés. Bientôt, il agita vers elle une main potelée et détacha un bras du cou de sa mère. Etait-ce un appel, un salut ou un simple besoin de se mouvoir ? Cesidia l'interpréta comme une invitation à le prendre dans ses bras et, s'étant assise avec un peu de peine à cause de sa faiblesse, elle tendit les mains au petit qui s'abandonna sans la moindre résistance. Alors, elle se mit à le soulever, à le faire sauter, à le divertir par toutes sortes de mimiques.

— Voilà le remède qu'il fallait, pensa la femme en observant Cesidia. Nous n'aurons plus besoin d'appeler un médecin.

Mais le petit se fatigua vite de ces jeux. Il se remit bientôt à crier et d'une voix bien résolue à se faire entendre. La mère comprit et s'empressa de le reprendre dans ses bras et de lui donner à boire, disant :

— Oui, oui, mon trésor, j'ai compris. Quand l'heure est venue, il ne faut pas te faire attendre. Si tu restes

aussi exigeant lorsque tu seras grand, qui donc s'adaptera à vivre à tes côtés, cher petit despote ?

C'est ainsi que les deux femmes commencèrent leur vie de retraite forcée, pas très réjouissante certes, mais moins triste qu'elles l'auraient imaginée. Le bébé qu'elles chérissaient et qu'elles se partageaient comme un trésor commun les distrayait de leurs soucis personnels; leurs préoccupations elles-mêmes semblaient moins pénibles maintenant qu'elles pouvaient en parler en toute liberté, en chercher l'origine, analyser leurs développements et faire mille conjectures sur leur aboutissement. Quatre ou cinq fois par jour, la porte s'ouvrait et livrait passage à une fillette intelligente et délurée qui annonçait qu'elle avait préparé quelque chose dans la pièce voisine et qui se retirait sans ajouter un mot de plus. Les autres visites qu'elles reçurent furent peu nombreuses.

A la fin de la première nuit, Carpius était venu s'informer de l'état de la jeune fille. Il se réjouit en la trouvant déjà levée et assez calme, et il s'assit un moment pour écouter les deux femmes.

— Je n'ai aucune nouvelle du centurion, dit-il à son tour. On répète que Maxence l'a fait attaquer en route par un sicaire et que celui-ci n'est pas revenu. Est-ce vrai ? Certes, la conduite de Maxence laisse croire qu'il le pense encore vivant, car il le fait rechercher sans relâche. Nous pouvons donc espérer. Il faut que je parte maintenant et je ne sais pour combien de temps. Si donc je ne viens pas la nuit prochaine, ne vous inquiétez pas; je serai prudent.

Droite près de lui, la femme de Carpius avait posé

une main sur les épaules carrées et de temps en temps, elle caressait les cheveux courts et bouclés, le cou herculéen de son mari. Près de ce géant, elle paressait encore plus délicate et fragile; mais son attitude était si affectueuse qu'on l'aurait prise pour une mère consolant son fils malade. Carpius alla un moment contempler l'enfant qui dormait à poings fermés, lui effleura la joue du bout des doigts et, avant de sortir, il encercla les épaules de sa femme en disant :

— Marie, encore une fois, je te demande pardon si j'ai dû te contraindre à vivre dans cette cachette pour quelque temps; tu sais que je n'ai pas agi par caprice. Nous sommes dans les mains de Dieu : ayons confiance en Lui. Et toi aussi, continua-t-il en se tournant vers Cesidia, ne perds pas espoir. J'espère . . . je crois que le plus dur est maintenant passé.

La troisième nuit, Carpius réapparut, mais pas seul. Cesidia, qui s'était levée en hâte et qui était accourue en entendant frapper, s'était retirée un peu à l'écart pour le laisser entrer et allait refermer la porte quand elle se trouva en face de Possidia. La voir, se jeter à son cou et fondre en larmes se confondirent en un instant.

— Pardonne-moi, Possidia! Pardonne-moi! disait-elle en suffoquant sous les sanglots. Je ne savais pas . . . Pardonne-moi!

Surprise, un peu déconcertée, Possidia lui caressait les cheveux et cherchait délicatement à desserrer son étreinte pour voir son visage.

— Mais qu'ai-je à te pardonner ? demanda-t-elle. Je n'ai rien contre toi! . . . Ecoute-moi, Cesidia! Explique-toi plus clairement, je ne te comprends pas.

— Il est mort par ma faute! gémit la jeune fille en se cachant de nouveau le visage sur l'épaule de l'arrivante.

— Mort ? Qui donc est mort ? Explique-toi une fois pour toute, ma pauvre petite!

— Erone, ton frère! . . . Il était venu à la villa pour me parler!

— Enfin! s'exclama Possidia, relevant entre ses mains le doux visage baigné de larmes. Erone n'est pas mort. Qui t'a fait croire cette bêtise ?

— Il est vivant ? demanda la jeune fille anxieuse. En es-tu sûre ? Parles-tu sérieusement ?

— J'en suis absolument certaine. Crois-tu donc que je serais aussi sereine et que j'aurais des raisons de le nier si mon propre frère était mort ?

— Alors . . . alors, le Seigneur m'a vraiment exaucée. J'avais tant prié pour lui, j'avais demandé à Dieu de prendre plutôt ma vie . . .

Carpius et sa femme s'étaient retirés dans la pièce voisine par délicatesse et aussi pour laisser un peu de place disponible. En s'écartant un peu de Possidia, Cesidia s'aperçut de leur absence et découvrit en même temps, adossée à la porte, une jeune inconnue qui avait un je ne sais quoi de hautain dans le regard et qui l'observait avec une grande curiosité.

— C'est une amie à moi, dit Possidia; elle a voulu m'accompagner pour te connaître.

Cesidia la salua d'une légère inclination.

— Je crois vraiment que le Seigneur a exaucé tes prières et je te remercie au nom d'Erone, reprit Possi-

dia. Mais dis-moi une chose : comment as-tu pu te mettre en tête cette idée que tu étais responsable de la mort d'Erone ?

— Oh! . . . c'est qu'il était venu à la « Fiorita » pour me voir, pour me dire qu'il voulait . . . qu'il voulait m'épouser bientôt et se faire chrétien.

Possidia demeura un moment muette de surprise. Jamais l'idée ne lui avait traversé l'esprit que son frère pût un jour poser les yeux sur une esclave. Mais avec la surprise, la joie se frayait une place en ses pensées: Erone se ferait chrétien et il aurait près de lui une femme douée exceptionnellement, qu'elle même lui aurait indiquée si elle l'eût cru aussi indépendant des préjugés de son temps.

— Vois, Marcella, comme cette enfant est méchante, dit Possidia en attirant Cesidia près d'elle avec une tendresse qui démentait ses paroles. Elle me vole mon frère et ne m'en dit rien! . . . Pourquoi m'as-tu caché ce gros secret ? continua-t-elle en s'adressant directement à la jeune fille rougissante. Nous nous sommes vues dernièrement et nous avons conversé longuement; et tu n'as fait aucune allusion à ce sujet, rien, rien!

— Mais je ne savais rien non plus, je ne pouvais m'imaginer . . . Je ne suis qu'une pauvre esclave!

— Et mon frère ne t'avait jamais parlé de ses projets auparavant ?

— Jamais, jamais! protesta Cesidia.

— Je le crois, car je te sais incapable de mentir . . . Et à ton tour, de me croire si je te dis que je suis très heureuse de savoir que tu feras bientôt partie de notre

famille . . . Est-il indiscret de demander ce que tu as répondu quand Erone t'a proposé de devenir sa femme ?

En dépit de son jeune âge et de son inexpérience, Cesidia savait d'instinct que certaines de ses pensées et que certaines façons d'exprimer ses sentiments étaient réservées à Erone et que nul autre ne devait en recevoir confidence. Aussi, fit-elle dévier la conversation en demandant :

— Puis-je vraiment avoir la certitude qu'Erone est vivant ?

— Bien sûr! C'est un homme qui habite avec lui qui est venu spécialement à Rome pour me le dire. Naturellement, il ne peut venir te voir, mais . . .

— Alors, quand cette épreuve sera traversée, tu viendras habiter avec nous et tu resteras toujours avec nous, n'est-ce pas, Possidia ? Tu seras pour moi une maman, comme tu l'as été pour lui.

Carpius vint à ce moment annoncer son départ. Les trois femmes prièrent alors sa femme d'entrer et de se mettre au lit, lui assurant de veiller sur l'enfant avec soin. Elles passèrent toutes trois dans l'autre pièce, s'assirent l'une près de l'autre et commencèrent une longue conversation à voix basse où revenaient souvent les noms de Erone, Maxence, Constantin et où défilèrent tous les sujets : guerre, paix, vêtements, mariage, enfants et même petits-enfants. Possidia, en femme accomplie et toujours maîtresse d'elle-même, se reprochait parfois d'être trop loquace, mais décida de se repentir lorsqu'elle serait de retour chez elle. C'est elle toutefois qui rappela aux deux nouvelles amies que

l'aube était proche et qu'il fallait se séparer, avec la promesse de se revoir bientôt.

Avant de sortir, Marcella tira Cesidia à l'écart, lui dit quelques mots à l'oreille et l'embrassa avec tant d'affection que Possidia en fut étonnée.

Détendu, reposé, Erone s'éveilla alors qu'il faisait déjà grand jour. Le tambourinement de la pluie sur la toile de la tente lui rappela aussitôt sa triste condition d'homme traqué. A contrecoeur il ouvrit les yeux et aperçut, dans la clarté diffuse de l'abri de toile, un homme portant une belle barbe noire, debout, immobile, les mains levées vers le ciel et les yeux mi-clos. Cet homme priait, sans aucun doute; mais Erone ne pouvait s'expliquer cette étrange attitude qu'il n'avait jamais observée dans aucune demeure privée ni dans aucun temple.

Qui pouvait être cet inconnu ? A son arrivée, Flaccus lui avait simplement mentionné que le grabat qui occupait un coin de la tente appartenait à un homme qui venait passer quatre jours avec eux avant de partir pour un village voisin d'où il reviendrait sans doute bientôt.

Le centurion ne bougea point, pour mieux observer l'inconnu. De temps en temps, ce dernier prononçait à voix haute un mot ou une phrase, mais se remettait aussitôt à prier tout bas, inclinant profondément la tête

à intervalles irréguliers. Tendant l'oreille, le centurion réussit à distinguer cette phrase : « Tu conduis à la ruine tous les menteurs ». Il la répéta en lui-même et la médita avec plaisir. A bien y réfléchir, il se dit que cet homme devait mériter son estime.

L'inconnu continua son oraison durant un quart d'heure environ; puis, joignant les mains, il inclina son front et demeura quelques minutes plongé dans un profond recueillement et, sans faire le moindre bruit, il sortit de la tente. Le centurion bondit alors hors de son lit, enfila ses sandales et alla saluer cordialement ce nouveau compagnon qui rentra aussitôt dans la tente, rejetant sur ses épaules le capuchon qu'il avait tiré sur sa tête en sortant.

— Salut, compagnon d'infortune! dit-il.

— Salut, Erone! répondit l'homme à la barbe.

— Tu me connais donc ? demanda Erone, surpris.

— Je connais quelqu'un qui te ressemble beaucoup, ta soeur Possidia si je ne m'abuse. Cette nuit, quand je suis rentré, je t'ai reconnu tout de suite à la lueur d'une chandelle.

— Et te voilà ici, pourchassé comme moi ?

— Oui, mais pas pour le même motif. Ton erreur à toi, ce fut ta trop grande richesse, la mienne, ma langue trop longue. On a rapporté à Maxence que, au cours d'une de nos réunions, je l'ai appelé « tronçon de tison fumant »; le titre lui a déplu, naturellement. C'est pourquoi . . .

— Combien de temps cela durera-t-il ? . . . demanda Erone, comme s'il se parlait à lui-même.

— Pas très longtemps, je crois. Dans une semaine,

Maxence m'aura oublié, à moins que celui qui m'a dénoncé ait intérêt à lui en faire souvenir. Et puis . . . Maxence est un homme de chair et d'os comme tout le monde; qui peut lui assurer qu'à force de faire poignarder les corps et sauter les têtes, il ne rencontrera pas bientôt un bras armé contre lui ? Plusieurs empereurs ont emprunté cette voie de crimes avant lui et leur fin tragique pourrait lui servir de matière à réflexion.

Pendant que l'inconnu parlait, Erone réfléchissait : les réunions auxquelles il avait fait allusion devaient être comme celles qui se tenaient à sa villa « Fiorita » et, pour parler publiquement aux chrétiens, cet homme devait être un de leurs chefs, peut-être un de ces prêtres dont Carpius lui avait parlé. Et d'après ce qu'il avait vu et entendu jusqu'ici, il le jugeait non seulement sympathique, mais capable de comprendre son cas et de l'aider. Aussi, profitant de cette confiance spontanée qui naît seule de la communauté d'infortune, il lui demanda sans plus de cérémonie :

— Es-tu chrétien ?

— Oui, par la grâce de Dieu.

— Et . . . quel est ton nom ? Si je le connais, il me semble que je pourrai te parler avec plus de liberté. Mais ne me juge pas trop indiscret!

— Je m'appelle Sylvestre, et j'ai réellement vécu dans les bois durant plusieurs années, comme l'indique ce nom. Mais rassures-toi, je sais également vivre en ville et parmi les hommes car en temps voulu, mes parents ont eu le courage et la patience de m'apprivoiser !

— Sylvestre . . . ce n'est pas un nom bien répandu

mais fort approprié à notre condition de vie actuelle ! Tâchons donc de nous aider mutuellement afin de rendre notre existence ici moins pénible. Et pour commencer, je crois que tu pourrais me donner un coup de main dans une affaire assez délicate. C'est un problème intime que je ne puis résoudre seul et que j'aimerais t'exposer. As-tu le temps de m'écouter ?

— Comment ne l'aurais-je pas ? Sous la tente, on ne peut que dormir ; dehors, la pluie nous transperce. Parler un peu sera plutôt un désennui qu'une fatigue.

— Alors, asseyons-nous, ce sera plus commode.

— D'accord. Seulement, attends ! Tu es encore à jeun, moi de même et j'ai faim ! Je pourrais aller chercher quelque chose à grignoter tout en causant.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, répondit Erone que cette suggestion mettait en appétit.

Tirant son capuchon sur sa tête, Sylvestre sortit, échangea quelques mots avec Flaccus dans l'autre tente et revint, portant sur une planche en guise de cabaret tout le nécessaire à une abondante collation. Il déposa le tout par terre entre les deux tabourets que le centurion avait approché durant ce temps. Les deux hommes s'assirent et, tout en commençant le repas, Sylvestre interrogea :

— Et alors ? . . .

— Alors, je dois te dire que j'aime follement une jeune fille chrétienne. Sans qu'elle me l'ait dit, je crois qu'elle ne consentira à m'épouser que si je me fais chrétien. Aussi . . .

— Tu veux te faire chrétien, si je comprends bien.

— Oui, mais j'aimerais que cela se fasse au plus

tôt, car je ne sais pas combien de temps j'échapperai aux recherches de Maxence et aussi parce que ... je vais être sincère ... parce que je ne peux plus vivre sans cette jeune fille.

Sylvestre réfléchit un moment, mastiquant lentement une bouchée de pain ; puis, avec un calme qui contrastait avec l'impatience du centurion, il demanda :

— Connais-tu suffisamment notre religion ?

— J'ai lu superficiellement et, je l'avoue, avec l'esprit assez troublé, l'« Evangile de Jésus-Christ » qu'un ami m'avait prêté.

— Quelle impression t'a faite cette lecture ?

— Bah ! Franchement, il me semble qu'on relate trop de miracles dans ce livre. Mais ceci n'a guère d'importance. Je renonce volontiers à toute discussion et je suis disposé à croire tout ce que vous me direz de croire, même aux miracles les plus invraisemblables, pourvu que je puisse devenir chrétien au plus tôt.

— Et épouser ta bien-aimée, n'est-ce pas ? ajouta Sylvestre avec un sourire indulgent. Je comprends, je comprends. Mais vois-tu, la personne que tu aimes est à Rome, si je ne me trompe, et ne peux venir te rejoindre ici sans risquer de te faire découvrir par tes ennemis. Et d'un autre côté, tu ne peux aller la trouver non plus. Laisse donc de côté la pensée du mariage, au moins pour aujourd'hui et demain et considérons avec calme et sérieux ton désir d'embrasser notre religion. Celui qui se fait chrétien s'engage pour toute la vie et pour tous les actes de sa vie. Tu disais il y a quelques instants que tu étais prêt à accepter aveuglément les récits les plus invraisemblables de l'Evangile.

Implicitement, tu voulais dire que sans les nier ni les discuter, tu n'es pas convaincu de leur authenticité. Mais avec ces dispositions, tu ne peux entrer dans la religion chrétienne. Dieu ne peut accepter une foi qui coûte si peu et qui lui est donnée comme une aumône.

— Donc, je devrais tenir pour vrai et indiscutable que ce Jésus est ressuscité après être resté je ne sais combien de temps dans un sépulcre, qu'il a marché sur les eaux comme sur la terre ferme, qu'il a rassasié des milliers de personnes avec cinq pains et qu'en plus, il a rempli douze corbeilles avec les restes du repas ? Mais ce sont des choses impossibles !

— Impossibles pour moi, pour toi, pour tous les autres hommes, mais non pour Dieu. Ses trois dernières années, Jésus les a vécues constamment parmi la foule, dans les villes et les villages où il a accompli tous ces miracles devant des milliers de personnes. Quelques années plus tard, ces mêmes personnes ont eu entre les mains nos saints livres qui racontent en détails les miracles dont ils avaient été témoins. Crois-tu que ces gens n'auraient pas protesté s'ils avaient lu quelque chose non conforme à la vérité ? Eh bien, pas une voix ne s'est élevée pour démentir ou même rectifier ces récits. N'est-ce pas une preuve assez convaincante de leur authenticité ? D'autant plus que nombre de témoins oculaires, et spécialement les apôtres qui accompagnaient Jésus, donnèrent leur vie pour confirmer ce qu'ils avaient vu, entendu et enseigné à leur tour.

— Admettons tout ce que tu dis. Reste un fait : pour croire à certains de ces miracles, il faut renoncer à notre raison. Il nous faut les accepter en disant que

sont vraies certaines choses contraires à tout ce que nous avons continuellement sous les yeux et à notre façon de raisonner.

— J'ai pensé de la sorte avant même que tu sois au monde, répliqua Sylvestre ; mais par la grâce de Dieu, j'ai compris que la foi chrétienne non seulement n'humilie et n'avilit point notre intelligence, mais qu'elle satisfait une de ses plus intimes et profondes aspirations. Les poètes racontent que Minerve sortit armée du cerveau de Jupiter, que Vénus est née de l'écume de la mer, que Progné fut changée en hirondelle, que Phyllis fut transformé en amandier, et que les navires d'Enée devinrent des nymphes qui se baignent dans le Tibre depuis des milliers d'annés et qui ne sont pas encore assez propres pour se laisser voir. Et la légende d'Eole qui ouvre la porte de sa caverne et laisse les vents sortir tous ensemble comme les poules quand s'ouvre le poulailler ? . . . Crois-tu cela et tant d'autres histoires que tu as lues ou entendu raconter et que tu connais plus que moi ?

— Non, répondit aussitôt le centurion ; je ne les crois pas pour la raison que je t'ai dit tantôt : ce sont des choses impossibles.

— Et toutefois, ces histoires et autres du genre sont enseignées dans les écoles, racontées aux enfants, représentées sur la scène, perpétuées dans les monuments et supposées vraies dans la conversation de milliers de gens qui, comme toi, n'y croient pas. Pourquoi ? Parce que, et remarque bien ceci, tous nous avons besoin de nous confier à la protection de quelqu'un plus grand, plus fort que nous, capable de faire des actes immensé-

ment supérieurs à nos capacités limitées. Si nous connaissons le vrai Dieu, ses perfections et ses oeuvres merveilleuses, nous sentons apaisée notre soif de grandeur et de mystère; si nous ne le connaissons pas ou refusons de le reconnaître, nous cherchons à remplir le vide de notre âme par les rêves de l'imagination ou nous nous laissons berner par les élucubrations de poètes fantaisistes. C'est la seule explication possible au fait que nous, romains, considérés comme peuple sage et équilibré entre tous, nous ayons institué autant de fêtes et élevé autant de temples pour honorer une foule de divinités qui trahissent à plaisir les droits les plus sacrés, qui échangent entre elles des injures de commères, qui se battent, qui font la paix et qui retournent se battre et qui ne dédaignent pas de descendre chez les hommes où les méchancetés qu'elles combinent tomberaient souvent sous les rigueurs du code pénal !

Sylvestre parlait lentement, d'une voix tranquille, cherchant parfois ses mots pour adapter son raisonnement à son interlocuteur peu versé dans les questions religieuses. Les coudes appuyés aux genoux et les mains jointes sous le menton, le centurion l'écoutait avec un mélange croissant de désillusion et d'impatience. Il avait espéré être accueilli à bras ouverts par les chrétiens en se disant prêt à se soumettre aveuglément à tous leurs rites et à accepter sans discuter toutes leurs croyances. Et voilà qu'il lui fallait affronter toutes les difficultés auxquelles Catulus avait vaguement fait allusion.

— Vous dites que les adorateurs des dieux sont des sots, interrompit-il presque avec dépit; et les adorateurs

des dieux disent que vous manquez d'intelligence. Qui a raison ?

— Une simple réflexion te donnera la réponse : pour trouver l'origine de vos croyances, vous devez remonter à un poète, à un chanteur ambulant ou à une légende incontrôlable; nous, nous avons appris les vérités de notre foi des lèvres mêmes du Fils de Dieu. Vos divinités se contentent de quelque acte extérieur accompli à date fixe, comme le paiement des impôts, et vous laissent libres pour tout le reste; notre Dieu nous impose l'observance de ses lois dans tous les moments de notre vie. Pour vous encourager à pratiquer vos croyances, vous avez des souverains qui donnent des fêtes et construisent des temples, même quand ce sont des impies comme Maxence; et pour nous, jusqu'à dernièrement, il était interdit de pratiquer notre foi sous peine de mort. Et malgré cela, le nombre des chrétiens augmente chaque jour tandis que votre religion perd des adeptes et tombe en décrépitude sous les yeux de ceux mêmes qui la pratiquent encore par pure convenance ou tradition. Il y a encore une autre différence que je voudrais te faire remarquer : tu m'as dit aimer une jeune fille et désirer l'épouser. Renoncerais-tu à elle par amour de Jupiter ou de Vénus qu'on dit être si belle ?

— Belle ou pas belle, pour moi elle ne vaut pas un cheveu de ma Cesidia; et tant que je serai vivant, je ne renoncerai pas à elle pour l'amour de quiconque!

— Donnerais-tu ta vie pour l'un ou l'autre de vos dieux ?

— Non! Pourquoi le ferais-je ?

— Eh bien, sache que des milliers de chrétiens. en

moins de trois siècles, se sont laissés flageller, décapiter, écarteler, brûler vifs ou dévorer par les fauves par amour pour notre Dieu. Et même aujourd'hui, des centaines de soldats, jeunes comme toi, peut-être amoureux comme toi, sont jetés en prison et meurent pour notre foi. Tu as peut-être entendu parler de Sophronie, la femme de notre préfet, qui, voyant sa maison envahie par les prétoriens qui devaient la conduire à Maxence, demanda un délai pour se vêtir convenablement, se retira dans sa chambre et se donna la mort. Mais ce que tu ignores, c'est que cette femme était chrétienne et qu'elle chercha la mort pour se soustraire à une action que la conscience chrétienne condamne. La foi chrétienne exige une foule de renoncements. Si elle n'était qu'une mystification, une imposture, crois-tu qu'elle subsisterait ?

— Si votre Dieu est l'unique qui existe, dans quelques années, le monde entier sera chrétien : la vérité fait toujours son chemin.

— Oh! non, non! Erone, ne crois pas cela! Il y aura toujours dans le monde des mécréants comme Maxence, des voleurs comme son père, des violents, des ivrognes, des libertins et autre vicieux. Tous ces gens trouveront toujours un prétexte pour rejeter une religion qui condamne leur façon de vivre. Des milliers d'hommes entendirent la parole du Fils de Dieu; une centaine ou guère plus crurent en lui. Les proportions pourront varier selon le temps, mais il est certain qu'il y aura toujours des croyants et des incroyants.

Erone était ennuyé. La religion chrétienne lui paraissait beaucoup plus compliquée qu'il ne l'avait cru. Et son compagnon profitait de chaque mot qu'il disait pour

lui débiter un discours, agréable jusqu'à un certain point, mais qui n'avait rien à voir avec l'unique problème dont il espérait recevoir la solution.

Si je ne le ramène pas sur le sujet, pensa-t-il, il me gardera ici jusqu'à ce soir sans arriver à aucune conclusion.

Et sans plus, il l'interrompit avec un soupçon d'impatience dans la voix.

— En résumé, dit-il, venons au fait : que dois-je faire pour devenir chrétien ?

— Ce que tu dois faire ? répondit Sylvestre toujours calme. Voici : étudier notre religion, te convaincre qu'elle est seule vraie et prendre la résolution de l'observer. Difficile ? Non! Dieu a préparé ton âme en te donnant des qualités exceptionnelles. Il t'a conservé honnête dans un milieu dépravé; il t'a donné l'amour des pauvres; il t'a doué d'une intelligence pour connaître la vérité et d'un bon jugement pour l'apprécier et surtout, il a mis sur ton chemin une femme chrétienne qui te servira de guide par sa grâce et ses vertus. Je suppose, en effet, qu'elle a attiré ton attention non seulement par la beauté de son corps, mais aussi et spécialement par celle de son âme.

— Je ne sais pas, répondit Erone, heureux de pouvoir finalement parler de Cesidia ; je ne sais si je l'aime pour son corps ou pour son âme. Je sais que je l'aime et que je n'en aimerai jamais d'autre qu'elle ; je sais que pour l'avoir à mes côtés, je renoncerais à un empire et donnerais ma vie mille fois plutôt que de lui laisser faire le moindre mal.

Et il aurait continué à accumuler de grandes phrases

pour donner une idée de l'étendue et de la force de son amour si, levant les yeux, il n'avait aperçu le visage de Sylvestre sillonné de larmes.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il inquiet. T'ai-je offensé ? Ai-je dit quelque chose d'inconvenant ? Excuse-moi . . . je ne voulais pas . . .

Sylvestre s'était levé pour faire quelques pas dans l'étroit rectangle libre de la tente ; il s'essuya les yeux, revint s'asseoir et prenant dans les siennes les mains du centurion, il dit de sa voix calme mais solennelle en même temps :

— Tu ne m'as pas offensé, Erone, tu n'as rien dit d'inconvenant : tu ne m'as donné aucun motif de verser des larmes. C'est de moi-même que j'ai à être mécontent. Tes paroles m'ont fait comprendre davantage mon ingratitude envers le bon Dieu. Tu donnerais la vie pour une femme qui est bonne, sans doute, mais qui n'est qu'une pauvre créature, une femme qui pourrait mourir aujourd'hui, demain et laisser ta générosité sans récompense. Et moi, je ne peux accomplir un sacrifice bien plus petit pour l'amour de Dieu qui est immensément grand, bon et beau, et qui ne laisse pas sans récompense même un verre d'eau donné à un pauvre en son nom. Me convaincrai-je jamais de l'indignité de ma conduite ? continua Sylvestre en un triste soliloque; ou mieux, apprendrai-je à adapter ma conduite à mes convictions ? Je sais que Dieu a droit à tout mon amour et que je ne dois vivre que pour lui ; je le sais. Je déteste mon manque de générosité, je l'ai déploré plusieurs fois; mais trop souvent, je fuis le sacrifice, comme si je n'avais pas le ferme propos de m'amender. Que de contradic-

tions je rencontre en moi à mesure que passent les ans et que j'apprends à me connaître ! Avec difficulté, après de longues luttes et en me faisant violence à moi-même, je réussis à faire pour Dieu ce que tous font habituellement sans effort pour les êtres qui leur sont chers !

A ce point, Sylvestre dut se rendre compte qu'il ne convenait guère prolonger ses amères réflexions en présence de ce compagnon qui déjà une fois l'avait invité à aller droit au but et qui attendait avec impatience qu'il s'intéressât à son cas. Se redressant sur son tabouret, il secoua la tête pour en chasser ses préoccupations intimes et dit résolument :

— Revenons à notre discussion. Je disais donc, en premier lieu, que tu devrais étudier notre religion. As-tu ici l'Evangile que tu dis avoir lu ?

— Non. Je l'ai laissé à Rome et qui sait entre quelles mains il ira finir si on a perquisitionné la maison !

— Peu importe. J'en ai un exemplaire que je peux te prêter et que nous pourrions lire ensemble . . . Mais débarrassons-nous de ceci avant.

On ramassa les restes de la collation pour les porter à Flaccus.

— Il ne pleut plus, annonça-t-il en rentrant, et le ciel s'éclaircit. Tant mieux pour nous. Nous pourrons sortir pour nous dégourdir les jambes et lire plus à l'aise. Attends.

Tirant de son enveloppe un parchemin qu'il gardait à la tête de son grabat, il prit également son tabouret et s'apprêta à sortir, disant au centurion :

— Apporte aussi ton siège, nous ne pourrons mar-

cher continuellement et nous ne pouvons nous asseoir sur la terre mouillée.

Tandis qu'ils choisissaient un endroit sous les arbres pour installer leurs tabourets, Flaccus sortit de sa tente avec une brassée de branches sèches et leur dit, indiquant deux grosses pierres placée l'une près de l'autre :

— Je vais profiter de cette éclaircie pour préparer un repas chaud. Si vous n'avez pas de secret à vous raconter, venez vous asseoir près du feu : vous pourrez vous chauffer et moi, j'entendrai ce que vous direz.

— Oh ! merci, Flaccus, répondit Sylvestre. Tu es toujours bon et pratique. Il ne fait pas très froid, mais un peu de feu nous fera du bien pour nous débarrasser de l'humidité.

Bien que venant de milieux divers, les trois hommes s'entendaient comme trois frères réunis sous le regard protecteur du Père.

A la fin de cette première journée passée dans son refuge, Erone se sentait assez satisfait. Il avait longuement discuté avec Sylvestre ; il avait lu plusieurs épisodes de la vie de Jésus, que son compagnon illustrait d'explications supplémentaires. Il s'était rendu compte de l'étendue de ses connaissances non seulement sur le plan religieux, mais aussi dans le vaste champ de la politique et de la vie militaire ; il avait même pris goût à entendre cette élocution lente et monotone qui, tout d'abord, lui avait un peu tapé sur les nerfs. Certes, la pensée lancinante de Cesidia et de ses esclaves, de César et des dangers qui le guettaient, de ses biens perdus et des renoncements que lui imposait sa nouvelle vie le tourmentait encore avec insistance, mais l'assurance de Sylvestre faisant des projets pour un avenir prochain l'aidait à espérer dans des jours meilleurs pour lui aussi.

Flaccus se tenait hors de la discussion, tout occupé à maintenir sa bonne réputation de cuisinier provisoire. Et quand il plaçait son mot dans la conversation, ses réflexions faisaient toujours preuve d'un grand bon

sens, comme il arrive souvent chez les gens qui ont toujours vécu en contact de la nature et qui ont beaucoup travaillé.

Puis, ils mangèrent ensemble le poulet que Flaccus sortit fièrement de la marmite, arrosé généreusement de *garum,* la sauce piquante dont étaient friands les Romains de l'époque. Ils se payèrent ensuite le luxe d'une promenade sous bois, pour relever les pièges à lièvres tendus par le brave cuisinier.

Comme Catulus l'avait prévu, un de ses serviteurs s'amena dans le courant de l'après-midi pour s'informer des provisions à apporter la nuit suivante et prendre des nouvelles des deux hommes qui, depuis plus de quatre mois, vivaient loin de leur maison et de leur famille. D'allure simple et ingénue, mais d'intelligence ouverte, le garçon pouvait avoir treize ans. Flaccus le laissa raconter les mauvais traitements qu'il avait reçus des prétoriens au cours des mois passés et qu'il n'oublierait jamais ; il l'amena dans sa tente et se fit donner des nouvelles de sa famille que le garçon avait l'occasion de voir quotidiennement. Pour cet homme qui avait tiré de l'intimité de son foyer et du travail de ses terres les joies les plus pures de sa vie, la solitude et l'inaction constituaient un lourd fardeau et les visites du garçon lui apportaient un secours inappréciable dans son épreuve. Il le gardait toujours le plus longtemps possible, le comblait d'amabilités, se faisait raconter mille détails sur les siens. Et le garçon parlait d'autant plus volontiers qu'il rapportait chaque fois à la maison quelques pièces d'or dont il n'était guère habitué à voir la couleur.

Le jeune messager allait partir quand apparut un paysan que Flaccus salua joyeusement comme une vieille connaissance. C'est le vieux gardien des chevaux qui l'envoyait, dit-il, pour les avertir que trois individus s'étaient présentés à la cabane le matin même, sans doute des hommes de l'empereur. Ils disaient être des voyageurs, mais ne démontraient aucune hâte de poursuivre leur route ; ils interrogèrent le vieillard sur la provenance des chevaux, sur l'usage auquel ils étaient destinés, sur les habitants des environs, etc. Naturellement, le vieillard était sur ses gardes et les avait embrouillés avec toutes les histoires qu'il tenait en réserve ; mais il avait cru préférable d'avertir les proscrits d'être sur leurs gardes, puisque évidemment, Maxence n'avait oublié ni Catulus ni Flaccus et qu'il poursuivait ses recherches. Le paysan même qui apportait la nouvelle devait demeurer dans le bois jusqu'à la nuit tombée par mesure de prudence.

— Cet empereur maudit vient donc nous troubler jusqu'ici ? s'exclama Erone qui avait l'impression, en ce lieu sauvage, d'être si éloigné du reste du monde que rien plus ne pouvait l'atteindre.

— Il n'y a pas lieu de se troubler, rassura amicalement Sylvestre. Le vieux gardien a simplement recommandé prudence et circonspection. Si nous nous trouvions réellement en danger, il aurait employé une toute autre formule, crois-moi.

Flaccus et le paysan se mirent à parler des moissons ; ainsi, le centurion et Sylvestre purent reprendre, pour une couple d'heures, leur discussion animée. Erone avait la conviction de s'approcher de Cesidia à mesure

qu'il apprenait à connaître sa religion. Et Sylvestre, qui savait n'avoir qu'un temps limité pour instruire ce compagnon qu'il estimait hautement, caressait l'idée de l'accueillir lui-même dans l'Eglise et désirait par conséquent le convaincre au plus tôt de la véracité de la foi chrétienne.

Quand les premières ombres du soir couvrirent la forêt, Flaccus éteignit le brasier qu'il avait entretenu tout le jour et invita les deux hommes à entrer dans sa tente, puisque tous désiraient veiller jusqu'aux retour de Catulus. Mais ce Catulus qu'ils croyaient encore loin les fit bientôt bondir hors de la tente quand sa voix brève et impérieuse appela : Flaccus ! Flaccus !

Ils se précipitèrent tous trois et, de la direction opposée à celle ordinairement empruntée, ils le virent arriver sur son cheval écumant de sueur et les naseaux fumants.

— A l'aide ! Faites vite ! Je suis blessé ! dit-il à mi-voix aux trois hommes qui accouraient.

Sylvestre arriva le premier et l'aida à descendre du cheval qui, visiblement excité par les égratignures qui lacéraient ses pattes et ses flancs, piaffait, s'emballait et hennissait chaque fois qu'il était touché.

— Père Sylvestre, j'ai une mauvaise blessure à l'épaule gauche ; j'ai perdu beaucoup de sang et peut-être n'aurais-je pas réussi à arriver jusqu'ici si mon brave Furius n'avait accompli le miracle de traverser tout le bois.

Sylvestre avait perdu son flegme habituel. Soutenant Catulus jusqu'à la tente, il le fit allonger sur son grabat, déchira vivement la manche de la tunique

teinte de sang et commença à nettoyer la blessure de tout le sang qui s'y était figé. Mais voyant que la blessure saignait toujours abondamment, il releva le blessé et le fit asseoir sur un escabeau. Erone avait pris la lampe et éclairait Sylvestre. Flaccus tout empressé, courait prendre ce qu'on lui indiquait et guettait toutes les occasions de se rendre utile.

Une fois soigneusement lavés la blessure et tout le bras, Sylvestre pria Flaccus de lui apporter du vin fortement alcoolisé pour désinfecter la plaie. Mais lorsque Catulus vit arriver la coupe, il la saisit, la vida d'un trait et la rendit à Flaccus en disant d'une voix insouciante qui les fit rire tous :

— Va en chercher d'autre.

Sylvestre dut travailler longuement. Sa façon experte de procéder démontrait qu'il n'en était pas à ses premières armes, mais il eut du mal à arrêter l'hémorragie. Catulus ne manifestait aucune douleur ni aucune impatience. Peut-être était-il trop absorbé dans ses pensées, qu'il ne tarda pas à exprimer.

— Nous sommes deux idiots, le savais-tu ? dit-il au centurion agenouillé devant lui pour mieux éclairer Sylvestre. Oui, nous sommes deux idiots à l'échine trop étroite pour tous les coups de fouets que nous mériterions. Et moi, je suis plus imbécile que toi encore . . . Te rappelles-tu ce soldat que nous aurions pu tuer comme un chien, hier, et que nous avons au contraire laissé filer comme une anguille ?

— Oui, je me souviens.

— N'as-tu pas pensé que cet individu avait pu nous examiner à son aise et qu'il pouvait nous reconnaître

à un mille de distance ? Vois comme j'ai raison de dire que nous avons agi comme deux idiots ! Heureusement, cet imbécile n'a pas su profiter de notre folie et ne s'est pas montré plus intelligent que nous ! Il pouvait arriver par derrière, me plonger son épée entre les épaules et courir recevoir la récompense promise à celui qui débarrasserait le monde de ma présence. Non, mes seigneurs ! Il a voulu jouer au courageux ! Il a voulu me provoquer ouvertement ! Il n'a pas pensé, l'imbécile, que si Catulus a le cerveau malade, il a le bras solide et qu'il ne commet pas deux fois la même erreur !

— Tâche de rester tranquille, interrompit Sylvestre, si tu veux que j'en aie bientôt fini.

— Tu l'as donc tué ? demanda Erone, curieux de connaître l'issue de la rencontre.

— Tu penses ! Puisque l'un des deux devait mourir, je lui ai donné la préséance . . . Et tu verras qu'il n'est pas le dernier que j'envoie dormir dans sa fosse !

— Catulus ! intervint Sylvestre avec gravité. Tu as passé à un doigt de la mort ; tu es blessé assez grièvement que la mort pourrait venir te cueillir dans quelques jours, et déjà, tu fais d'autres projets homicides ?

— Homicides ! Homicides ! Il n'y a que Maxence que je tuerais de sang-froid, car il est indigne de vivre : les autres mortels peuvent être assurés que je ne leur toucherai pas, à moins d'être provoqué comme aujourd'hui. Tu dis que ton Dieu défend d'assassiner un tyran. Mais s'Il est aussi juste que tu le prétends, pourquoi le laisse-t-il vivre et permet-il que tant d'hommes soient sacrifiés à ses caprices ? Que ton Dieu fasse tomber la

foudre sur la tête de Maxence, et à l'instant même, je deviendrai le plus convaincu des chrétiens.

Sylvestre avait plusieurs fois entendu semblables discours. Une controverse aurait été inutile en ce moment, surtout qu'à la haine envers l'empereur s'ajoutait maintenant le dépit d'avoir été blessé et d'être condamné à l'immobilité pour quelque temps. Il ne répliqua pas.

D'ailleurs, Erone orienta rapidement la conversation sur un autre sujet, demandant des nouvelles de Cesidia.

— Absolument rien ! répondit brusquement Catulus. On ne l'a pas vue chez toi et ta soeur la croyait à la maison comme toujours. Je gage qu'elle est à la villa et que la peur l'aura fait se cacher . . . Mais quelle perle que ta soeur ! Si elle était un homme, elle aurait l'étoffe pour faire un grand général !

— Je pourrais aller à la villa cette nuit ? Qui sait si on ne l'a pas trouvée aujourd'hui ?

— Tu ne dois pas y aller cette nuit, et pour deux raisons, déclara rudement Catulus. D'abord, si tu la trouvais là, tu serais capable de l'amener ici pour ne pas t'en séparer ; ensuite, je crains d'avoir été vu quand j'étais aux prises avec ce brigand et que les environs soient surveillés. A propos, fais-moi le plaisir d'aller voir comment va mon pauvre cheval. Prends un peu de paille sèche pour l'essuyer et trouve-lui quelque chose à manger. Je ne voudrais pas qu'il prenne froid, tout en sueurs comme il est . . . Je ne trouverais pas son pareil dans tout l'Empire !

Erone renonça donc à l'idée d'aller faire un tour à la villa. Il se mit à la recherche du cheval qui avait

brisé la bride qui l'attachait à un arbre et qui rôdait parmi les buissons, cherchant quelques touffes d'herbe sèche parmi les branchages. Il le bouchonna soigneusement, lui donna à boire et, n'ayant rien d'autre, il lui donna une abondante ration de farine mêlée de miettes de pain.

Quand il rentra sous la tente, Sylvestre avait terminé sa besogne d'infirmier, s'était lavé les mains et discutait avec Catulus.

— Je connais à Rome un médecin grec qui a une collection d'herbes très efficaces pour la cicatrisation des blessures. Vers minuit, je me rendrai chez une brave famille de paysans de ma connaissance et qui m'accordera l'hospitalité. De là, j'enverrai chez ce médecin un homme qui passera également chez des amis pour s'enquérir des nouvelles qui circulent en ville. La nuit suivante, je reviendrai, amenant peut-être un médecin ; ce dernier point n'est pas sûr cependant, il faudra d'abord que j'aie son opinion.

Maintenant que Catulus était blessé et exigeait des soins, le commandement du petit groupe de proscrits revenait à Sylvestre, le plus pondéré et le plus ingénieux de tous. Il avait assumé sa nouvelle fonction sans ostentation, mais en toute évidence.

— Pour trois ou quatre heures au moins, dit-il à Catulus, tu devras rester assis ou debout, pour favoriser la cicatrisation. Puis, tu essayeras de te coucher ; si tu n'éprouves aucune douleur particulière, tu peux être tranquille. Au contraire, si tu t'aperçois que le sang presse sur la blessure et cherche à sortir de nouveau, il faudra te redresser aussitôt. Tu pourras marcher un

peu et t'asseoir. Mange peu, et de la nourriture légère, des fruits, par exemple. Bois encore moins, et surtout par d'eau, ajouta-t-il avec un large sourire, sachant que Catulus n'en buvais jamais.

— Manger peu et boire encore moins, grommela Catulus. Pour combien de temps devrai-je me conformer à tes prescriptions ?

— Au moins pour toute la journée de demain.

— Très bien. Il m'est déjà arrivé de rester un jour entier sans boire ni manger quand je n'étais pas blessé. Je suis encore capable de le faire, surtout si cela m'aide à me rétablir plus vite !

Ayant prié Erone de tenir compagnie au blessé quelque temps pour permettre à Flaccus de se reposer, Sylvestre se retira seul dans l'autre tente pour prier un peu avant de se mettre en route.

Flaccus accepta de dormir quelques heures, exhortant bien toutefois ses amis de l'éveiller en cas de nécessité. Erone suspendit la lampe à l'autre extrémité de la tente pour que sa lueur ne troublât pas son sommeil ; puis, il vint s'asseoir en face de Catulus. Le silence régna bientôt sur le campement, entrecoupé seulement par quelques phrases échangées à mi-voix par le centurion et le malade. Durant les longs intervalles de silence, chacun suivait le cours de ses pensées, revoyant les êtres chers, méditant sur les événements joyeux ou tristes qui avaient orienté leur vie dans une direction bien imprévue ou se concentrant sur un avenir problématique qu'ils auguraient meilleur.

C'était trop exiger de Catulus que de le contraindre à garder le lit trois jours ou à se contenter d'une promenade autour des deux tentes en attendant la cicatrisation parfaite de la plaie de son épaule. Les longues heures d'insomnie de cette première nuit avaient aiguisé en lui ce besoin inné d'une activité quelconque pour occuper ses énergies et ses pensées. Aussi, quand ses deux compagnons vinrent le saluer à l'aurore en disant que la journée promettait d'être belle, il avait déjà élaboré un projet qui les tiendrait actifs durant des jours et des mois.

— Nous ne sommes pas bien ici, dit-il. Le campement est trop bas et, en cas de longues pluies, le sol se transformerait en marécage. Puisque nous avons du temps devant nous, profitons-en pour transporter ailleurs nos pénates et nous fabriquer une confortable installation. Ici, ces arbres tout près étaient forts commodes l'été, mais ils nous cachent maintenant le peu de soleil qu'on peut goûter.

Convaincus ou non de la nécessité de cette entreprise, ses deux compagnons approuvèrent ses paroles et

se mirent à inspecter les environs pour trouver un site convenable. Non loin de la source où ils allaient quérir l'eau nécessaire à leurs besoins, ils découvrirent une butte assez étendue et bien exposée ; ils y amenèrent Catulus qui se déclara enchanté du lieu. Et, tout de suite après la légère collation du matin, ils se mirent au travail. C'était un ouvrage de longue haleine. Il fallait abattre une douzaine de gros arbres, éclaircir une centaine d'autres plus petits, niveler le terrain, déloger quelques grosses pierres et émonder quelques arbres pour permettre au soleil de pénétrer.

Ils s'attelèrent tous à la tâche, sans hâte intempestive, n'ayant pas d'autre problème à régler pour le moment. Ils s'étaient partagé le travail, chacun choisissant ce qui était davantage conforme à ses goûts et à ses possibilités. Erone préférait la coupe des arbres et exerçait sa force en donnant des coups de hache qui auraient fait envie à un bûcheron de métier. Flaccus était devenu ingénieur et, souvent, il interrompait son travail pour énoncer une idée nouvelle afin de faciliter l'écoulement des eaux, de se défendre de l'humidité, d'éviter les dommages en cas de tempêtes et même, il avait inventé un rudimentaire systême d'égoût pour une meilleure hygiène et une plus grande propreté. Catulus s'était réservé le plan général des travaux et aidait l'un ou l'autre, de son mieux, recueillant les racines et les branchages et les transportant hors de la zone du campement, pour les brûler lorsqu'ils seraient secs. Quand il passait quelques jours avec eux, Sylvestre faisait aussi sa part. Le chef chrétien s'était réjoui de voir les trois hommes entreprendre un tel projet au lieu de se

plonger dans une tristesse qui les aurait sans doute menés au désespoir.

Il avait tenu sa promesse et avait apporté à Catulus les herbes médicinales qui avaient aidé la guérison ; il avait amené au blessé un médecin renommé qui avait examiné méticuleusement la blessure, avait complimenté Sylvestre des bons soins prodigués et avait assuré que la robustesse du malade hâterait son complet rétablissement. Et — ô merveille ! — il était parti sans demander d'honoraires.

Et les jours passaient. Le vieux pasteur agissait toujours comme agent d'information, transmettant aux reclus ses propres observations et les nouvelles qu'on lui rapportait. Sylvestre avait également toujours quelque chose à raconter à chacune de ses visites et ensemble, on commentait durant des heures les événements. Mais la grande préoccupation demeurait toujours l'aménagement du camp.

Un soir, cependant, ils eurent une visite pour le moins inattendue. Erone était resté seul hors de la tente et, assis sur un fagot de branches, il dessinait dans la poussière avec le bout d'un bâton des figures étranges cherchant à faire jaillir de son esprit un beau visage aimé. Soudain, un bruit inaccoutumé et un murmure vinrent le tirer de son rêve. Il bondit sur ses pieds, se tourna d'un trait et découvrit, entre les branches d'un buisson, le sourire béat et la chevelure en broussaille de Mamerte qui cria :

— Maître, maître !

Le centurion leva les bras dans un geste de désolation et dit sévèrement :

— Qui t'a dit de venir ici, animal sans cervelle ? Retourne immédiatement sur tes pas, si tu ne veux pas . . .

Les mots moururent sur ses lèvres quand, derrière l'épaule de Mamerte, il vit apparaître Marcella, les cheveux un peu en désordre et un pan de manteau déchiré, mais souriante et gaie comme il ne l'avait jamais vue. La jeune patricienne avança rapidement, toujours souriante, et lui tendit la main.

— J'ai voulu être également un animal sans cervelle comme Mamerte, dit-elle en guise de salut.

— Oh ! Excuse-moi, Marcella, d'avoir employé ces mots en ta présence, répondit Erone, confus. Je ne t'avais pas vue et je ne croyais certes pas te voir en ce lieu.

Catulus sortit la tête, jeta un regard soupçonneux aux deux arrivants et se retira sans parler.

— Tu n'as pas à t'excuser, mon cher Erone, dit Marcella. Seulement, comme Mamerte, j'avais une grande envie de te voir et cela, pour plusieurs raisons : d'abord, pour t'apporter les salutations de ta soeur . . . Pourquoi me regardes-tu comme si tu tombais des nues ? Ai-je dit quelque sottise ? Te souviens-tu encore d'avoir une soeur ? Eh bien, sache que je l'ai vue plusieurs fois, ces derniers temps, que nous avons parlé de toi et que nous sommes devenues de bonnes amies . . . Je crois que je ne lui suis pas aussi antipathique qu'à toi. Deuxièmement : pour te dire que je ne te garde pas rancune de m'avoir repoussée . . . Oh ! je le sais : tu ne m'as pas dit en face : je ne veux pas de toi, tu ne me plais pas ! Mais tu me l'as fait sentir avec élégance,

avec politesse, mais bien clairement quand même ; n'est-ce pas ? J'ai compris, je me suis mise en colère, je t'ai voué à tous les enfers. Mais maintenant, ma rancune est éteinte. Sais-tu pourquoi ? Parce que j'ai fait la connaissance de celle que tu m'as préférée . . .

— Donc ? . . .

— Donc ? silence ! Je la connais et je dois te faire des compliments, car tu as bien choisi. Je le fais de bon coeur, même si tu ne me crois pas. Troisièmement : pour te dire que Cesidia se porte bien . . .

Fou de joie et de reconnaissance pour la merveilleuse nouvelle, Erone saisit la jeune fille et l'embrassa.

— Allons ! ne sois pas aussi un animal sans cervelle, dit Marcella en riant . . . Cesidia va bien, elle est en sûreté et ne vit que pour toi. Je t'ai apporté un message d'elle : veux-tu le voir ?

Elle dénoua un grand mouchoir de fine toile blanche qui encerclait son cou et le déplia sous les yeux du centurion.

— Voici un document de sa main ! dit-elle.

Erone se crut trompé : il ne voyait que l'étoffe blanche. Toutefois, en examinant attentivement, il découvrit, tracé en lignes noires à peines perceptibles, le nom de CESIDIA. Alors, il porta le mouchoir à ses lèvres, l'embrassa à plusieurs reprises en sanglotant.

— Voilà comme vous êtes, vous, les hommes, dit Marcella. Orgueilleux, fiers, durs comme si vous aviez un coffre-fort à la place du coeur. Un beau jour vous vous amourachez et vous voilà tout en sanglots, en larmes et en soupirs. Cela vous va bien !

— Où se trouve Cesidia ? demanda enfin le centurion.

— Qu'il te suffise de savoir qu'elle est sous la protection de Carpius qui l'a cachée avec sa femme et son fils.

— Y a-t-il longtemps que tu l'as vue ?

— Moins d'un an. Pour être plus exacte, je dirai qu'il y a deux jours et quatorze heures. Mais maintenant, je ne sais où elle se trouve exactement, car Carpius est muet comme un poisson et il devait les conduire à une cachette plus sûre. Du reste, je suis contente de ne pas pouvoir te le dire, car, fou comme tu es, tu serais capable de courir à Rome pour la voir et ainsi te perdre, avec elle et tous vos amis. Si tu as confiance en moi, sois tranquille ; si tu te méfies, je m'en vais avec Mamerte et tu restes seul avec tes soupirs.

Erone ne savait plus que penser. Etait-il possible que la jeune fille spirituelle, gaie et simple qu'il avait sous les yeux fût la Marcella hautaine qu'il avait connue ? Où étaient les bagues, les colliers, les bracelets et les parfums qui faisaient jadis presque partie d'elle-même ? Si ses manières et l'élégance de son langage n'eussent révélé sa noblesse, on l'aurait volontiers prise pour une campagnarde désinvolte.

Marcella dut deviner ses pensées, car elle s'empressa de poursuivre avec plus de sérieux :

— Erone, j'ai appris comment Maxence t'avait traité. J'ai vu un soldat fidèle comme ton ami Carpius se ranger contre les soldats de l'empereur. Alors, j'ai eu honte d'être encore de son côté. Mon père s'est enfermé dans sa maison et souhaite qu'on l'y oublie, tremblant

au moindre bruit insolite. Mais les dieux m'ont donné la part de courage qu'il n'a pas reçue et j'ai décidé de m'en servir. Le jour, je reste à la maison pour me faire voir, je dors, je vais aux spectacles ou je me permets le luxe d'une promenade avec un cavalier aussi sympathique que ton Mamerte. La nuit, je me balade comme une chauve-souris ; et remarque que je ne m'en porte pas moins bien, au contraire j'engraisse, comme tu vois. Je tomberai peut-être un jour moi aussi victime de Maxence ; mais j'aurai au moins la consolation de ne pas tomber à son service . . . Et maintenant, revenons à notre sujet, continua Marcella, reprenant son ton blagueur. Comme tu m'as repoussée et que je ne puis continuer à t'aimer, je me suis mise à aimer Cesidia et, pour te punir, je veux qu'elle t'apporte en dot au moins une petite part de ce que je t'aurais apporté . . . si tu avais été digne de moi.

— La vie nous réserve de ces surprises! parvint à dire Erone après un long moment d'ébahissement. Comme tu l'as deviné, j'ai réellement cherché à t'éviter. Mais maintenant que te voilà toute transformée, maintenant que je commence à découvrir ta réelle valeur, je suis heureux de te voir et je prévois déjà que, quand tu seras partie, tu me manqueras beaucoup.

— Pauvre garçon sentimental! répliqua la jeune fille en riant allègrement. Cesidia serait jalouse, si elle t'entendait! . . . Mais sois tranquille, je ne lui dirai rien. Je lui dirai seulement qu'Erone le Dur, l'Impassible, l'ennemi des femmes est disparu et qu'à sa place, il ne reste que deux yeux qui versent pour elle des torrents de larmes.

Pendant ce temps, Mamerte, déçu d'avoir été rabroué par son maître, avait entrepris l'inspection des tentes; il avait fait la connaissance de Catulus et lui avait assuré que Marcella ne resterait pas longtemps. Ayant découvert des armes en quantité et une bonne réserve de vivres, il s'était enthousiasmé pour cette vie aventureuse. Aussi, s'étant planté entre les deux tentes comme s'il prenait possession des lieux, avait-il soudain proclamé à haute voix :

— Je ne pars plus d'ici!

— Tu vas déguerpir au plus vite! répliqua aussitôt le centurion.

— Bien sûr, Mamerte! ajouta Marcella. Qui m'accompagnera à Rome, si tu restes ici ? Pense que nous devrons faire le voyage de nuit!

— Ce que je dis n'est jamais bien, je sais, soupira le garçon. Mais je pourrai au moins prendre une de ces épées que j'ai vues, non ?

— Non, absolument pas, répondit son maître. Si tu le désires, si tu me promets d'être prudent, tu peux prendre un poignard. Il y en a de beaux.

Le garçon s'empressa d'entrer dans la tente et de choisir, sous les yeux un peu étonnés de Catulus, le poignard qui lui parut le meilleur et sortit pour le faire voir à son maître.

— Je peux prendre celui-ci ?

— Oui, garde-le.

— Merci, mon seigneur! Toutefois, ajouta-t-il avec un clin d'oeil rusé, tu n'aurais pas cru qu'avec tous les brigands qui parcourent les routes, je me serais aventuré en me fiant seulement à mes ongles pour me dé-

fendre. Celui-ci, je le mettrai à gauche : en cas de nécessité, je pourrai me servir de mes deux mains. Les bandits n'ont qu'à bien se tenir!

Si Mamerte avait été seul, Erone l'aurait volontiers gardé près de lui, car il l'aimait bien et son badinage le distrayait. Il le savait attaché corps et âme à sa personne et, en cas de danger, il se battrait comme quatre. Mais comment priver Marcella d'une aussi sûre escorte dans un voyage nocturne?

Il appela le garçon, le remercia de sa visite et gentiment, comme pour compenser les dures paroles qu'il avait eues à son arrivée, il lui promit de le prendre avec lui si sa réclusion se prolongeait encore longtemps. Il lui recommanda également d'être très prudent et de parler le moins possible en dehors de la maison.

— J'espère que nous nous reverrons bientôt, dit-il en terminant. Prends patience en attendant, comme je cherche à le faire moi-même.

Le pauvre garçon était ému ; et comme il voyait bien qu'il ne pouvait pour l'instant demeurer près de son maître, il sentait le besoin de remuer pour chasser la tristesse qui l'envahissait.

— Quand repartons-nous ? demanda-t-il à Marcella.

— Tout de suite, si tu es prêt.

— Comment voyagez-vous ? demanda Erone.

— J'ai le *cisium* qu'employait ma mère. Tandis que nous sommes venus ici, un de mes serviteurs est allé changer les chevaux à une villa et il reviendra m'attendre sur la route à la brunante. A cette heure, il doit déjà être en route . . . As-tu un message pour les tiens, pour ta soeur, pour d'autres personnes ?

— Rapporte à ma soeur que tu m'as vu et que tu m'as taquiner d'importance, si cela te plaît ; et dit à Carpius que je lui suis éternellement obligé et qu'il peut user de mes biens comme s'ils étaient siens. A d'autres, je ne saurais . . .

— Permets-moi une question indiscrète : es-tu chrétien ?

— Pas encore. Et toi ?

— Pas encore. Adieu, Erone !

— Au revoir, Marcella !

« Je ne l'aime plus ou je ne l'ai jamais autant aimé ? » se demandait Marcella en lui tendant la main.

Les armes auraient tôt fait de décider lequel des deux empereurs qui avaient accepté de se mesurer en rase campagne resterait maître absolu de tout l'Occident. La marche victorieuse de Constantin l'avait conduit jusqu'à la localité dite *ad saxa rubra,* en vue de Rome, où il avait établi son campement pour laisser reposer ses hommes aussi bien que pour avoir le temps de connaître les plans de l'ennemi. Plusieurs jours auparavant, de fidèles officiers de ses troupes et des civils recrutés dans les provinces du Nord avaient pénétré dans la ville et revenaient maintenant à la faveur de la nuit lui rendre compte de ce qu'ils avaient vu et entendu.

L'armée de Maxence, qui pouvait opposer au moins cent mille hommes aux quarante mille de l'ennemi, avait traversé le pont Milvius, s'était groupée sur la rive opposée du Tibre et sa masse compacte avançait, déjà déployée pour la bataille. Tout à côté du Pont Milvius, on avait érigé un pont secondaire formé de barques solidement liées les unes aux autres ; mais les soldats de Maxence avaient préféré ne pas s'en servir

étant donné qu'en vue d'une poursuite possible par Constantin, on avait créé au centre un dispositif spécial permettant de le rompre facilement et de le laisser aller à la dérive.

Maxence avait agi sagement en confiant la conduite de la guerre à des généraux expérimentés ; mais il avait négligé la préparation physique et psychologique des soldats, comme dirait un chroniqueur moderne, les laissant trop longtemps croupir dans l'oisiveté et sans leur donner la solde à laquelle ils avaient droit.

De son côté, fidèle à son idée de ne point mettre les pieds hors des murs, Maxence dédiait la majeure partie de son temps aux fêtes organisées pour célébrer le cinquième anniversaire de son avènement au trône. Les distributions de vivres au peuple étaient plus abondantes que jamais. Le nombre des gladiateurs et des fauves qui avaient comparus dans l'arène avait déjà dépassé toutes les prévisions et les spectateurs seraient certainement comblés le 28 octobre, jour anniversaire, qui marquerait le summum des manifestations. Et toutefois, les choses n'allaient pas selon les prévisions et les désirs du despote. Les nobles, les hauts fonctionnaires, les vieux généraux, tous ceux, en somme, qui pouvaient rehausser l'éclat de la fête et de son cortège, se tenaient volontiers à l'écart ou n'assistaient aux spectacles qu'avec un manque évident d'enthousiasme et d'intérêt. Maxence s'en rendait compte, rageait intérieurement, mais ne pouvait se venger sur tous comme il l'aurait voulu. Le peuple accourait aux distributions, mangeait, buvait et criait beaucoup, trop même. L'empereur s'entendait trop souvent accuser de lâcheté et de

cruauté, non seulement par les rues et durant les spectacles, mais même aux abords du palais au cours de la nuit. Il avait multiplié les patrouilles qui parcouraient la ville durant les heures nocturnes, pour faire cesser les rixes entre citoyens, réduire au silence les ivrognes, disperser les bandes des jeunes qui molestaient les passants ou assaillaient les maisons des jeunes filles, conduire en prison les bagarreurs et même, quelque fois, étendre au sol d'un coup de poignard les plus récalcitrants.

Pour le 27 octobre, Maxence avait préparé un programme exceptionnel. Ce jour-là, ses troupes devaient prendre un premier contact avec l'ennemi et peut-être le mettre en déroute ; et il désirait que la nouvelle de la victoire lui parvienne comme une espèce de triomphe anticipé. Il n'ignorait pas que plus que jamais, on murmurait contre lui; et il projetait de faire taire les mécontents en les soûlant de vin, de jeux et d'orgies pour les rendre inoffensifs, se réservant de les punir royalement une fois la victoire assurée. La pluie qui avait dérangé les fêtes les jours précédants avait cessé et le ciel promettait du beau temps en se dégageant peu à peu des derniers nuages.

L'empereur avait fait la grasse matinée, pris le bain et absorbé le *jentaculum,* la légère collation qui lui était coutumière ; puis, il se prépara à se rendre à l'amphithéâtre tout en écoutant distraitement le récit des nouvelles arrivées de son armée durant la nuit et la matinée.

Parmi les personnes qui fixaient sur lui des yeux

curieux tandis qu'il se rendait aux jeux, nous retrouvons un personnage connu : Mamerte.

Loin de son maître qui avait coutume de lui confier messages, commissions et menus travaux, le jeune garçon s'ennuyait à mort. Quand les chevaux avaient mangé et bu à satiété; quand il les avait étrillés jusqu'aux sabots et leur avait préparé une litière digne d'un roi, que pouvait-il faire en cette maison où tous s'étaient donné le mot pour lui rompre les tympans avec des recommandations de ne pas parler trop fort, de ne pas chanter aussi faux, de ne rien toucher, rien briser, de ne pas faire autant de bruit? Avec les fêtes qui battaient leur plein dans la ville, avec les combats qui se déroulaient à quatre pas des murailles, il valait la peine de sortir à l'affût des nouvelles.

Ce matin, donc, après une abondante collation et une réserve suffisante de pain cachée sous sa tunique, il sortit sans rien dire à personne, se proposant comme but de promenade le pont Milvius. C'est par là qu'était passée l'armée qui allait affronter Constantin ; c'est par là qu'elle rentrerait en ville, vainqueur ou vaincue. En attendant son retour, de nombreux courriers devaient y passer pour porter des nouvelles à l'empereur. En se cantonnant dans ces parages, il pourrait facilement voir de nouvelles figures, apprendre quelque fait intéressant ou tout au moins, connaître les dernières rumeurs qui circulaient parmi les curieux qu'il ne manquerait pas d'y trouver.

Il allait sans hâte, les mains derrière le dos, le nez au vent, les cheveux ébouriffés comme toujours, il se dirigeait vers le Tibre, qu'il côtoyerait ensuite jusqu'au

pont, assuré ainsi de ne pas se tromper de direction comme cela lui était déjà arrivé précédemment.

Le brouhaha des rues était plus grand qu'à l'accoutumé, non seulement à cause du nombre de gens qui y marchaient dans les deux sens, mais par leurs discours plus animés, leurs gestes plus résolus, et par le plus grand nombre de curieux appuyés aux fenêtres et aux seuils des maisons et qui écoutaient, encourageaient, recommandaient la prudence aux plus excités et exhortaient les plus proches à retourner chez eux.

— Vas-tu aussi à la fête, toi ? disait un homme au pas rapide en dépassant un autre plus âgé. Vas-tu voir notre héros qui donne des spectacles tandis que ses soldats se font tuer !

— L'oracle lui a défendu . . . commençait l'autre.

Mais le premier, se tournant sans ralentir, interrompait aussitôt :

— Oui, l'oracle ! La frousse le lui a défendu ! . . . Ce qui lui plaît, ce sont les batailles avec les belles filles qui le rafraîchissent avec leur éventail !

— Je m'en vais à la maison, disait un petit bout d'homme qui marchait en sens contraire à la majorité. Quand la foule est trop dense, on ne sait pas ce qui peut arriver. Tu regardes en avant et un coup de poignard t'arrive par derrière ; et te voilà beau !

— Au contraire, moi je veux voir, répondait un autre, en le croisant. Et pour ce qui est des coups de poignard, on verra bien qui sera le plus fort.

Et il palpait son flanc droit où, sous la ceinture, on distinguait un objet dur.

— Rentre à la maison tout de suite, tu entends ?

hurlait une matrone joufflue à un gamin qui cherchait à lui échapper en rasant les murs.

— Hier, expliquait un jeune garçon à trois ou quatre autres qui marchaient en groupe, il a fait éventrer un lion pour en faire examiner les viscères par une armée de voyants. Tous lui ont affirmé qu'il régnera longtemps à condition qu'il ne sorte pas des murs de la ville. Tu parles ! S'ils avaient parlé autrement, il les aurait fait éventrer comme le lion !

— Pendant ce temps, nous avons des fêtes et des distributions de vivres, disait un autre qui paraissait le plus joyeux de tous ; et si nos soldats reviennent vainqueurs, nous aurons des célébrations encore plus grandioses et nous le verrons gravir le Capitole en triomphateur. Que désirez-vous de plus ?

Ces fragments de discours cueillis au vol eurent tôt fait de convaincre Mamerte de changer de direction et de suivre la foule vers l'amphithéâtre. Ce garçon avait des antennes pour déceler l'odeur de la bagarre et il s'en rassasiait comme les abeilles du parfum des fleurs. Et malgré son allure de pachyderme, quand arrivait le moment de jouer des coudes et des mains, il se transformait en tourbillon et faisait le vide autour de lui, n'ayant de cesse que tous aient demandé grâce et paix.

Plus il avançait, plus la foule était dense et bruyante; arrivé à cinq cents pieds de l'amphithéâtre, les rues et tous les espaces laissés libres par les édifices étaient complètement occupés par une mer ondulante de têtes. Tant qu'il le put, il avança en zig-zag, se faufilant dans tous les coins disponibles qu'il voyait ; puis, il se mit à jouer des coudes et à se servir du poids de son corps

pour enfoncer les côtes des inconnus qui lui barraient le passage, se frayant un chemin à la manière d'un brise-glace.

— Quelles manières d'ours ! lui hurla un jeune homme que, pour pouvoir passer, il avait graduellement fait tourner sur lui-même. Si tu voulais entrer dans l'amphithéâtre, tu pouvais te lever plus tôt !

— Qui t'a dit que je voulais y entrer ? répliqua tranquillement Mamerte sans le gratifier d'un regard.

Réellement, il n'avait pas l'intention d'entrer, mais seulement d'approcher assez pour voir de près l'homme qui avait condamné son maître à mort, qui le contraignait à vivre caché, afin de le bien reconnaître si un jour il avait l'occasion de lui régler son compte. Et en fait, il ne s'arrêta que lorsque, entre lui et les prétoriens qui montaient la garde à la voie d'accès de l'empereur, il n'y eut que deux files de garçonnets beaucoup plus petits que lui.

Les prétoriens venaient pour la plupart de la région du Danube et ne comprenaient pas le latin ; ils se contentaient de jeter sur la foule des regards menaçants quand résonnait une clameur plus forte qu'ils croyaient pouvoir interpréter comme une insulte. Les quelques romains dans leurs rangs montraient au contraire un air ennuyé et n'attachaient aucune importance aux cris de cette masse qu'ils entendaient depuis leur enfance.

En attendant le cortège impérial, on saluait par des applaudissements et parfois par des quolibets les matrones qui passaient en litière. La plupart se rendaient au spectacle non pour voir, mais pour être vues, pour

faire admirer les toilettes qu'elles portaient, les bijoux dont elles étaient chargées plutôt que parées. Elles prenaient place aux premiers rangs réservés à l'aristocratie et trompaient le temps en se réunissant en petits groupes pour s'admirer de plus près, échanger des compliments et des suggestions sur l'emploi de certains cosmétiques merveilleux, critiquant les vêtements ou la vanité trop évidente de leurs compagnes plus éloignées et pestant contre les spectateurs des gradins supérieurs qui osaient jeter sur leurs têtes les restes de leur maigre collation.

L'amphitéâtre n'était pas comble comme en d'autres occasions, alors que la populace, pour s'assurer d'un siège, s'entassait dès le soir précédant et dormait sur les marches. Toutefois, une bonne partie des gens étaient là depuis au moins six heures et y avaient pris son repas, comme le témoignaient les écales de noix, les figues sèches, les coeurs de pommes, les croutons de pain bis et les os dénudés qu'on voyait épars un peu partout.

Dans l'attente du spectacle, les plus jeunes couraient ici et là, s'agaçaient, se chamaillaient et surtout criaient, s'interpellant d'un côté et d'autre pour le seul plaisir d'entendre leur voix résonner par dessus la rumeur de la foule. Les adultes commentaient les spectacles précédents et faisaient des conjectures sur le prochain. Quelques-uns exprimaient leur crainte ou leur espoir sur l'issue des combats entre les deux troupes de l'Empire; mais ce n'était pas la majorité, car les habitués de cet endroit de plaisir n'étaient pas recrutés parmi les plus zélés et les connaisseurs des choses publiques. Il y en

avait même qui cherchaient à piquer un somme; et l'on peut imaginer comme c'était facile au milieu de cette agitation et de ce bruit.

Mamerte n'avait jamais vu le cortège impérial; il demeura bouche bée quand il vit le nombre imposant de sénateurs, cavaliers, oracles, devins, bouffons et nains et surtout des prétoriens, encore des prétoriens en files interminables. Maxence savait que le peuple lui était défavorable, surtout en ces jours, et il avait ordonné que la garde du corps le précédât, l'escortât et le suivît en nombre beaucoup plus considérable que d'habitude.

L'empereur avait près de lui son fils Romulus qu'il avait déjà fait proclamer roi d'Italie et il marchait d'un pas solennel sous le baldaquin porté par les cavaliers, entr'ouvrant souvent son manteau de pourpre pour laisser voir la fastueuse *tunica palmata,* le vêtement réservé aux jours de victoire, mais qu'il aimait endosser assez souvent, s'arrogeant un privilège que personne ne lui contestait.

Tandis qu'il regardait un groupe de gamins qui saluaient son passage par des sauts et des cris de joie, de l'autre côté de la rue monta une voix qui couvrit un moment la rumeur de la foule : Assassin! L'empereur, les sénateurs et plusieurs prétoriens se tournèrent de ce côté, mais ils n'y découvrirent que des visages souriants et des bras qui saluaient; celui qui avait voulu profiter de l'occasion pour dire ouvertement à Maxence ce qu'il pensait de lui ne s'était certainement pas placé assez près pour pouvoir être facilement découvert. Aussitôt, une autre voix de stentor cria dans son dos : Lâche! Froussard! Il feignit ne rien entendre et fit également la

sourde oreille quand il entendit clamer : Voleur! Bandit! Mais il ne put faire moins que de chercher du regard celui qui, à un certain moment, lui lança : Constantin est invincible! Il s'arrêta, fronça un front déjà soucieux et murmura en réponse à cette voix et à une autre qui répétait la même exclamation : Nous verrons! Nous verrons bientôt!

Mamerte avait une envie folle de crier lui aussi. Mais il était trop près des prétoriens qui passaient; il était trop gros pour ne pas être vu et sa voix éraillée se distinguait trop facilement. Ne pouvant faire rien d'autre, il se limita à observer attentivement l'empereur, évaluant ses forces et notant avec plaisir son aspect précocement vieilli, pensant que, s'il arrivait malheur à son maître, il s'arrangerait bien pour arriver jusqu'à lui et lui tordre le cou comme à un poulet.

Maxence fit son entrée dans l'amphithéâtre, jeta un coup d'oeil sur la masse grouillante qui occupait les gradins et s'avança vers son trône resplendissant d'or et de pourpre. Les spectateurs des premiers rangs se redressèrent à son passage et suivirent du regard tous les mouvements de l'empereur : s'il notait leur présence, c'était d'une sage prudence que de lui donner l'impression de n'être là que pour le voir. Ceux des rangées plus éloignées et qui n'avaient pas ces préoccupations crièrent plus fort que jamais réclamant le signal du début du spectacle. Dans l'arène, quelques bestiaires couraient de part et d'autre et on vit des gladiateurs sortir la tête des souterrains pour inspecter l'assistance.

Au dehors, la foule qui avait fait haie sur le passage de l'empereur avait emboîté le pas aux prétoriens

de l'arrière-garde; grossissant à chaque pas, elle se déversait comme une mer de lave vers l'amphithéâtre et s'unissait aux autres groupes qui arrivaient de tous côtés. Et quand on referma les portes, les voix qui avaient percé durant le cortège se multiplièrent et firent choeur. Assassin! Lâche! Mort au tyran! Bouvier! Bandit! et par-dessus tout, distinctement, ce qui semblait être devenu un mot d'ordre et un cri de guerre : Constantin est invincible! Tu as peur de Constantin!

Poussé, ballotté, Mamerte ne participait pas au tumulte, mais bouche ouverte, il regardait vers le haut du mur d'enceinte les derniers rangs comme l'alpiniste qui scrute la paroi de la montagne avant d'en faire l'escalade.

— Crie donc toi aussi, lui ordonna une mégère, accompagnant son injonction d'un coup dans les flancs.

— J'ai mal à la gorge, répondit le garçon d'une voix claironnante qui sortait certainement d'une gorge en bon état.

En réalité, il désirait faire autre chose. Il avait noté, non loin, un individu qui s'efforçait en vain de lancer des pierres à l'intérieur de l'amphithéâtre, mais qui ne réussissait qu'à les faire rebondir sur la tête des gens qui s'étaient trop approchés de l'édifice. Une douzaine de coups de coude bien distribués et il avait rejoint l'homme; lui arrachant des mains la pierre qu'il s'apprêtait à lancer, il dit :

— Donne ça, maladroit! C'est comme ça qu'on fait; tu vois ?

Il élargit un peu l'espace autour de lui, se pencha de côté, se redressa et zou! la pierre dépassa d'au moins

quinze pieds la cime de l'amphithéâtre et retomba à l'intérieur.

— Une autre! une autre! que je la lance juste sur la tête de ce moricaud.

Une autre pierre partit, suivie de mille yeux qui, lorsqu'elle disparut à leur regard, s'abaissèrent pour voir quel était le gaillard qui l'avait lancée.

— D'autres pierres! D'autres plus grosses! hurla Mamerte prenant goût au jeu.

Ses voisins lui en passèrent, d'autres lui furent jetées de loin, suscitant de violentes protestations de la part de ceux qui voyaient les projectiles raser leur tête. L'exemple de Mamerte suscita d'autres tireurs qui l'égalaient en bonne volonté, mais pas toujours en force; et les pierres venaient souvent tomber parmi la foule comme des pièces d'or au passage de certains souverains.

A la vue des projectiles qui se multipliaient dans l'air, la foule commença à trouver que les choses allaient bon train et elle redoubla ses insultes et ses réclamations.

Rien d'aussi malléable qu'une foule exaltée ou exaspérée. Quelqu'un se mettait-il à siffler, aussitôt, pour quelques minutes, on n'entendait que sifflements aigus. Puis, une voix forte se faisait entendre à travers les sifflements et aussitôt, on se mettait à hurler de plus belle. Constantin est invincible! Lâche! étaient les deux expressions les plus populaires.

Ceux qui se trouvaient à l'intérieur de l'amphithéâtre ne pouvaient ignorer l'agitation de l'extérieur, ne fût-ce que par les pierres qui pleuvaient sur eux et qui

arrachaient des cris de douleur à ceux qui les recevaient sur la nuque. Un des spectateurs des derniers gradins se hissa pour regarder de l'autre côté du mur : il ne vit qu'une marée de bras gesticulant et eut l'impression d'être dans un fort assailli par une armée qui voulait sa tête à tout prix. Il communiqua ses observations à d'autres qui s'empressèrent à leur tour de répandre la chose; et la panique gagna un gradin, puis l'autre. Plusieurs auraient voulu sortir pour ne pas se trouver là lors de la reddition; mais où aller ? que dire ? Un faux mouvement pouvait être un signal de mort!

Maxence devinait ce qui se passait à l'extérieur et se rendait compte de l'agitation autour de lui, mais il feignait l'indifférence. Aussi, plus tôt que prévu, il donna ordre de commencer le spectacle, espérant ainsi calmer les esprits.

Deux gigantesques gladiateurs firent leur entrée dans l'arène. Mais le peuple, qui avait déjà remarqué un certain trouble autour même de l'empereur et qui attendait avec impatience une décision impériale qui le libérerait de cet assaut menaçant, accueillit les deux combattants par une salve de sifflements assourdissants et commença à leur lancer tous les objets qui leur venaient sous la main. Une partie de ces objets tomba, par calcul ou par inadvertance, dans la loge des matrones, y provoquant une fuite précipitée, des cris de protestation et des gestes menaçants à l'endroit des coupables.

L'empereur se leva et montra son poing fermé à la foule en guise de défi. Comme si c'était là le signal attendu, tous se mirent à crier :

— Tu as peur de Constantin! Lâche! Constantin est

invincible! Pourquoi ne vas-tu pas venger ton père ? Constantin te tuera comme ton père! Mort au tyran!

Maxence perdait d'un trait toute son assurance. Il regarda autour de lui. Mais ceux de sa suite avaient un visage si alarmé, leur regard était empreint d'une telle frayeur que sa dernière illusion sur la nature de ce soulèvement populaire disparut. Ces canailles devenaient sérieux. Des menaces, cette fois, pouvaient lui attirer la mort tant redoutée!

Il envoya un sénateur se rendre compte de la situation à l'extérieur. Celui-ci, oubliant la gravité imposée par son âge et son titre, revint bientôt au pas de course, et les mains jointes, rapporta :

— Tout Rome est rassemblé là! A perte de vue, il n'y a qu'une foule agitée. Il n'y a pas moyen de s'échapper.

D'autres voulurent aller constater la chose *de visu* et firent le même rapport.

— Auguste! déclara un sénateur en s'agenouillant à ses pieds, il n'y a plus qu'un moyen de te sauver et nous avec toi : fais savoir au peuple que tu iras toi-même chasser l'ennemi hors de notre territoire. Le peuple est confiant dans ton génie militaire.

— Aller me livrer à la mort ? cria Maxence. C'est cela que le peuple désire ? C'est cela que je dois lui dire ? . . . Ne connaît-il pas les prédictions de l'oracle ? . . . Cette canaille ne me fera pas sortir malgré la volonté des dieux. S'ils ne se tranquillisent pas, je les ferai tous massacrer par mes prétoriens. Dites cela au peuple!

— Les prétoriens! s'exclama un vieux devin en cou-

vrant de ses mains ses longs cheveux blancs. Oh! divin Auguste! l'armée entière ne suffirait pas! Parle au peuple! Parle, tandis qu'il est encore temps, divin Auguste!

Une matrone couverte de bijoux osa même monter sur le *podium* de l'empereur pour implorer, la voix tremblante et les larmes aux yeux :

— Sauve-nous, divin Auguste! Ecoute la voix de ton peuple! Va vaincre Constantin! Sauve la cité de la ruine!

Maxence fit semblant de se rendre à tant de prières. Il appela près de lui tous les sénateurs pour mieux se sentir protégé contre la marée montante et il leur dit d'une voix mal assurée :

— Les dieux ont parlé et je veux me conformer à leur volonté. Mais puisque le peuple n'est pas convaincu de ma sincérité et s'obstine à croire que c'est la crainte qui me tient éloigné du champ de bataille, que l'on consulte encore une fois sous ses yeux les livres sibyllins. Bandez les yeux au plus réputé des devins; ouvrez devant lui le livre des augures et qu'il cherche la volonté des dieux. Faites connaître mes ordres à la foule.

Les sénateurs s'éparpillèrent dans l'amphithéâtre pour annoncer le grand événement, se servant de leurs mains comme porte-voix. La foule avait déjà compris que quelque chose d'important allait se produire et elle se tut suffisamment pour être informée.

— L'empereur consulte les livres sibyllins! crièrent à ceux de l'extérieur les occupants des derniers gradins qui se passaient la tête par-dessus les arceaux de la muraille.

Mais on n'était pas satisfait : tous souhaitaient voir

partir immédiatement l'empereur et ne se contentaient pas de demi-mesures. Ils avaient défié la colère de Maxence; ils avaient épuisé leur souffle et désiraient qu'un plein succès couronne leurs efforts et leur courage.

Les sénateurs avaient regagné leur poste autour du trône impérial. Maxence en choisit huit comme témoins; il appela autant de devins et d'augures et fit bander les yeux du plus âgé. Après s'être lui-même assuré qu'il ne voyait rien, il lui ordonna d'attendre ses ordres. Un autre augure portant le livre des sentences sibyllines devait se poster devant son collègue pour ouvrir le livre au signal donné.

Maxence et les devins entouraient le vieillard aux yeux bandés. Derrière eux, les sénateurs s'étiraient sur la pointe des pieds cherchant une brèche entre les têtes pour pouvoir lire eux aussi quand le moment serait venu.

— Ouvre! ordonna l'empereur à l'augure.

Celui-ci, qui avait déjà le bout des doigts sur la tranche du livre, l'ouvrit tout grand devant son confrère.

— Cherche! entendit ce dernier à son tour.

Le livre se composait de quelques grandes feuilles épaisses, cousues d'un côté avec un lacet de cuir. Ecrites sur deux colonnes en lettres moulées, les sentences étaient de diverses longueurs, séparées les unes des autres par des intervalles en blanc régulier comme les strophes d'un poème dans certaines éditions de luxe.

L'augure chercha à tâton le livre ouvert devant lui; ses mains trouvèrent les bords supérieurs et latéraux pour lui donner une idée exacte de sa position. Puis, de l'index de la main droite, il pointa le haut de la pa

ge. Tous les yeux se fixèrent sur ce point et plusieurs voix lurent ensemble : « L'ennemi des Romains devra mourir ».

Sans déplacer la pointe de son index de la sentence choisie, le vieillard se fit enlever son bandeau, lut à son tour à haute voix et, se tournant vers Maxence :

— Tu es le vengeur désigné par les dieux, divin Auguste! unique empereur des Romains! déclara-t-il triomphalement. Le destin de l'ennemi est désigné. Permets, divin Auguste, que je baise la main par laquelle les dieux administrent la justice du monde!

L'assurance du vieillard donna aux autres présents l'audace d'exposer eux aussi comme seule possible cette interprétation de la sentence et réussit à convaincre même Maxence dont le front se dérida et qui ébaucha un sourire en proclamant d'un ton décidé sa détermination irrévocable :

— Les dieux ont parlé. Annoncez au peuple que je pars rejoindre les troupes. Les fêtes sont suspendues jusqu'à mon retour.

Maxence n'avait jamais vu un ordre exécuté aussi rapidement et de si bon gré. Seul, le vieil augure demeura dignement au côté de l'empereur pour ne pas déchoir si vite de sa gloire d'interprète des desseins des dieux; tous ses compagnons et les sénateurs disparurent en un clin d'oeil pour faire ouvrir les portes de l'amphithéâtre et crier jusqu'à s'égosiller :

— L'empereur va au combat! Il part sur le champ! Les spectacles sont remis. L'ennemi des Romains doit mourir! L'ennemi des Romains mourra. Laissez passer l'empereur qui va au combat!

Une clameur assourdissante accueillit la nouvelle livrée ainsi en pâture au peuple. Ceux qui étaient dans l'amphithéâtre respirèrent enfin plus librement et se dirigèrent vers les sorties sans crainte. La foule de l'extérieur se débanda et se rangea le long de la rue pour voir une dernière fois l'empereur avant son départ.

« L'empereur va au combat ». Cette phrase continua pour de longues heures à parcourir la ville de rue en rue, de bouche en bouche. Mais ceux-là mêmes qui de l'intérieur avaient été les premiers informés ne savaient comment expliquer cette volte-face. Et dans son for intérieur, chacun se sentait petit et faible séparé de la masse et la pensée obsédante des espions de Maxence, qui devaient rôder encore dans les rues, et des menaces de l'empereur à l'égard des manifestants hostiles, tourmentait leur esprit. Mais quoique cette inquiétude assaillit également Mamerte, il s'en retourna à la maison avec la poitrine bombée et le pas martial d'un général en chef. Et rien ne lui aurait enlevé de la tête que le mérite de la décision de Maxence lui revenait en grande part. S'il n'en souffla mot à personne, c'est qu'il craignait de ne pas être cru comme il se devait.

Durant la nuit, l'empereur fit appeler deux mille soldats pour être affectés au service d'ordre dans la ville durant son absence; et de bon matin, il se mit en route escorté de ses prétoriens. Il avait revêtu la cuirasse d'or et montait un magnifique cheval blanc que les gardes avaient soin d'entourer constamment, tout en restant à une distance suffisante pour lui permettre de trotter librement et de faire quelques cabrioles qui démontraient son extraordinaire vitalité.

L'oracle avait infusé une certaine confiance à Maxence sur l'heureuse issue de l'entreprise vers laquelle il s'aventurait; mais il ne l'avait pas délivré entièrement de la peur de la mort qui devait le guetter au sortir des murs de la ville. Et tout en parcourant le long rectiligne de la Via Lata, son coeur battait plus vite en pensant à la Porte Flaminia tout comme un condamné quand il aperçoit le couperet de la guillotine. Quand vint le moment de la franchir, il s'abandonna sur son cheval, ferma les yeux, se concentrant pour percevoir les premiers symptômes de la fin. Mais la porte fut franchie, et on arriva bientôt en vue du Pont Milvius. Il ouvrit

les yeux, constata avec un grand soupir de soulagement qu'il était encore de ce monde, se redressa dans une posture vraiment martiale et ordonna à l'escorte d'accélérer la marche.

Furieux le jour précédent, le peuple de Rome s'était réconcilié avec son empereur ; en dépit de l'heure matinale, il était accouru le voir partir et lui souhaiter une complète et rapide victoire. Sur la rive du Tibre, de chaque côté du pont, s'était déjà formée une haie de curieux et les gens continuaient d'affluer par la Porte Flaminia après le passage des troupes. Les murs étaient pris d'assaut par des gamins qui s'amusaient à jeter des cailloux sur les passants. Les balcons et les terrasses des hautes maisons du quartier populaire fourmillaient de gens. Les fenêtres laissaient voir des grappes de têtes et sur les toits mêmes, jeunes et vieux s'étaient juchés comme des chats. Les arbres et tout ce qui pouvait servir à se soulever de terre étaient transformés en autant de postes d'observation.

On avait suspendu toute activité, se préoccupant seulement de savoir et, autant que possible, de voir comment se terminerait ce duel épique entre les deux grands rivaux couronnés. Les plus paresseux étaient demeurés à la maison, mais ils ne pouvaient s'empêcher de jeter souvent un coup d'oeil au dehors, de sortir sur le seuil pour interroger un passant ou de commenter avec un voisin l'historique événement. Quelques-uns s'étaient rassemblés dans les tavernes pour échapper à la vue des patrouilles qui parcouraient les rues et faisaient les pronostics les plus divers et les plus contradictoires.

— Maintenant que Maxence prend le commande-

ment des troupes, que peut faire Constantin ? Il ne lui reste qu'à fuir, et il fuira!

—Eh! Je craindrais plutôt que Maxence ne se fasse vaincre exprès pour nous punir de l'avoir forcé à interrompre ses célébrations! Tu as vu sa face noire ce matin sur la Via Lata ? On aurait dit qu'il assombrissait même son cheval blanc!

— Se faire vaincre! Se faire vaincre! . . . Ne sais-tu pas que nous avons plus de cent mille soldats contre les trente mille de Constantin et que les troupes ennemies sont fatiguées et affamées ?

— Le loup affamé mord plus volontiers! . . . Je ne demande pas grand-chose : qu'on ne soit pas assiégé pour mourir de faim. As-tu déjà vu une ville assiégée ? Il faut l'avoir vue pour savoir ce que c'est!

— Vaincre ou perdre, pour les gens comme nous, c'est tout un. J'ai déjà vu trois empereurs : Dioclétien, Maximien et Maxence; j'ai entendu raconter un tas d'histoires sur leur habileté, leurs vices et les travaux qu'ils ont entrepris; mais je n'y ai jamais rien gagné ni perdu. Si un quatrième doit venir, je resterai le pauvre misérable que je suis.

Près du pont, les soldats de garde avaient fort à faire pour empêcher les curieux de trop s'approcher; personne pouvait passer sur la rive opposée, tandis qu'on permettait l'accès à la ville à ceux qui fuyaient leur maison des alentours. Des hommes qui étaient montés dans une barque et qui ramaient à tour de bras pour traverser le fleuve durent revenir en arrière quand un avertissement sévère leur fut donné et qu'ils comprirent qu'on ne les laisserait pas accoster.

Mamerte — comment aurait-il manqué une pareille occasion ? — arriva assez tard sur les lieux. Il se faufila d'un groupe à un autre pour recueillir les dernières informations, regarda tout, écouta tout, mais ne prononça pas un mot. Il réussit à gagner les premiers rangs, descendit la pente du rivage presque jusqu'à l'eau assez haute en cette saison des pluies et se cala dans un coin sec et se disposa à attendre aussi longtemps qu'il faudrait.

Un messager courbé sur son cheval arriva au pont, le traversa d'un trait sans se soucier des demandes des hommes de garde et arriva au milieu de la foule qui l'assaillit de questions : Quelle nouvelle ? Ont-ils commencé ? Que se passe-t-il ? « Plus tard, plus tard, laissez-moi passer » répondit-il en agitant son fouet pour s'ouvrir un passage. Un homme reçut le coup en plein visage et, furieux, désarçonna le cavalier, le jeta par terre en menaçant de le piétiner. Le malheureux implora pitié, disant être porteur d'un important message qu'il lui fallait livrer sans délai. Aidé de plusieurs qui craignaient les conséquences d'un acte de violence sur un messager de l'empereur, il put se remettre en selle et poursuivre sa route vers la ville.

Vers deux heures de l'après-midi, un cri monta soudain qui se répéta comme un écho sur les toits et les balcons élevés. Tous les yeux se portèrent en direction du champ de bataille ou vers ceux qui avaient donné le signal d'alarme.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Il arrive quelqu'un ? Le combat est commencé ?

— Ils ont attaqué! Ils ont attaqué! répondirent des

voix. Un nuage de poussière monte du sol! Ce doit être un massacre! On ne voit plus rien!

La foule s'agitait, on se levait sur la pointe des pieds pour tenter de distinguer quelque chose, on répétait machinalement : Ils ont attaqué! Ils ont attaqué! On tendait l'oreille pour capter la rumeur du combat. Ah! pouvoir être là en ce moment!

Un autre cri, lancé par les observateurs sur les toits environ une demi-heure plus tard, fit taire soudainement la foule des curieux.

— Les nôtres battent en retraite! disaient ces voix. Les nôtres sont en déroute!

— Les nôtres battent en retraite ? Les nôtres en déroute ? se demandaient incrédules ceux qui ne voyaient rien. Est-ce bien vrai ? Oh! Pauvres de nous! Maxence nous a trahis! Qu'il soit maudit! Je le disais bien qu'on avait tort de lui faire confiance!

Les moins courageux commencèrent à se séparer de la cohue et prirent leurs jambes vers les murs; puis, ils s'arrêtèrent, indécis, espérant qu'une information contraire leur redonne courage. Les arbres et les murs se dépouillèrent de leurs grappes humaines. Quelques femmes éclatèrent en sanglots et en gémissements : Ah! mon fils! mon fils!

Les nouvelles qui parvenaient des toits et des balcons étaient de moins en moins encourageantes.

— Ils courent comme des déchaînés! Ça doit être les Africains! Oui, ce sont les Carthaginois! Ce sont eux qui ont trahi! Non, on fuit aussi de l'autre côté! On voit déjà les hommes. Les voilà! Ils viennent tous vers le pont!

Cris, pleurs, imprécations à Maxence, aux Africains, aux soldats, à Constantin remplirent soudain toutes les oreilles. La Porte Flaminia devint trop étroite pour tous ceux qui voulaient rentrer en ville. Dans les sentiers autour des murailles, hommes, femmes et enfants se bousculaient, se poussaient sans égard pour personne, anxieux d'atteindre sa propre demeure comme si le salut là seul y était assuré.

Et Carpius, où était-il ? Jusqu'à cette minute, il était resté comme cloué à la petite fenêtre d'une maison populaire. Depuis ses seize ans, aucune des batailles où il avait déployé sa force et sa valeur ne lui avait autant coûté que celle-ci où il n'était que spectateur. Que lui importaient maintenant Maxence, ses moeurs, ses crimes et son injustice envers ses amis ? C'était l'heure de la bataille décisive, on se battait à quatre pas de lui et il était absent, obligé à se cacher, mais absent! Quel tourment! Pourquoi n'avait-il pas traversé subrepticement le Tibre au cours de la nuit pour être prêt à remplir son devoir de soldat en dépit de Maxence ? Maintenant, tout était fini! Le terrible « Ils battent en retraite! » lancé par les vedettes improvisées l'atteignit en plein coeur alors qu'il se torturait par ses sombres réflexions. « Un soldat ne fuit pas! » hurla-t-il. Il se retira de son poste d'observation, serra les poings, les appuya sur ses tempes comme s'il voulait s'écraser la tête et fondit en larmes, les plus amères de toute sa vie.

Les Africains atteignirent le pont en premier, non parce qu'ils avaient les chevaux les plus rapides, mais parce qu'ils avaient été les premiers à céder à l'assaut impétueux de la cavalerie ennemie. Le pont de bar-

ques résonna sinistrement à leur rapide passage et oscilla plus que prévu par ses constructeurs.

La rive du Tibre était maintenant déserte. Il ne restait que quelques braves sur les toits, quelques visages à demi-cachés derrière le volet d'une fenêtre, et Mamerte, dans l'escarpement de la rive d'où il ne pouvait porter bien loin le regard mais, par contre, d'où il ne perdait rien de ce qui se passait sur le pont.

Les soldats à pieds commencèrent à arriver avec les cavaliers; arrivés au pont, ils se rendaient compte de ne pouvoir le traverser sans risque d'être piétinés par les chevaux et ils cherchaient à s'échapper en courant le long de la grève à la recherche d'un autre pont ou d'une cachette dans la campagne. Un audacieux s'agrippa à la crinière d'un cheval et se laissa porter dans la mêlée, Dieu sait avec quelle mince chance d'arriver sain et sauf de l'autre bord.

Et voici qu'au milieu des hommes, et encore plus épouvanté, parut Maxence, facilement reconnaissable grâce à sa scintillante cuirasse d'or. Les quelques prétoriens qui l'entouraient n'avaient plus pour lui le respect de ce matin, mais ils le heurtaient et le pressaient de toutes parts, peut-être avec un secret plaisir. Les autres avaient mérité aux étendards de l'Empire les seuls honneurs de cette bataille en résistant valeureusement à l'assaut ennemi et en donnant fièrement leur vie sans reculer d'un pas.

Comme les autres, l'empereur dut attendre son tour pour traverser, pressé par la masse croissante des fuyards et poursuivi par la peur d'être rejoint par Constantin

qui avait dirigé lui-même la formidable charge de cavalerie et qui entendait bien s'emparer immédiatement de la capitale pour couronner une victoire complète et définitive. Maxence s'engagea enfin sur le pont branlant et juste comme il entrevoyait la rive comme une ancre de salut à portée de sa main, un craquement sourd aussitôt couvert de la clameur d'épouvante des fugitifs lui arracha cette dernière espérance. Sous le poids trop lourd et la violence des eaux, le pont se brisa au milieu, s'ouvrit en éventail et précipita dans le fleuve tous ceux qui s'y trouvaient.

Mamerte n'avait pas détaché son regard de Maxence dès qu'il avait reconnu sa cuirasse; il vit le cheval se cabrer, retomber dans le vide, et précipiter son cavalier dans les eaux tête première. Le cheval remonta deux fois à la surface, puis s'en alla à la dérive, à bout de forces. Mais de l'empereur, on ne vit plus rien. Sans doute, le poids de sa cuirasse l'avait-il retenu au fond. En effet, le lendemain, son cadavre fut repêché un peu en aval du lieu sinistre.

Le Tibre semblait une immense chaudière en ébullition tant il y avait d'hommes et d'animaux qui s'y débattaient pour échapper au courant et gagner un des rivages. Mais tout cela n'intéressait plus Mamerte qui, bien certain que Maxence ne réapparaîtrait plus, remonta la pente au pas de course et se dirigea vers les murs. Un cheval sellé venait vers lui, foulant souvent sa bride qui traînait par terre, ce qui l'obligeait à baisser la tête et à rallentir le pas pour se libérer. Avec des ruses d'indien, Mamerte le laissa approcher et d'un mouve-

ment souple, il réussit à saisir le mors. Ayant ramassé la bride, il bondit en selle et fila comme une flèche vers le refuge de son maître. Il lui faudrait faire un long détour et il n'était pas trop sûr de la bonne route : mais il ne voulait laisser à aucun autre l'honneur de lui porter la grande nouvelle.

Dans leur commode et rustique campement, soigneusement entretenu, Erone et Catulus vivaient des heures d'anxieuse attente. Maintenant gagné jusqu'au fond de l'âme, à la foi chrétienne, le centurion comptait les heures et les minutes qui le séparaient de la cérémonie officielle qui l'admettrait définitivement parmi les adeptes de ce qu'il avait appelé jusqu'alors « la religion de Cesidia ». Toutes ses pensées se concentraient sur ce grand pas qu'il allait faire, et sur les conséquences immédiates et réjouissantes qui en découleraient : l'heureuse nouvelle transmise à sa soeur et à Cesidia, leur joie et leur hâte d'accourir l'embrasser, la vie paisible entre ces deux êtres aimés. Mais où ? Quand ? Cette incertitude jetait une ombre triste sur le cadre lumineux que peignait son imagination; mais ce n'était qu'une ombre passagère comme celle projetée sur nos têtes par le vol rapide d'un avion. Sur celui qui possède l'amour et la jeunesse, le pessimisme n'a pas de prise solide.

Ce jour-là, Erone observait le jeûne rigoureux que Sylvestre lui avait prescrit; et il s'étonnait de ne point trouver ennuyeuse cette austère pratique. Il lui sem-

blait même jouir d'un esprit plus lucide, d'une imagination plus fertile et d'un coeur plus léger, plus disposé au don total.

Sylvestre était parti la veille, tôt le matin, et devait revenir au coucher du soleil, pour officier à la cérémonie du baptême. Il devait se rendre à une villa voisine où il déléguerait un homme fiable auprès de l'évêque Melchiade, à Rome, afin d'obtenir certains permis dont seul il disposait et rapporter les objets indispensables à la fonction religieuse. Il trouverait probablement aussi le moyen d'avertir Possidia de l'heure exacte où son frère deviendrait chrétien.

De son côté, Catulus, s'exaspérait : sa blessure ne lui permettait pas encore de s'aventurer en voyages nocturnes et son travestissement de vieux mendiant ayant été dévoilé lors de sa rencontre avec le sicaire de Maxence, il ne pouvait plus l'utiliser. Sans ce dernier incident, rien n'aurait pu l'empêcher de sortir du refuge pour aller se poster dans un coin de la villa ou de la campagne où il lui aurait été possible de suivre le cours des événements qui se déroulaient présentement dans la capitale.

— Comment tout cela finira-t-il ? demandait-il aux autres et à lui-même. A qui devrons-nous obéir d'ici quelques jours ? . . . Maxence est à peine plus âgé que moi. S'il demeure le maître, je suis probablement condamné à finir mes jours en exil, d'autant plus que les chances d'arriver jusqu'à lui et de mettre un terme une fois pour toutes à son despotisme seront fort diminuées. A moins qu'un plus fortuné que moi . . .

Il s'entretenait longuement de ces choses avec Flac-

cus, surtout quand la pluie contraignait les hommes à rester sous l'abri des tentes. Mais comme son ami avait une nature pacifique et silencieuse et se contentait ordinairement de l'écouter, Catulus recherchait souvent la compagnie d'Erone, plus versé dans les secrets de la vie militaire et plus fougueux dans la discussion; et ensemble, ils cherchaient à mettre d'accord deux sentiments, deux espérances contradictoires qu'ils auraient voulu voir réaliser : la chute de Maxence qui leur rendrait la liberté et tous ses avantages et la victoire de l'armée romaine où ils avaient combattu valeureusement et qu'ils ne pouvaient se résigner à voir vaincue et humiliée.

— Les faits militaires et leurs développements sont mon unique préoccupation ces jours-ci, disait Catulus.

Mais en réalité, il éprouvait en son coeur un autre tourment qu'il cachait avec soin, mais qui le rongeait autant que la pensée de la guerre, surtout quand il était seul. Sous le couvert des railleries qu'il dirigeait contre ce qu'il appelait des faiblesses de petite fille, et peut-être même à cause d'elles, il s'était pris à aimer Erone comme un frère. Il se réjouissait d'être son guide et son conseiller; il admirait la rectitude du jeune homme; et quelles que soient les circonstances futures de leur vie, il désirait conserver son amitié. Maintenant que le centurion embrassait le christianisme, il sentait un abîme se creuser entre eux et il en souffrait sincèrement. Il y a plusieurs mois, il avait sérieusement entretenu Sylvestre de son intention de devenir chrétien. Celui-ci lui avait imposé, comme condition essentielle d'admission, de renoncer à tout projet de vengeance, de ne

point haïr Maxence, de lui vouloir du bien comme à un frère, de prier pour lui, et autres choses du genre. Et il s'était montré tout à fait intransigeant sur ce point.

— Comme un frère! . . . avait commenté Catulus loin des oreilles de Sylvestre; beau frère, en vérité! Un frère qui t'ordonne par caprice de faire le bourreau et qui te fait abattre parce que tu lui dis que ce métier n'est pas dans tes cordes! Je dirais plutôt que si Maxence était mon frère, je n'hésiterais pas à le poignarder et que pour ce service rendu au public, je m'assurerais sans doute une pension à vie de l'Etat!

Depuis, il se concentrait souvent, s'examinant sérieusement, cherchant à découvrir s'il lui était possible d'accepter les conditions imposées par Sylvestre.

— Sincèrement, je pourrais renoncer au désir de tuer Maxence; oui, je le pourrais réellement; mais . . . je souhaiterais dans mon coeur qu'un autre s'en chargeât à ma place. Je pourrais dire que je ne pense plus à lui, que je l'ai chassé de mes pensées, que je fais compte de ne l'avoir jamais connu, que je lui souhaite un long règne heureux; même que je prie pour lui. Mais quand la rage m'étouffe de me voir moisir ici dans le bois, loin de ma maison et de ma famille; quand un assassin à gages bondit sur moi pour me tuer, à qui devrais-je penser ? A Annibal ou à son père Amilcar ? Tout ce que je pourrais dire ou permettre ne serait pas sincère, et Sylvestre le sait bien. Il n'y a pas de remède.

Sylvestre revint plus tôt que prévu, accompagné d'un homme d'une trentaine d'années qu'il appelait « Frère », qui avait l'air d'un paysan ingénu mais qui discourait avec la désinvolture, la facilité de langage

propres aux gens érudits. Il annonça aux reclus que Maxence avait gagné le champ de bataille, que les deux armées se faisaient face et que, par conséquent, de grandes choses surviendraient ce jour même ou tôt le lendemain.

Sylvestre, heureux de pouvoir accueillir lui-même son ami dans le sein de l'Eglise, donna au centurion quelques nouvelles d'intérêt personnel: sa soeur avait été avertie de l'heure du baptême; l'évêque Melchiade avait accordé tous les permis nécessaires, celui même d'abréger la cérémonie en cas d'urgence; et Carpius, par l'entremise de Possidia, exprimait à son ami ses plus cordiales félicitations, le priant de ne pas s'inquiéter de Cesidia qui allait très bien.

Visiblement nerveux, Catulus se détacha du groupe et se retira sous sa tente. Sylvestre tira d'une poche intérieure de sa tunique un mince papyrus sur lequel, de son écriture soignée et fine, Possidia avait écrit : « Tu ne sais pas comme je serais heureuse d'être la première à t'embrasser comme chrétien. J'essaierai au moins de ne pas être la dernière; et j'espère pouvoir le faire avec la personne que tu aimes le plus et qui ne peut entreprendre le voyage ces jours-ci, pour le motif que tu sais. Dieu qui t'a libéré de la bouche du lion te protégera plus visiblement encore, maintenant qu'il t'a accueilli parmi ses fils. Ayons confiance en Lui et nous ne serons pas déçus. »

Ici encore, Possidia avait fait preuve de cette prudence qui soulevait l'admiration de Catulus, ne mentionnant aucun nom, aucune indication de temps ou de lieu. Son billet pouvait tomber entre toutes les mains

sans danger pour quiconque. Erone se faisait des réflexions quand Sylvestre réclama le silence un moment, croyant avoir entendu un cri.

— C'est la voix de Mamerte! s'exclama le centurion quand le cri se répéta. Quelles nouvelles apporte-t-il ?... Serait-ce déjà la fin de la guerre ? . . .

Peu après, on entendit des froissements de branches et enfin, tout en sueurs et le visage lacéré par les ronces, parut Mamerte qui bondit et vint tomber aux pieds de son maître.

— Disparu! . . . Disparu! . . . Il est allé finir avec les poissons! cria le garçon à bout de souffle.

— Qui est disparu ? demandèrent ensemble Erone et Sylvestre.

— Maxence! Qui voulez-vous que ce soit d'autre ? Je l'ai vu de mes yeux : comme ça, plouf! avec son cheval, sa cuirasse d'or et tout son orgueil!

Les trois hommes qui l'écoutaient inclinèrent la tête en silence. Convenait-il de se réjouir ou de pleurer devant l'humiliation de la capitale de l'Empire ?

— Et l'armée ? demanda Erone au bout d'un moment.

— La nôtre ? . . . Ceux qui ne sont pas morts ont pris la fuite. Il y en a beaucoup qui courent encore, certainement. J'en ai vu tellement! . . . Les gens qui me voyaient passer voulaient m'arrêter pour savoir : je leur ai dit que je n'avais pas le temps et que j'avais peur de Constantin.

Catulus avait bondi hors de la tente et saisi Mamerte par le bras.

— Es-tu bien sûr de la mort de Maxence ? . . . Es-tu absolument sûr que ce soit lui ? demanda-t-il.

Mamerte le regarda de travers.

— Es-tu bien sûr ? . . . Es-tu bien sûr ? . . . répéta-t-il. Comme si j'étais un enfant qui prend un lion pour un chat! Voir si j'aurais fait cette course à l'épouvante pour venir vous raconter des sornettes! . . . Quand je vous dis que je l'ai vu de mes yeux . . . de ces yeux que je suis prêt à m'arracher avec mes ongles si je n'ai pas dit la vérité . . .

Erone se plaça entre les deux, pour les séparer, craignant qu'ils en vinssent aux mains tant ils étaient excités. Mais il n'y avait pas l'ombre de danger. Catulus, en effet, voulait simplement avoir la certitude de la mort de Maxence : maintenant qu'il l'avait obtenue, d'une façon un peu rude il est vrai, il n'avait plus rien à demander à Mamerte.

— Père Sylvestre, dit-il à brûle-pourpoint, je veux devenir chrétien en même temps qu'Erone.

— Comme ça, de but en blanc ? demanda Sylvestre embarrassé. Comment faire ? C'est contraire aux habitudes . . .

— Si ce n'est pas possible, il faudra remettre à plus tard le baptême d'Erone. Nous avons souffert ensemble; nous avons couru les mêmes dangers; nous sommes encore exposés aux mêmes incertitudes du lendemain; nous devons également devenir chrétiens ensemble. Tu sais que je suis déjà préparé.

— Oui, je sais; mais . . .

— Mais quoi ? . . . Je ne déteste plus personne. J'aime tous les hommes, blancs, noirs, proches et lointains.

Je voudrais les embrasser tous et par surcroît, leur donner à chacun un flacon de mon vin!

— Voyons . . . Voyons ce qu'on peut faire, dit Sylvestre en lui faisant signe de le suivre sous la tente.

Erone demanda à Flaccus de préparer quelque chose à manger pour le garçon qui fit honneur au repas, l'appétit aiguisé par la longue course et la joie de retrouver son maître. Entre deux bouchées, il raconta les détails de cette mémorable journée.

— Vraiment, je n'ai pu voir grand-chose, car, maintenant que j'y pense, je m'étais placé en un endroit peu commode. Je peux vous assurer que je ne croyais pas qu'il existât au monde autant de cavaliers qu'il y en avait d'amassé à l'entrée du pont : une mer infinie! Je ne peux pas vous dire! Et tous poussaient, poussaient, poussaient! Et tous demandaient de faire vite, disputaient parce que les autres étaient trop lents et regardaient derrière eux comme si Constantin avait été pendu à la queue de leur cheval! J'aimerais bien voir la face de ce Constantin. Ce doit être un monstre ou un géant gros comme une montagne pour terroriser ainsi toute une armée! . . . Et ceux qui ne pouvaient arriver au pont parce qu'il y avait déjà trop de monde fuyaient d'un côté, fuyaient de l'autre. Quelques-uns perdaient du sang; d'autres tombaient et étaient piétinés; on en voyait accrochés au cou de leur cheval pour ne pas tomber. Les uns faisaient pitié; mais quand je voyais comme ils fuyaient, j'avais envie de rire! . . . Et la foule criait et fuyait aussi! . . . Quand les soldats ont commencé à retraiter, la moitié de Rome était là présente. Quand les premiers soldats ont traversé le pont, il n'y

avait plus un chat, excepté moi . . . Et Maxence est arrivé, avec sa belle cuirasse d'or . . . Il s'est embarqué sur le pont et hue! le cheval! Mais le pont, crac! et lui, plouf! comme un sac de sable. On n'a plus rien vu. Son beau cheval y est resté aussi. Dommage! Je l'aurais monté volontiers pour venir ici. J'ai dû me contenter d'un qui appartenait sans doute à un Africain. Mais il m'a quand même donné un bon service. Je ne sais où il est allé, je l'ai laissé à l'orée du bois. Si quelqu'un le retrouve et le ramène à son propriétaire, j'en serai bien content.

Erone se croyait déjà revenu chez lui, dans l'ambiance tranquille de sa maison d'où Maxence l'avait arraché. Mamerte pouvait parler encore longtemps, il écoutait avec intérêt, comme tant d'autres fois auparavant, le babillage amusant mêlé de remarques judicieuses. Et il ne s'apercevait pas du vol rapide de l'heure; Sylvestre vint lui rappeler que le moment fixé pour le Baptême était arrivé et qu'il s'était pleinement mis d'accord avec Catulus, grâce aux pouvoirs que lui avait largement concédés l'évêque Melchiade.

— Vous serez donc chrétien en même temps, dit Sylvestre. Et vous deux, continua-t-il en se tournant vers Flaccus et Mamerte, prenez chacun une lanterne, la meilleure que vous trouverez, pour nous éclairer et fêter vos amis. Je vous attends tous à la fontaine. Faites vite, l'air est déjà frais.

Flaccus s'empressa de rejoindre Catulus dans la tente et lui dit à l'oreille :

— Je crois que tu n'as pu te procurer ainsi à l'impromptu la *stola candida* que tu dois endosser après le

baptême. J'ai ici une tunique fort belle, qui n'a jamais servi et qui conviendrait bien. Puis-je te l'offrir ?

Tous connaissaient le grand coeur et la serviabilité de cet homme simple et son offre fut acceptée avec enthousiasme. On s'empressa de terminer les préparatifs afin de ne pas faire trop attendre Sylvestre.

Celui-ci, aidé de son compagnon de voyage, avait rempli avec l'eau de la fontaine une vasque préparée les jours précédents; on avait disposé tout près divers objets, recouverts d'un linge blanc. Et, en attendant les néophytes, les deux hommes priaient, les mains levées comme lorsqu'Erone avait aperçu Sylvestre la première fois.

Vêtus d'une courte et légère tunique, les deux aspirants arrivèrent en silence et demeurèrent debout derrière Sylvestre, tandis que Flaccus et Mamerte se plaçaient de chaque côté. Sylvestre pria encore quelques instants; puis, se tournant vers les deux amis, il leur dit du ton familier qui lui était naturel et qui convenait au petit nombre d'assistants :

— Mes chers fils, bénissons ensemble le Seigneur pour un grand prodige qu'il a opéré en faveur de notre ville. Je l'ai appris ce matin de la bouche d'un prêtre chrétien qui vit ordinairement dans les villages et qui allait à Rome pour rapporter le fait à notre Saint Père. Je désire vous le raconter maintenant afin qu'il vous incite à entrer dans la Sainte Eglise de Dieu avec une certitude encore plus grande d'être dans la voie de la vérité. L'autre jour, donc, Constantin et toute son armée aperçurent dans le ciel une lueur insolite. Ils observèrent le phénomène et virent se détacher du soleil cou-

chant une croix extrêmement lumineuse surmontée de ces mots : « Par ce signe, tu vaincras ». Ils pensèrent naturellement que la victoire promise serait remportée sur les troupes de Maxence qu'ils se disposaient à attaquer; ils crurent de tout leur coeur au signe miraculeux. Une partie de la nuit, ils veillèrent pour graver sur leur bouclier le symbole paru dans le ciel et pour préparer un nouvel étendard où figuraient la croix et le nom adorable de Jésus notre Sauveur. Et voici Mamerte qui vient nous annoncer que la victoire de Constantin est survenue, rapide et difinitive. Mes chers fils, je ne sais si vous réintégrerez l'armée pour suivre la nouvelle bannière chrétienne. Mais je sais que la croix du Christ, si elle n'est pas gravée sur vos boucliers, le sera sur vos fronts; et au nom du Seigneur, je vous promets que par ce signe, vous vaincrez toutes les batailles que vous devrez soutenir pour demeurer fidèles à l'engagement que vous prenez en ce moment.

Au moment de commencer la cérémonie, un petit différend surgit entre Sylvestre qui voulait accomplir successivement le rite entier pour chacun des baptisés et Catulus qui voulait au contraire une seule cérémonie pour se sentir plus étroitement uni à son ami en ce moment unique. Et cette fois encore, Catulus gagna son point. Sylvestre s'adressa donc aux deux ensemble :

— Renoncez-vous à Satan, à ses oeuvres et à ses pompes ?

— J'y renonce, répondirent les deux amis.

— Croyez-vous en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ?

— J'y crois.

— Croyez-vous en Jésus-Christ, son Fils unique ?

— J'y crois.

— Croyez-vous au Saint-Esprit ?

— J'y crois.

Et pour confirmer leurs paroles, tous deux récitèrent à haute voix et de mémoire le *Symbole* qui leur avait été expliqué au cours de leur préparation et que la loi alors interdisait d'écrire : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant; et en Jésus-Christ son Fils unique, notre Seigneur, qui est né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie, fut crucifié et enseveli sous Ponce-Pilate, ressuscité des morts le troisième jour, monta au ciel, est assis à la droite du Père, d'où il viendra juger les vivants et les morts. Et dans le Saint-Esprit, la Sainte Eglise, la résurrection de la chair. »

Sylvestre déposa alors sur leurs lèvres une pincée de sel et, ayant pris des mains du « Frère » qui l'accompagnait un vase de saint-chrême, il le mêla à l'eau de la vasque, en récitant une prière. Puis, à un signal donné, les néophytes enlevèrent leurs sandales et entrèrent dans l'eau jusqu'aux genoux. Sylvestre prit de l'eau dans un vase et la versa par trois fois en décrivant un signe de croix sur la tête de Catulus et d'Erone, en récitant pour chacun la formule qui s'est transmise jusqu'à nos jours : « Je te baptise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ».

Sous la température assez froide, il ne convenait pas de rester longtemps les pieds dans l'eau et les épaules mouillées. Aussi, le « Frère » se hâta-t-il d'aider les nouveaux chrétiens à se chausser et à s'essuyer avant d'endosser la *stola candida*. Celle d'Erone lui avait été

préparée à son insu par sa soeur Possidia avec l'étoffe la plus précieuse qu'elle avait pu trouver. Sylvestre voulut aussitôt exprimer aux convertis sa joie de pouvoir les appeler frères en les embrassant tendrement, geste aussitôt imité par Flaccus et Mamerte qui n'avait pas détaché un instant le regard de son maître durant toute la cérémonie. Tous se sentaient si émus et heureux que Sylvestre en oublia presque la dernière cérémonie alors en usage et qui, ordinairement, suivait la Communion. Ce fut le « Frère » qui vint lui présenter deux grands verres contenant un breuvage formé de lait et de miel et lui rappela qu'il devait le faire boire aux baptisés.

Ayant accompli ce rite, les six hommes revinrent en silence vers les tentes, souhaitant quitter à jamais ce refuge. Sylvestre rassembla son maigre bagage et partit avec le « Frère », non sans avoir donné une dernière accolade aux nouveaux chrétiens qui promirent d'aller souvent le visiter à Rome. Les autres décidèrent de passer la nuit au campement, tout en prévoyant bien ne pouvoir dormir avec toutes les pensées qui tournaient en ronde folle dans leur tête.

Erone et Mamerte se tinrent prudemment toute la matinée aux abords de la Via Salaria pour interroger les passants et décider s'il convenait de partir aussitôt ou d'attendre des instructions plus précises avant de regagner la maison.

— Constantin est entré à Rome hier soir — Non, il y entrera demain — Je crois qu'il y entre présentement — Toute la ville est en fête. Il y aura de grands spectacles — Tout le monde s'est barricadé dans sa maison — Les soldats se sont cachés ou se sont enfuis — On dit qu'ils courent vers les ports pour gagner l'Orient — L'armée de Constantin saccage la ville.

Toutes ces rumeurs et d'autres encore, colportées de bouche en bouche, servaient plus à semer la confusion qu'à donner une idée de la situation précise.

Enfin, le centurion vit arriver au galop un courrier qu'il connaissait. Il sauta au milieu de la route et agita les bras pour attirer son attention.

— Qu'est-ce qui se passe là-bas ? lui cria-t-il.

— Oh! Erone! s'exclama le cavalier en freinant sa monture. Si je pensais te revoir ici!

— Comment vont les choses ? demanda de nouveau le centurion.

— Bien, bien, mon cher. Maxence est disparu dans

le Tibre; on cherche encore son cadavre. Et Constantin a déjà fait annoncer qu'il conservera leurs grades à tous les officiers, même à ceux qui ont combattu contre lui. C'est bien ta chance, à toi qui mérites encore davantage! Vale, Erone! Je dois aller jusqu'à Reate.

Ils se mirent en route tard dans l'après-midi. Catulus leur fournit des chevaux et voulut absolument les accompagner, bien que sa blessure ne lui permettait pas de chevaucher commodément. Ils laissèrent leurs montures à la maison qui abritait Furius quand Catulus se promenait en travesti et ils poursuivirent à pieds pour éveiller moins l'attention. A la Porte Collina, Erone fut reconnu par un groupe de soldats qui lui firent fête et lui fournirent d'autres renseignements qui le tranquillisèrent tout à fait. Obligé de s'arrêter souvent pour répondre aux saluts et aux compliments qui lui parvenaient de toutes parts, il traversa la ville, précédant ses deux compagnons, et n'arriva à sa maison qu'au coucher du soleil. Ses serviteurs étaient encore groupés dans les rues ou dans le *triclinium* discutant les grands événements du jour, et se réjouissant de voir enfin terminées les récentes vexations dont leur maison avait été l'objet. Seul Carpius, droit comme une sentinelle, veillait à la porte qu'il cachait presque de ses larges épaules. Quelle joie de le revoir pour le centurion, puisqu'à la pensée de l'ami fidèle était également liée la pensée de sa Cesidia! Il courut l'embrasser; et, ne trouvant de mots assez puissants pour exprimer adéquatement sa reconnaissance, il se contenta de dire :

— Merci, Carpius! Je ne saurai jamais te rendre tout ce que je te dois.

— Je n'ai fait que mon devoir, répondit simplement le soldat. N'en aurais-tu pas fait autant pour moi ?

La porte s'ouvrit et Cesidia parut sur le seuil. Elle contempla le centurion qui lui parut plus grand, plus fort, plus beau. Erone aussi la regardait, mais il croyait rêver. Elle portait la même tunique brodée de lis et de roses qu'elle avait à son départ; ses cheveux étaient coiffés de la même façon et sur son visage se lisait la même expression douloureuse de qui retient à grand-peine ses larmes; mais il y planait également une intense joie. Etait-ce vraiment Cesidia ou seulement son image qui l'avait accompagné nuit et jour ?

La jeune fille avança, tremblante, comme si elle craignait de tomber à chaque pas, et vint appuyer la tête sur la poitrine vigoureuse du centurion comme un poussin qui cherche refuge sous l'aile protectrice.

— Maintenant, je n'ai plus peur, Erone! dit-elle doucement.

— Et moi, de t'avoir retrouvée, je suis le plus heureux des hommes, répondit le centurion en caressant la souple chevelure.

Catulus était entré pour annoncer aux serviteurs l'arrivée du maître et demander un *laguncula* de vin vieux. En quelques heures, il avait acquis la Foi, la liberté et la paix du coeur : autant de motifs pour trinquer!

Carpius avait disparu, convaincu d'avoir accompli tout son devoir.

FIN.

Collection
PRENDS ET LIS

1 — Esdras du Terroir — **Un jeune millionnaire et son projet**

2 — Geneviève de Francheville — **Sous l'avalanche**

3 — Adolphe Brassard — **Racisme meurtrier**

4 — Louise Marchand — **La fille balafrée**

5 — Geneviève de Francheville — **La sacrifiée**

6 — L. R. — **La dernière Esclave**



La dernière esclave